**Textes Lacan 1969-1970**

Ces deux notes, remises manuscrites par Jacques Lacan à Mme Jenny Aubry en octobre 1969, ont été publiées pour la première fois par cette dernière, dans son livre paru en 1983. Le texte ici repris l’a été à partir de Ornicar ?, n° 37, avril-juin 1986, p. 13-14.

1.– Dans la conception qu’en élabore Jacques Lacan, le symptôme de l’enfant se trouve en place de répondre à ce qu’il y a de symptomatique dans la structure familiale.

Le symptôme, c’est là le fait fondamental de l’expérience analytique, se définit dans ce contexte comme représentant de la vérité.

Le symptôme peut représenter la vérité du couple familial. C’est là le cas le plus complexe, mais aussi le plus ouvert à nos interventions.

L’articulation se réduit de beaucoup quand le symptôme qui vient à dominer ressortit à la subjectivité de la mère. Ici, c’est directement comme corrélatif d’un fantasme que l’enfant est intéressé.

La distance entre l’identification à l’idéal du moi et la part prise du désir de la mère, si elle n’a pas de médiation (celle qu’assure normalement la fonction du père) laisse l’enfant ouvert à toutes les prises fantasmatiques. Il devient l’ « objet » de la mère, et n’a plus de fonction que de révéler la vérité de cet objet.

L’enfant *réalise* la présence de ce que Jacques Lacan désigne comme l’objet **a** dans le fantasme.

Il sature en se substituant à cet objet le mode de manque où se spécifie le désir (de la mère), quelle qu’en soit la structure spéciale : névrotique, perverse ou psychotique.

Il aliène en lui tout accès possible de la mère à sa propre vérité, en lui donnant corps, existence, et même exigence d’être protégé.

Le symptôme somatique donne le maximum de garantie à cette méconnaissance ; il est la ressource intarissable selon les cas à témoigner de la culpabilité, à servir de fétiche, à incarner un primordial refus.

Bref, l’enfant dans le rapport duel à la mère lui donne, immédiatement accessible, ce qui manque au sujet masculin : l’objet même de son existence, apparaissant dans le réel. Il en résulte qu’à mesure de ce qu’il présente de réel, il est offert à un plus grand subornement dans le fantasme.

2.– Semble-t-il à voir l’échec des utopies communautaires la position de Lacan nous rappelle la dimension de ce qui suit.

La fonction de résidu que soutient (et du même coup maintient) la famille conjugale dans l’évolution des sociétés, met en valeur l’irréductible d’une transmission – qui est d’un autre ordre que celle de la vie selon les satisfactions des besoins – mais qui est d’une constitution subjective, impliquant la relation à un désir qui ne soit pas anonyme.

C’est d’après une telle nécessité que se jugent les fonctions de la mère et du père. De la mère : en tant que ses soins portent la marque d’un intérêt particularisé, le fût-il par la voie de ses propres manques. Du père : en tant que son nom est le vecteur d’une incarnation de la Loi dans le désir.

Nous reproduisons ci-après l’introduction du Magazine Littéraire Spécial Lacan n° 121 de Février 1977 précédant la transcription proposée au lecteur : « 1969. Lacan à Vincennes. L’événement était d’importance. D’autant qu’il se reproduirait à un rythme régulier, précisaient les affiches annonciatrices. Événement d’importance, on s’en doute, étant donné le lieu et celui qui y intervenait. Première séance prévue le 3 décembre. Bien avant l’heure, l’amphithéâtre se remplit. Plusieurs centaines de personnes se pressent comme pour une Assemblée Générale. Et lorsque Lacan paraît, prend place sur l’estrade, l’air est déjà pesant, alourdi de fumées, de chaleur, de corps tassés, d’excitation contenue, de voix emmêlées. Silence. Il parle. Silence éphémère. Immédiatement, Vincennes s’éveille et rompt le discours commencé, le déplace, le désoriente… La séance devint alors « mémorable », unique, car Lacan ne revint plus. Plusieurs enregistrements de cet impromptu existent. Le texte que nous publions est issu de l’un deux. Il est complet à ceci près que le tumulte a peut-être rendu inaudible certains moments du discours ».

(21)Jacques Lacan – (*un chien passant en l’estrade qu’il occupe*). Je parlerai de mon égérie qui est de cette sorte. C’est la seule personne que je connaisse qui sache ce qu’elle parle – je ne dis pas ce qu’elle dit – car ce n’est pas qu’elle ne dise rien : elle ne le dit pas en paroles. Elle dit quelque chose quand elle a de l’angoisse – ça arrive – elle pose sa tête sur mes genoux. Elle sait que je vais mourir, ce qu’un certain nombre de gens savent aussi. Elle s’appelle Justine…

Intervention – Eh, ça va pas ? Il nous parle de son chien !

Jacques Lacan – C’est ma chienne, elle est très belle et vous l’auriez entendue parler…la seule chose qui lui manque par rapport à celui qui se promène, c’est de n’être pas allée à l’Université. Me voici donc, au titre d’invité, au Centre Expérimental de la dite Université, expérience qui me paraît assez exemplaire. Puisque c’est d’expérience qu’il s’agit, vous pourriez vous demander à quoi vous servez. (22)Si vous me le demandez, à moi, je vous ferai un dessin – j’essaierai – parce qu’après tout, vous savez, l’Université, c’est très fort, ça a des assises profondes.

J’ai gardé pour vous l’annonce du titre de l’une des quatre positions de discours que j’ai annoncé ailleurs, là où j’ai commencé mon séminaire, le discours du maître ai-je dit, puisque vous êtes habitués à entendre parler de celui-là. Et ce n’est pas facile de donner un exemple comme le faisait remarquer hier soir quelqu’un de très intelligent. Je tâcherai quand même : c’est simple, c’est là que j’en suis, laissant la chose suspendue à mon séminaire. Et certes ici, ce n’est pas de continuer qu’il s’agit. Impromptu ai-je dit. Vous pouvez voir que cette chose à la queue basse me l’a tout à l’heure fourni. Je continuerai sur le même ton.

Deuxièmement, discours de l’hystérique. C’est très important parce que c’est avec ça que se dessine le discours du psychanalyste. Seulement il faudrait qu’il y en ait des psychanalystes… c’est à cela que je m’emploie.

Intervention – Ce n’est pas à Vincennes qu’il y a des psychanalystes en tout cas.

Jacques Lacan – Vous l’avez dit, pas à Vincennes.

Intervention – Pourquoi les étudiants de Vincennes, à l’issue de l’enseignement qu’ils sont censés recevoir, ne peuvent pas devenir psychanalystes ?

Jacques Lacan – (*prenant une voix de fausset*). C’est justement ce que je vais expliquer, Mademoiselle. C’est justement de cela qu’il s’agit. Parce que la psychanalyse, ça ne se transmet pas comme n’importe quel autre savoir.

Le psychanalyste a une position qui se trouve pouvoir être éventuellement celle d’un discours. Il n’y transmet pas un savoir, non pas qu’il n’ait rien à savoir, contrairement à ce qu’on avance imprudemment, puisque c’est ça qui est mis en question : la fonction dans la Société d’un certain savoir, celui que l’on vous transmet. Il existe.

Intervention – Est-ce que vous ne pourriez pas parler plus lentement parce que certains étudiants n’arrivent pas à prendre des notes ?

Intervention – Il faut être débile pour prendre des notes et ne rien comprendre à la psychanalyse et à Lacan en particulier

Jacques Lacan – (*se tournant vers le tableau).* Ça c’est une suite, une suite algébrique…

Intervention – L’homme ne peut pas se résoudre en équation.

Jacques Lacan –… qui se tient à constituer une chaîne dont le départ est dans cette formule :

S2 a s S

S1 S S a

Un signifiant se définit de représenter un sujet pour un autre signifiant. C’est une inscription tout à fait fondamentale. Elle peut en tout cas être prise pour telle. Il s’est élaboré, par mon office, une tentative qui est celle à laquelle j’ai mis le temps qu’il fallait pour donner forme, qui est celle où j’aboutis maintenant, une tentative d’instaurer ce qui nécessitait décemment de manipuler une notion en encourageant des sujets à lui faire confiance, à opérer avec ça. C’est ce qu’on appelle le psychanalysant.

Je me suis d’abord demandé ce qu’il pouvait en résulter pour le psychanalyste, où il était lui ; car sur ce point, il est bien évident que les notions ne sont pas claires. Depuis que Freud – qui savait ce qu’il disait – a dit que c’était une fonction impossible…et pourtant remplie tous les jours. Si vous relisez bien le texte vous vous apercevrez que ce n’est pas de la fonction qu’il s’agit, mais de l’être du psychanalyste. Qu’est-ce qui s’engendre pour qu’un beau jour un psychanalysant s’engage à l’être, psychanalyste ?

C’est ce que j’ai tenté d’articuler quand j’ai parlé de l’acte psychanalytique. Mon séminaire, cette année-là, c’était 68, je l’ai interrompu avant la fin, afin, comme ça, de montrer ma sympathie à ce qui se remuait et qui continue… modérément. La contestation me fait penser à quelque chose qui a été inventé un jour, si j’ai bonne mémoire, par mon bon et défunt ami Marcel Duchamp : « le célibataire fait son chocolat lui-même ». Prenez garde que le contestataire ne se fasse pas chocolat lui-même. Bref, cet acte psychanalytique est resté en carafe, si je puis dire. Et je n’ai pas eu le temps d’y revenir d’autant plus que les exemples fusent autour de moi de ce que ça donne.

Intervention – À savoir une surdité relative.

Jacques Lacan – Il est sorti quelque chose comme ça qui s’appelle les Études Freudiennes. Je ne saurais trop vous en recommander la lecture, n’ayant jamais reculé à vous conseiller de mauvaises lectures qui soient par elles-mêmes de la nature des best-sellers. Si je vous le conseille, c’est parce que ce sont des textes très, très bien. Ce n’est pas là comme le petit texte grotesque sur les remarques de mon style qui avait tout naturellement trouvé place au lieu deshabité de la <paulhanerie>[[1]](#footnote-1)\*. Ça, c’est autre chose. Vous en tirerez le plus grand profit. À part un article de celui qui le dirige et dont je ne saurais dire trop de bien, vous avez des énoncés incontestablement et universellement contestataires contre l’institution psychanalytique. Il y a un charmant, solide et sympathique canadien qui dit ma foi des choses très pertinentes, il y a quelqu’un de l’Institut Psychanalytique de Paris y occupant une position très importante à la commission de l’enseignement qui fait une critique de l’institution psychanalytique comme telle pour autant qu’elle est strictement en contradiction avec tout ce qu’exige l’existence même du psychanalyste, qui est vraiment une merveille. Je ne peux pas dire que je le signerais, car je l’ai déjà signé : ce sont mes propos. En tout cas, chez moi, elle a une suite, une certaine proposition qui tire les conclusions de cette impasse si magistralement démontrée. On pourrait dire quelque part, dans une toute petite note, qu’il y a dans un endroit un extrémiste qui a tenté de faire passer ça dans une proposition qui renouvelle radicalement le sens de toute la sélection psychanalytique. Il est clair qu’on ne le fait pas. Et ce n’est vraiment pas pour m’en plaindre puisque de l’avis même des personnes intéressées, cette contestation est tout à fait en l’air, gratuite : il n’est absolument pas question que cela modifie quoi que ce soit au fonctionnement présent de l’Institut dont les auteurs relèvent.

Intervention – Ah, il parle bien !

Intervention – Jusqu’ici, je n’ai rien compris. Alors on pourrait commencer par savoir ce que c’est qu’un psychanalyste. Pour moi c’est un type de flic. Les gens qui se font psychanalyser ne parlent pas et ne s’occupent que d’eux.

Intervention – Nous avions déjà les curés mais comme ça ne marchait plus, nous avons maintenant les psychanalystes.

Intervention – Lacan, nous attendons depuis une heure ce que tu nous annonces à mots couverts : la critique de la psychanalyse. C’est pour ça qu’on se tait parce que là, ce serait aussi ton autocritique.

Jacques Lacan – Mais je ne critique pas du tout la psychanalyse, il n’est pas question de la critiquer. Il entend mal. Je ne suis pas du tout contestataire moi.

Intervention – Tu as dit qu’à Vincennes, on ne formait pas de psychanalystes et que c’était une bonne chose. En fait, un savoir est dispensé, mais tu n’as pas dit ce que c’était. En tout cas, ce ne serait pas un savoir. Alors ?

Jacques Lacan – Un peu de patience. Je vais vous l’expliquer. Je suis invité, je vous ferai remarquer. C’est beau, c’est grand, c’est généreux, mais je suis invité.

Intervention – Lacan, la psychanalyse est-elle révolutionnaire ?

Jacques Lacan – Voilà une bonne question.

Intervention – C’est un savoir ou c’est pas un savoir ? Tu n’es pas le seul [paranoïa] <paranoïaque> ici.

Jacques Lacan – Je parlerai d’une certaine face des choses où je ne suis pas aujourd’hui, à savoir le Département de Psychanalyse. Il y a eu la délicate question des Unités de Valeur.

Intervention – La question des Unités de Valeur, elle est réglée et ce n’est pas le moment de la mettre sur le tapis. Il y a eu toute une manœuvre des enseignants du Département de Psychanalyse pour les traîner toute l’année, Les unités de valeur on s’en fout. C’est de psychanalyse dont il est question. Tu comprends ? On s’en fout.

Jacques Lacan – Moi je n’ai pas du tout le sentiment que les unités de valeur on s’en (23)foute. Au contraire, les unités de valeur on y tient beaucoup…C’est une habitude. Puisque j’ai mis sur le tableau le schéma du quatrième discours, celui que je n’ai pas nommé la dernière fois et qui s’appelle le discours universitaire, le voici. Ici, en position maîtresse, comme on dit, S2 le savoir. J’ai expliqué…

Intervention – Tu te moques de qui ici ? Le discours universitaire il est dans les Unités de Valeur. Ça c’est un mythe et ce que tu demandes, c’est qu’on croie au mythe. Les gens qui se réclament de la règle du jeu que tu imposes, ça coince. Alors, ne nous fais pas croire que le discours universitaire est au tableau. Parce que ça, c’est pas vrai.

Jacques Lacan – Le discours universitaire, est au tableau parce qu’il occupe, au tableau une place en haut et à gauche…

Intervention –En haut et à droite de Dieu, c’est Lacan.

Jacques Lacan –… déjà désigné dans un discours précédent. Car ce qui a de l’importance dans ce qui est écrit, ce sont les relations, c’est là où ça passe et là où ça ne passe pas. Si vous commencez par mettre à sa place ce qui constitue essentiellement le discours du Maître…

Intervention – Qu’est-ce que c’est qu’un Maître ? C’est Lacan.

Jacques Lacan –…à savoir qu’il ordonne, qu’il intervient dans le système du savoir. Vous pouvez vous poser la question de savoir ce que ça veut dire quand le discours du savoir, par ce déplacement d’un quart de cercle, n’a pas besoin d’être au tableau car il est dans le réel. Dans ce déplacement, quand le savoir prend le manche, à ce moment là où vous êtes, c’est là où a été défini le résultat, le fruit, la chute des rapports du maître et de l’esclave. À savoir, dans mon algèbre, ce qui se désigne par la lettre, l’objet **a**. L’objet **a**, l’année dernière, quand j’avais pris la peine d’annoncer quelque chose qui s’appelle « d’un autre à l’autre ». J’ai dit que c’était la place révélée, désignée par Marx comme la plus-value.

Vous êtes les produits de l’Université et vous le prouvez que vous êtes la plus-value, ne serait-ce qu’en ceci : ce à quoi non seulement vous consentez et ce à quoi vous applaudissez – et je ne vois pas ce en quoi j’y ferais objection – c’est que vous sortez de là, vous mêmes, égalés à plus ou moins Unités de Valeur. Vous venez vous faire ici Unités de Valeur : vous sortez d’ici estampillés Unités de Valeur.

Intervention – Moralité, il vaut mieux sortir d’ici estampillé par Lacan.

Jacques Lacan – Je n’estampille personne. Qu’est-ce que c’est ? Pourquoi présumez-vous que je veuille vous estampiller ? Quelle histoire !

Intervention – Non, tu ne nous estampilleras pas, rassure-toi. Ce que je veux dire, c’est que des gens ici sont estampillés de ce que, voulant tenir le discours que tu tiens pour eux, ils ne peuvent le tenir sur le mode qui s’apparente à leur présence ici. Des gens veulent parler au titre d’une contestation que tu qualifies de vaine. Il en est d’autres qui font dans leur coin Tralala, Boum-Boum, Tsoin-Tsoin et c’est ça qui fait le mouvement d’opinion. Tout ça ne se dit pas sous le prétexte que c’est à toi de le dire. Ce que je voudrais, c’est que tu aies le désir de te taire.

Jacques Lacan – Mais ce qu’ils sont bien ! Ils pensent que je le dirais beaucoup mieux qu’eux (*puis usant comme il sait le faire, d’une voix aiguë*). Moi, je rentre chez moi, c’est ce qu’on me reproche.

Intervention – Oh ! Lacan, ne te moque pas des gens, hein !

Jacques Lacan – Vous apportez un discours qui a des exigences telles…

Interventions – Moi, ce que je propose, c’est qu’on ne se moque pas des gens quand ils posent une question. On ne prend pas une petite voix comme tu l’as déjà fait à trois reprises ; on répond et puis c’est tout. Alors, qu’est-ce que tu as posé comme question ?

Et puis il y a autre chose, puisqu’il y a ici des gens qui pensent que la psychanalyse c’est une histoire de problèmes culs, il n’y a qu’à faire un love-in. Est-ce qu’il y en a qui sont d’accord pour transformer ça en love-in sauvage (*commençant à se déshabiller, il s’arrête après avoir retiré sa chemise*).

Jacques Lacan – Écoutez, mon vieux, j’ai déjà vu ça hier soir, j’étais à l’Open Theater, il y a un type qui faisait ça, mais il avait un peu plus de culot que vous, il se foutait à poil complètement. Allez-y, mais allez-y, ben continuez, Merde !

Intervention – Il ne faudrait quand même pas charrier. Pourquoi Lacan se satisfait-il d’une critique aussi mineure de la pratique du camarade. Dire du camarade qu’il ne peut pas se déshabiller en tapant sur la table, c’est peut-être très drôle, mais c’est aussi très simpliste.

Jacques Lacan – Mais je suis simpliste

Intervention – Et ça les fait rire, c’est intéressant.

Jacques Lacan – Mais je ne vois pas pourquoi tout d’un coup ils ne riraient pas.

Intervention – Moi, je voudrais bien qu’ils rient à ce moment-là.

Jacques Lacan – C’est triste

Intervention – Tout comme c’est triste de voir les gens sortir d’ici comme d’un métro à six heures du soir.

Jacques Lacan – Alors, où est-ce qu’on en est ? Il paraît que les gens ne peuvent pas parler de psychanalyse parce qu’on attend que ça soit moi. Et bien ils ont raison parce que je le ferai bien mieux qu’eux.

Intervention – Ce n’est pas exactement ça puisqu’ils éprouvent le besoin de parler entre eux.

Jacques Lacan – C’est prouvé !

Intervention – Il y a un certain nombre de gens, les mêmes qui prennent des notes et qui rient, qui, lorsque Lacan opère une reprise en main de l’assistance, se disent sans jamais dépasser un fauteuil, car c’est de l’ordre d’une certaine topologie, un certain nombre de choses. Et bien ce sont ces gens-là que je voudrais entendre.

Intervention Mais enfin, laissez donc parler Lacan

Jacques Lacan – En attendant vous ne dites rien.

Intervention – L-A-C-A-N avec nous !

Jacques Lacan – Je suis avec vous. Alors, l’heure s’avance, tâchons quand même de vous donner une petite idée de ce qui est d’ailleurs mon projet.

Il s’agit d’articuler une logique, qui, quelque faible qu’elle en ait l’air (mes quatre petites lettres qui n’ont l’air de rien sinon qu’il faut savoir selon quelles règles elles fonctionnent) est encore assez forte pour comporter ce qui est le signe de cette force logique, à savoir l’incomplétude…

Ça les fait rire ! Seulement ça a une conséquence très importante, spécialement pour les révolutionnaires, c’est que Rien n’est Tout.

Intervention – Oh ! Bien !

Jacques Lacan – D’où que vous preniez les choses, de quelque façon que vous les retourniez, la propriété de chacun de ces petits schémas à quatre pattes, c’est de laisser chacun sa béance. Au niveau du discours du maître, c’est précisément celui de la récupération de la plus-value ; au niveau du discours universitaire, c’en est un autre. Et c’est celui-là qui vous tourmente. Non pas que le savoir qu’on vous livre ne soit pas structuré et solide et que vous n’ayez qu’une chose à faire, c’est à vous tisser dedans avec ceux qui travaillent – c’est-à-dire ceux qui vous enseignent – au titre de moyens de production et du même coup de plus-value.

Au niveau du discours de l’hystérique qui est celui qui a permis le passage décisif en donnant son sens à ce que Marx historiquement a articulé. C’est à savoir qu’il y a des événements historiques qui ne se jugent qu’en termes de symptômes. On n’a pas vu jusqu’où ça allait jusqu’au jour où on a eu le discours de l’hystérique pour faire le passage avec quelque chose d’autre qui est le discours du psychanalyste. Le psychanalyste d’abord, n’a eu qu’à écouter ce que disait l’hystérique.

Intervention – Donc l’hystérique est le maître du psychanalyste…

Jacques Lacan – Je veux un homme qui sache faire l’amour… Et bien oui, l’homme s’arrête là. Il s’arrête à ceci qu’il est en effet quelqu’un qui sache. Pour faire l’amour on peut repasser. Rien n’est Tout et vous pouvez toujours faire vos petites plaisanteries, il y en a une qui n’est pas drôle et qui est la castration.

Intervention – Pendant que ce cours ronronne tranquillement, il y a cent cinquante camarades des beaux-arts qui se sont fait arrêter par les flics et qui sont depuis hier à Beaujon, parce que eux, ils ne font pas des cours sur l’objet **a** comme le mandarin ici présent et dont tout le monde se fout, ils (24)sont allés faire un cours sauvage au Ministère de l’Équipement sur les bidonvilles et sur la politique de M. Chalandon. Alors je crois que le ronronnement de ce cours magistral traduit assez bien l’état de pourrissement actuel de l’Université.

Intervention – Parce que franchement, tout ce qu’il dit, ce sont des conneries hein ?

Jacques Lacan – Ouais !

Intervention – Si on ne veut pas me laisser parler c’est que manifestement on ne sait pas jusqu’à quel point je peux gueuler. Lacan je voudrais te dire un certain nombre de choses. Il me semble qu’on est arrivé à un point où il est évident qu’une contestation peut prendre plus ou moins une forme de possibilité dans cette salle. Il est clair que l’on peut pousser des petits cris, que l’on peut faire de bons jeux de mots, mais il est clair aussi – et peut être d’une façon évidente aujourd’hui – que nous ne pourrons jamais arriver à une critique de l’Université si nous restons à l’intérieur, dans ses cours et dans les règles qu’elle a établis avant que nous n’y intervenions. Je pense que ce que vient de dire le camarade concernant les étudiants des Beaux-Arts qui sont allés faire un cours sauvage sur les bidonvilles et sur la politique de Chalandon à l’extérieur de l’Université est un exemple très important. Cela permet de trouver un débouché à notre volonté de changer la société et entre autre de détruire l’université. Et j’aimerais que Lacan donne tout-à-l’heure son point de vue là-dessus. Car détruite l’Université ne se fera pas avec une majorité d’étudiants à partir de l’intérieur, mais beaucoup plus à partir d’une union que nous devons faire, nous, étudiants, sur des positions révolutionnaires avec les ouvriers, avec les paysans et avec les travailleurs. Je vois très bien que le rapport avec ce que disait Lacan tout-à-l’heure n’existe pas…

Jacques Lacan – Mais pas du tout, pas du tout. Il existe…

Intervention – Il existe peut être, mais pas de façon évidente. Le rapport entre les actions que nous devons avoir à l’extérieur avec le discours, si c’en est un, de Lacan, il est manifestement implicite. Et il serait bon que maintenant Lacan dise ce qu’il pense de la nécessité de sortir de l’Université en arrêtant de pinailler sur des mots, de contester un prof sur telle ou telle citation de Marx. Parce que le Marx académique on en a ras-le-bol ! On en entend baver dans cette fac depuis un an. On sait que c’est de la merde. Faire du Marx académique, c’est servir une Université bourgeoise. Si on doit foutre en l’air l’Université, ce sera de l’extérieur avec les autres qui sont dehors.

Intervention – Alors pourquoi es-tu dedans ?

Intervention – Je suis dedans, camarade, parce que si je veux que les gens en sortent, il faut bien que je vienne leur dire.

Jacques Lacan – Ah ! vous voyez… c’est que tout est là mon vieux, pour arriver à ce qu’ils en sortent, vous y entrez…

Intervention – Lacan, permets je termine. Maintenant tout n’est pas là parce que certains étudiants pensent encore qu’à entendre le discours de Monsieur Lacan ils y trouveront les éléments qui leur permettront de contester son discours. Je prétends que c’est se laisser avoir au piège.

Jacques Lacan – Tout à fait vrai.

Intervention – Si nous pensons que c’est en écoutant le discours de Lacan, de Foucault, de Dommergues, de Terray ou d’un autre que nous aurons les moyens de critiquer l’idéologie qu’ils nous font avaler, nous nous foutons le doigt dans l’œil. Je prétends que c’est dehors qu’il faut aller chercher les moyens de foutre l’Université en l’air.

Jacques Lacan – Mais le dehors de quoi ? Parce que quand vous sortez d’ici vous devenez aphasiques, quand vous sortez, vous continuez à parler, par conséquent vous continuez à être dedans…

Intervention – Je ne sais pas ce que c’est aphasique.

Jacques Lacan – Vous ne savez pas ce que c’est aphasique ? Alors c’est extrêmement révoltant si vous ne savez pas ce que c’est un aphasique. Il y a quand même un minimum…

Intervention – Je ne suis pas 24 heures sur 24 à l’Université.

Jacques Lacan – Enfin vous ne savez pas ce que c’est qu’un aphasique ?

Intervention – Lorsque certains sortent de l’Université, c’est pour se livrer à leurs tripatouillages personnels. D’autres sortent pour militer à l’extérieur. Voilà ce que veut dire sortir de l’Université. Alors Lacan, donne rapidement ton point de vue.

Jacques Lacan – Faire une Université critique en somme, c’est-à-dire ce qui se passe ici. C’est çà.

Vous ne savez pas non plus ce que c’est qu’une Université Critique. On ne vous a jamais parlé… que voulez-vous…

Intervention – Rien à comprendre.

Jacques Lacan – Bien. Je voudrais sur çà vous faire une petite remarque. La configuration des Ouvriers-Paysans a quand même abouti à une forme de société où c’est justement l’Université qui a le manche. Car ce qui règne dans ce qu’on appelle communément l’Union des Républiques Socialistes Soviétiques, c’est l’Université.

Intervention – Qu’est-ce qu’on en a à foutre ? C’est pas du révisionnisme dont on parle, c’est du Marxisme-Léninisme !

Jacques Lacan – Allez. Assez. Assez. Un peu. Vous me demandez de parler, alors je parle. Je ne dis pas des choses qui sont dans l’atmosphère, je dis quelque chose de précis. Là.

Intervention – Tu ne dis rien.

Jacques Lacan – Je ne viens pas de dire comment je conçois l’organisation de l’U.R.S.S. ?

Intervention – Absolument pas.

Jacques Lacan – Je n’ai pas dit que c’était le savoir qui était roi. Je n’ai pas dit ça. Non ?

Intervention – Et alors ?

Jacques Lacan – Et alors ça a quelques conséquences, c’est que, mon cher, vous n’y seriez pas très à l’aise.

Intervention – On a posé une question concernant une certaine société et toi tu parles d’une autre société. Ce qu’il faudrait dire, c’est en quoi tu penses que c’est inéluctable.

Jacques Lacan – Je suis tout à fait d’accord. C’est qu’il y a des limites infranchissables à une certaine logique que j’ai appelée une logique faible mais encore assez forte pour vous laisser un peu d’incomplétude dont vous témoignez en effet d’une façon parfaite.

Intervention – Moi je me demande pourquoi cet amphithéâtre est bourré de 800 personnes. Il est vrai que tu es un beau clown, célèbre et que tu viens parler. Un camarade aussi a parlé pendant dix minutes pour dire que les groupuscules ne pouvaient pas se sortir de l’Université. Et tout le monde reconnaissant qu’il n’y a rien à dire parle pour ne rien dire. Alors si rien n’est à dire, rien à comprendre, rien à savoir, rien à faire, pourquoi tout ce monde est là ? Et pourquoi Lacan, toi tu restes ?

Intervention – Nous sommes un peu égarés sur un faux problème. Tout ça parce que le camarade a dit qu’il venait à l’Université pour en repartir avec d’autres camarades.

Intervention – On parle d’une Nouvelle Société. Est-ce que la Psychanalyse aura une fonction dans cette Société et laquelle ?

Jacques Lacan – Une Société ce n’est pas quelque chose qui peut se définir comme ça. Ce que j’essaie d’articuler, parce que l’analyse m’en donne le témoignage, c’est ce qui la domine : à savoir la pratique du langage. L’aphasie, ça veut dire qu’il y a quelque chose qui flanche de ce côté là. Figurez vous qu’il y a des types à qui il arrive des machins dans le cerveau et qui ne savent plus du tout se débrouiller avec le langage. Ça en fait plutôt des infirmes.

Intervention – On peut dire que Lénine a failli devenir aphasique.

Jacques Lacan – Si vous aviez un peu de patience et si vous vouliez bien que nos impromptus continuent, je vous dirais que l’aspiration révolutionnaire, ça n’a qu’une chance d’aboutir, toujours, au discours du maître. C’est ce que l’expérience en a fait la preuve.

Ce à quoi vous aspirez comme révolutionnaire, c’est à un Maître. Vous l’aurez.

Intervention – On l’a déjà, on a Pompidou !

Jacques Lacan – Vous vous imaginez que vous avez un maître avec Pompidou !

(25)Alors ? Qu’est-ce que c’est que cette histoire… Moi aussi j’aimerais vous poser des questions.

Pour qui, ici, a un sens, le mot Libéral ?

Intervention – Pompidou est libéral, Lacan aussi.

Jacques Lacan – Je ne suis libéral, comme tout le monde, que dans la mesure où je suis anti-progressiste. À ceci près que je suis pris dans un mouvement qui mérite de s’appeler progressiste, car il est progressiste de voir se fonder le discours psychanalytique pour autant que celui-là complète le cercle qui pourrait peut-être vous permettre de situer ce dont il s’agit exactement, de ce contre quoi vous vous révoltez. Ce qui n’empêche pas que ça continue foutrement bien. Et les premiers à y collaborer, et ici même à Vincennes, c’est vous, car vous jouez la fonction des ilotes de ce régime. Vous ne savez pas non plus ce que ça veut dire ? Le régime vous montre. Il dit : « Regardez-les jouir »…

Bien. Voilà. Au revoir pour aujourd’hui. Bye.

C’est terminé.

Coll. Points Seuil 1970, p.7-12.

(7)A quelqu’un, grâce à qui ceci est plutôt signe…

Un signifiant qui donne prise sur la Reine, que soumet-il à qui s’en empare ? Si la dominer d’une menace vaut le vol de la lettre que Poe nous présente en exploit, c’est dire que c’est à son pouvoir qu’il est passé la bride. À quoi enfin ? À la Féminité en tant qu’elle est toute-puissante, mais seulement d’être à la merci de ce qu’on appelle, ici pas pour des prunes, le Roi.

Par cette chaîne apparaît qu’il n’y a de maître que le signifiant. Atout-maître : on a bâti les jeux de cartes sur ce fait du discours. Sans doute, pour jouer l’atout, faut-il qu’on ait la main. Mais cette main n’est pas maîtresse. Il n’y a pas trente-six façons de jouer une partie, même s’il n’y en a pas seulement une. C’est la partie qui commande, dès que la distribution est faite selon la règle qui la soustrait au moment de pouvoir de la main.

Ce que le conte de Poe démontre par mes soins, c’est que l’effet de sujétion du signifiant, de la lettre volée en l’occasion, porte avant tout sur son détenteur d’après-vol, et qu’à mesure de son parcours, ce qu’il véhicule, c’est cette Féminité même qu’il aurait prise en son ombre.

Serait-ce la lettre qui fait la Femme être ce sujet, à la fois tout-puissant et serf, pour que toute main à qui la Femme laisse la lettre, reprenne avec, ce dont à la recevoir, elle-même a fait lais ? « Lais » veut dire ce que la Femme (8) lègue de ne l’avoir jamais eu : d’où la vérité sort du puits, mais jamais qu’à mi-corps.

Voici pourquoi le Ministre vient à être châtré, châtré, c’est le mot de ce qu’il croit toujours l’avoir : cette lettre que Dupin a su repérer de son évidence entre les jambes de sa cheminée de haute lisse.

Ici ne fait que s’achever ce qui d’abord le féminise comme d’un rêve, et j’ajoute (p. 52) que le chant dont ce Lecoq voudrait, en le poulet qu’il lui destine, faire son réveil (« un destin si funeste… »), il n’a aucune chance de l’entendre : il supportera tout de la Reine, dès lors qu’elle va le défier.

Car la Reine redevenue gaie, voire maligne, ne fera pas pièce à sa puissance de ce qu’elle l’ait, sans qu’il le sache, désarmée, – en tout cas pas auprès du Roi dont on sait, par l’existence de la lettre, et c’est même tout ce qu’on en sait, que sa puissance est celle du Mort que chaque tour du jeu amincit.

Le pouvoir du Ministre s’affermit d’être à la mesure du masochisme qui le guette.

En quoi notre Dupin se montre égal en son succès à celui de psychanalyste, dont l’acte, ce n’est que d’une maladresse inattendue de l’autre qu’il peut venir à porter. D’ordinaire, son message est la seule chute effective de son traitement : autant que celui de Dupin, devant rester irrévélé, bien qu’avec lui l’affaire soit close.

Mais expliquerais-je, comme on en fera l’épreuve du texte qui ici garde le poste d’entrée qu’il a ailleurs, ces termes toujours plus, moins ils seront entendus.

Moins entendus des psychanalystes, de ce qu’ils soient pour eux aussi en vue que la lettre volée, qu’ils la voient même en eux, mais qu’à partir de là ils s’en croient, comme Dupin, les maîtres.

Ils ne sont maîtres en fait que d’user de mes termes à tort et à travers. Ce à quoi plusieurs se sont ridiculisés. Ce sont les mêmes qui m’affirment que ce dont les autres se méfient, c’est d’une rigueur à laquelle ils se sentiraient inégaux.

(9)Mais ce n’est pas ma rigueur qui inhibe ces derniers, puisque ses pièges n’ont d’exemple que de ceux qui m’en font avis.

Que l’opinion qui reste Reine, m’en sache gré, n’aurait de sens que de lui valoir ce livre de poche, *vademecum* qu’on l’appelait dans l’ancien temps, et rien de neuf, si je n’en profitais pour situer ce qu’elle m’apporte de mes *Écrits* comme bruit.

Je dois me persuader qu’ils ne soient pierre dans l’eau qu’à ce qu’elle en fût déjà l’onde, et même l’onde de retour.

Ceci m’est rendu tangible de ce que ceux ici choisis, me semblent épaves tombées au fond. Pourquoi m’en étonnerais-je ? quand ces *Écrits*, ce n’est pas seulement recueillis qu’ils furent en mémoire de rebuts, mais composés qu’ils ont été à ce titre.

Répétant dans leur sort de sonde, celui de la psychanalyse en tant qu’esquif gobé d’emblée par cette mer.

Drôle de radoub que de montrer qu’il ne nage bien qu’à atterrir.

Car c’est un fait d’histoire : mettez à son banc une chiourme éprouvée d’ahaner à la voix, et la psychanalyse s’échoue, – au soulagement des gens du bord. Jamais aucun progressisme n’a fait mieux, ni d’une façon si sûre à rassurer, ce qu’il faut faire tout de suite.

Bref on lira mon discours dit de Rome en 1953, sans que puisse plus compter que j’aie été strictement empêché, depuis le terme mis en France aux plaisirs d’une Occupation dont la nostalgie devait encore la hanter vingt ans par la plume si juste en son exquisité de Sartre, strictement barré, dis-je, de toute charge, si mince fût-elle, d’enseignement. L’opposition m’en étant notifiée comme provenant d’un Monsieur Piéron dont je n’eus au reste aucun signe direct à moi, au titre de mon incompréhensibilité.

On voit que je l’étais de principe, car je n’avais eu l’occasion de la démontrer qu’aux plus banaux de ses entours, et ce que j’avais écrit alors, n’était nullement abstrus (si peu que je rougirais de republier ma thèse, (10)même si elle ne relève pas de ce que l’ignorance alors enseignante tenait pour le bon sens en l’illustrant de Bergson).

Je voudrais qu’on me crédite de ce que ce retard qui me fut imposé, de huit ans, me force à pousser, tout au long de ce rapport, d’âneries, soyons exact : de paulhaneries, que je ne puis que hihaner pour les oreilles qui m’entendent. Même le cher Paulhan ne m’en a point tenu rigueur, lui qui savait jusqu’où « Kant avec Sade » détonerait dans son bestiaire[[2]](#footnote-2) (cet *Écrit* est ici absent).

Le ménage n’est jamais bien fait que par qui pourrait faire mieux. Le tâcheron est donc impropre à la tâche, même si la tâche réduit quiconque à faire le tâcheron, J’appelle tâche ranger ce qui traîne.

Énoncer que l’inconscient s’est rencontré d’abord dans le discours, que c’est toujours là qu’on le trouve dans la psychanalyse, ce peut nécessiter qu’on l’articule avec appui, s’il en faut le préliminaire : avant qu’il vienne comme second temps que le discours lui-même mérite qu’on s’arrête aux structures qui lui sont propres, dès que l’on songe que cet effet ne semble pas y aller de soi.

C’est une idée qui se précise de relever ces structures mêmes, et ce n’est nullement s’en remettre aux lois de la linguistique que de les prier de nous dire si elles s’en sentent dérangées.

On doit s’habituer au maniement des schèmes, scientifiquement repris d’une éthique (la stoïcienne en l’occasion), du signifiant et du . Et aussitôt on s’aperçoit que ce λεκτον ne se traduit pas bien. On le met en réserve, et on joue un temps du signifié, plus accessible et plus douillet à ceux qui s’y retrouvent, dans l’illusion qu’ils pensent quoi que ce soit qui vaille plus que tripette.

Le long de la route, on s’aperçoit, avec retard heureusement, c’est mieux de ne pas s’y arrêter, que s’élèvent des protestations. « Le rêve ne pense pas… », écrit un professeur fort pertinent dans toutes les preuves qu’il en donne. (11)Le rêve est plutôt comme une inscription chiffonnée. Mais quand ai-je dit quoi que ce soit qui y objecte ? Même si au chiffonné, je n’ai, selon ma méthode de commentaire qui s’astreint à s’en tenir aux documents, fait sort qu’au niveau de la girafe que le petit Hans en qualifie.

Outre que cet auteur ne saurait même avancer les faits dont il argue qu’à tenir pour établi ce que j’articule du rêve, soit qu’il requière un support textuel, ce que j’appelle proprement l’instance de la lettre avant toute grammatologie, où peut-il prendre que j’aie dit que le rêve pense ? Question que je pose sans m’être relu.

Par contre il découvre que ce que j’inscris comme effet du signifiant, ne répond nullement au signifié que cerne la linguistique, mais bel et bien au sujet.

J’applaudis à cette trouvaille d’autant plus qu’à la date où paraissent ses remarques, il y a beau temps que je martèle à qui veut l’entendre, que le signifiant (et c’est en quoi je le distingue du signe) est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant.

Je dis à qui veut l’entendre, car une telle articulation suppose un discours ayant déjà porté des effets, effets de précisément. Car c’est d’une pratique de l’enseignement où se démontre que l’insistance de ce qui est énoncé, n’est pas à tenir pour seconde dans l’essence du discours, – que prend corps, quoique je l’aie pointé de ce ressort dès sa première sortie, mon terme du : point de capiton. Par quoi se trouve traduit à mon gré, sans que je m’en targue, étant plutôt que stoïcologue, stoïque d’avance à l’endroit de ce qui pourra s’en redire.

Ce n’est pas pour autant aller aussi loin que je pourrais dans ce que m’apporte ma parution en livre de poche. Elle tient pour moi d’un inénarrable que seul mesurera un jour un bilan statistique d’un matériel de syntagmes auxquels j’ai donné cours.

J’ai fourni de meilleurs emboîtages tout un marché de la culture. Mea culpa.

Il n’y a pas de métalangage. Cette affirmation est possible de ce que j’en aie ajouté un à la liste de ceux qui courent les champs de la science. Elle sera justifiée, s’il produit l’effet dont s’assurera que l’inconscient EST un discours.

Ce serait que le psychanalyste vienne à en être le , mais pas démoli pour autant.

Que le lecteur du livre de poche se laisse prendre au jeu que j’ai célébré à moi tout seul, à Vienne d’abord, puis à Paris, en l’honneur de la *Chose* *freudienne* pour le centenaire de Freud. S’il s’anime de la rigolade pincée, dont l’a accueilli mon auditoire d’alors, il saura qu’il est déjà de mes intimes et qu’il peut venir à mon École, pour y faire le ménage.

… de quelque chose à lire de ce 14. XII. 69.

Préface au livre d’Anika Rifflet-Lemaire « Jacques Lacan » Charles Dessart, Bruxelles 1970, pp 9-20.

(9)À deux de ces personnes qu’on appelle des nullités, ce qui dans l’opinion, étudiante tout au moins, ne fait que mieux valoir leur titre à occuper la place de professeur, je disais, il y a bien quelques treize ans : « N’oubliez pas qu’un jour vous donnerez comme sujet de thèse ce que j’écris pour l’instant ». [[3]](#footnote-3)

Comme d’un vœu qu’elles s’en informassent : où je contrôlerais si le zéro a bien l’idée de la place qui lui donne son importance.

C’est donc arrivé. Il n’est rien arrivé à eux, à moi seulement : me voici sujet de thèse par mes *Écrits*.

Que ce soit dû au choix d’une personne jeune n’est pas nouveau. Mon discours de Rome, dix ans après sa parution, fit l’aventure d’un intellectuel émergeant dans une université américaine d’un tunnel de trappeur, à ma surprise.

On sait qu’il faut une deuxième hirondelle pour faire le printemps. Unique donc en cette place, même s’il y en a plusieurs. Un sourire se multiplie quand c’est celui d’une jeune personne.

(10)Anthony, Anika, une Antonella qui me traduit en italien : en ces initiales, quel signe insiste d’un vent nouveau ?

Qu’icelle donc me pardonne dont je profite pour désigner ce qu’elle efface à le montrer.[[4]](#footnote-4)

Mes *Écrits* sont impropres à la thèse, universitaire spécialement : antithétiques de nature, puisqu’à ce qu’ils formulent, il n’y a qu’à se prendre ou bien à les laisser.

Chacun n’est d’apparence que le mémorial d’un refus de mon discours par l’audience qu’il incluait : strictement les psychanalystes.

Mais justement les incluant sans les retenir, chacun démontre d’un biais de plus qu’il n’est pas de savoir sans discours.

Car ce qu’il serait ce savoir : soit l’inconscient qu’on imagine, est réfuté de l’inconscient tel qu’il est : un savoir mis en position de vérité, ce qui ne se conçoit que d’une structure de discours.

Impensable discours de ne pouvoir être tenu qu’à ce qu’on en soit éjecté. Parfaitement enseignable pourtant à partir d’un mi-dire : soit la technique qui tient compte de ce que la vérité ne se dit jamais qu’à moitié. Ceci suppose que le psychanalyste ne se manifeste jamais que d’un discours asymptomatique, ce qui est bien en effet le moins qu’on en attende.

À la vérité cet impossible est le fondement de son réel. D’un réel d’où se juge la consistance des discours où la vérité boite, et justement de ce qu’elle boite ouvertement, l’inanité par contre du discours du savoir, quand s’affirmant de sa clôture, il fait mentir les autres.

C’est bien là l’opération du discours universitaire quand il fait thèse de cette fiction qu’il appelle un auteur, ou de l’histoire de la pensée, ou bien encore de quelque chose qui s’intitule d’un progrès.

Illustrer d’un exemple une incompatibilité comme celle dont il s’agit, est toujours fallacieux.

(11)Il est clair qu’elle touche à ce qu’il en est de l’élève.

Je pourrais faire état d’un contraste et dire qu’en 1960 mes deux L ne battaient que d’une, de ce que l’une d’ailes fut de ceux qu’on ne prend pas sans univers. J’entends là ce lichen qui vous unifie la forêt, quand il faut qu’elle vous cache l’arbre.

Il ne s’agit à cette date de rien de moins que de faire entendre mon enseignement, lequel s’énonce du lieu le plus éminent de la psychiatrie française, tous les huit jours alors depuis sept ans, en une leçon inédite, pour ses destinataires exprès, psychiatres et psychanalystes, qui pourtant le laissent en marge.

Ce phénomène singulier est le fait de ségrégations, là comme ailleurs effets de discours, mais qui, pour interférer dans le champ concret, y statuent de promulgations différentes d’origine et de date.

Ségrégation d’abord de la psychiatrie dans la Faculté de médecine, où la structure universitaire épanouit son affinité au régime patronal. Cette ségrégation se soutient de ce que la psychiatrie fait elle-même office de ségrégation sociale. Le résultat est que la psychiatrie désigne une chambre d’ami au titre des fonds libéraux de l’Université, les ayants droit de ce logis étant refoulés dans le ghetto, dit autrefois non sans justesse : asilaire.

Un tel lieu prête aux exploits de civilisation, où s’établit le fait du prince (en l’occasion notre ami Henri Ey).

Il peut y survenir un diktat libéral, comme partout où l’arbitraire s’offre de faille entre domaines nécessités.

C’est donc de nulle autre faveur, de nul progrès dialectique, que procède ce qui m’arrive par Bonneval, fief d’Henri Ey, dans mon champ.

Le champ du psychanalyste, si l’on y songe, c’est beaucoup plus de configuration politique que de connexion praticienne que se motive l’habitat qu’il a trouvé dans la psychiatrie. Il y fut commandé par son antipathie du discours universitaire, antipathie qui, pour n’avoir reçu que de mon enseignement sa raison, n’en a pas moins d’efficacité quand, symptôme, elle se traduit d’institutions qui véhiculent des bénéfices secondaires.

(12)Pour l’articulation ségrégative de l’institution psychanalytique, il suffira de rappeler que le privilège d’y entrer après guerre se mesurait à ce que *tous* les analystes d’Europe centrale se fussent, les années d’avant, rescapés dans les pays atlantiques, – de là à la fournée, à contenir peut être d’un *numerus* *clausus*, qui s’annonçait d’une invasion russe à prévoir.

La suite est séquelle maintenue par la domination établie du discours universitaire aux U.R.S.S. et de son antipathie[[5]](#footnote-5) du discours sectaire, par contre aux U.S.A. florissant d’y être fondateur.

Le jeu symptomatique explique ce prodige qu’une certaine Ipépée pût interdire avec effet aux moins de cinquante ans de son obédience, l’accès à mon séminaire, et voir ce décret confirmé par le troupeau étudiant jusqu’en la « salle de garde » située à quatre cents pas de la clinique universitaire (cf. La chambre d’ami) où je parlais à l’heure du déjeuner.

Que la mode présente ne se croie pas moins grégaire ; elle n’est que forme métabolique du pouvoir croissant de l’Université, qui aussi bien m’abrite sur ses parvis. Le discours de l’Université est déségrégatif, même s’il véhicule le discours du maître, puisqu’il ne le relaye qu’à le libérer de sa vérité. La Science lui paraît garantir le succès de ce projet. Insoluble.

Que nul pourtant ne sous-estime l’autonomie de ce discours au nom de sa dépendance budgétaire. Ce n’est là régler son compte à personne. Ce qui y est déchiré ne peut être surpris qu’à partir d’un autre discours d’où se révèlent ses coutures.

Il est plus accessible de démontrer l’incapacité du discours universitaire à retourner à ce discours dont il se voit rapetassé, un procédé équivalent.

Les deux cheminements se confondent quand il arrive qu’en son sein quelque chose se fasse sentir du discours qu’il refoule, et (13)d’autant plus certainement qu’il n’est nulle part assuré. Ce fut l’épreuve un jour d’un Politzer qui ajoutait à son marxisme d’être une âme sensible.

À rouvrir le livre de poche où reparaît, contre toute vraisemblance du consentement de son auteur, cette « Critique des fondements de la psychologie », on n’imagine pas les formules, dont il interroge « si les pensées abandonnées à elles-mêmes sont encore les actes du « Je » ? » D’où il répond du même jet : « C’est impossible ». (p. 143 de l’ustensile).

Et p. 151 « Les désirs inconscients…. la conscience les perçoit, mais à aucun moment une activité en première personne, *un* *acte* *ayant* *forme* *humaine* (italiques de l’auteur) et impliquant le « je » n’intervient. Mais il reste que ce désir est soumis à des transformations qui ne sont plus des actes du « je »… Les systèmes trop autonomes rompent la continuité du « je » et l’automatisme des processus de transformation et d’élaboration exclut son activité ».

Voici où en revient la prétendue critique, à l’exigence des postulats tenus pour les plus arriérés même là où ils ne persistent, à savoir dans la psychologie universitaire, qu’à rester la fonder quoi qu’elle veuille.

Ce n’est pas d’un recours à l’auteur, dont procéderait le discours universitaire, que j’expliquerai comment, promouvant justement le « récit » comme cela même dont se cerne l’expérience analytique, il en ressort, fantôme, pour n’y avoir jamais regardé.

C’est dans le nominalisme essentiel à l’Université moderne, soit celle dont s’enfume le capitalisme, que je ferai lire l’échec scandaleux de cette critique. Là est le discours où l’on ne peut que se prendre toujours plus, même et surtout à le maudire. (Opération combien risible après coup).

Mes L s’en tirent d’un coup d’éventail dont ils chassent cette « première personne » de l’inconscient. Eux savent bien comment cet inconscient, je l’entu-ile, à leur gré. C’est « en personne », nous disent-ils, qu’il vaut mieux l’engoncer.

(14)Ils auraient pu se souvenir pourtant que je fais dire à la vérité « Je parle », et que si j’énonce qu’aucun discours n’est émis de quelque part qu’à y être retour du message sous une forme inversée, ce n’est pas pour dire que la vérité qu’ainsi un Autre réverbère, soit à Tue et à Toit avec Lui.

À Politzer, j’eusse proposé l’image du Je innombrable, défini du seul rapport à l’unité qu’est la récurrence. Qui sait ? Je l’eusse remis au transfini.

Mais l’important n’est pas de ces gaudrioles. C’est qu’il devait être frappant pour mes deux L que je m’étais dispensé, et pour cause on le voit, d’une référence qu’ils ne relèvent donc qu’à vouloir en faire révérence aux seules personnes que cela touche, celles qui n’ont rien à faire avec la psychanalyse.

Marxisme du C.N.R.S. ou phénoménologie des formes, l’hostilité, d’espèce, ou l’amitié, de conjoncture, qui de ces positions s’attestent au seul discours en question, en reçoivent l’efficience pour quoi ils sont appelés là : neutralisés, ils deviendront neutralisants.

Pour ceux qu’un discours, d’eux inouï de ce que depuis sept ans ils fassent sur lui le silence, guinde de l’attitude dite du parapluie avalé, l’idée pointe qu’ils n’ont rien d’autre à restituer que le parapluie philosophique dont grand bien fasse aux autres.

Après tout, s’il est exportable, c’est occasion à faire réserve de devises qui aient cours chez l’*Alma* *mater*.

On le voit bien quand le rapport sur l’inconscient se place au marché parallèle, fort justement frontonné des *Temps* *modernes*.

Le marché commun professionnel affine sa sensibilité.

Que va devenir l’inconscient là-dedans ?

Qu’on se limite à ce qui l’articule de l’appareil du signifiant, a valeur de propédeutique. On pourrait dire que je n’ai pas fait autre chose à présenter « Signorelli » (comme l’entrée de l’oubli dans le discours !) à la Société de philosophie. Mais c’était là pour un contexte : le préjugé substantialiste dont ne pouvait manquer d’y être affecté l’inconscient, relevait d’une intimidation (15)à produire par l’écrasant de sa matière de langage, voire d’un désarroi à soutenir d’en laisser le suspens.

Ici il s’agit de gens (du moins si l’on tient à s’adresser, sans composer de tiers, aux interlocuteurs valables), de gens dis-je, dont le mythe est crédité d’une pratique. Le fabuleux, comme en toute foi, s’y arme du solide. Ça jute le moi fort de toutes parts, et l’agressivité à éponger ; passons sur le suprême du génital, qui est vraiment de grande cuisine.

Se limiter à ce que j’ai fixé d’algorithme propre à écrire le rapport de la métaphore comme structure signifiante avec le retour (démontré fait de signifiant) du refoulé, ne prend valeur que d’extrait d’une construction dont l’épure au moins pourrait être indiquée.

Le lecteur d’aujourd’hui, disons le jeune, son terrain mental a été balayé par des effets de convergence du discours où j’ai contribué, non sans que la question de la distance exigée pour les effets maximaux ne m’ait interloqué avant que j’y médite. Il ne peut plus avoir idée de l’inaudible, il y a si peu d’ans, d’un propos, le mien, qui maintenant court partout. Peut-être encore chez les médecins pas encore balintés, mesurera-t-il à quel point c’est vivable d’ignorer complètement l’inconscient, ce qui maintenant pour lui (pour lui, immense, grâce à moi, pauvre) veut dire : ignorer l’inconscient, c’est-à-dire le discours.

Je vois bien l’embarras de mes deux L à aborder ce convent. Je ne crois pas que ce soit là ce qui suffise à les faire d’une libre décision écarter tout recours au graphe qui a été construit pour eux de mon séminaire sur les formations de l’inconscient (1957-1958).

Cet appareil dont se figure… (Dieu sait que c’est un risque), où se figure l’apparole (qu’on accueille, de ce monstre-mot, l’équivoque), l’apparole, dis-je, qui se fait de l’Autre (dit Grand Autre), panier percé, pour accrocher de quatre coins le basket du désir, que l’**a**, balle-objet, va raidir en fantasme, cet appareil rigoureux, on s’étonne qu’à le sortir, on n’ait pas rendu secondaires, ou bien tenu pour résolus les chipotages sur la double (16)inscription, puisqu’ils le sont par Freud lui-même, d’avoir promu, je dirai de mon style pressenti, le *mystic* *pad*.

Certes les difficultés de travail qui sont pour beaucoup dans l’indication de la psychanalyse, ne sont pas pour rien ravivées dans la passe qui fait l’analyste. C’est qu’elles concernent essentiellement le rapport à la vérité.

(Ce dernier mot n’est pas facile à manier, mais ce peut être de ce que son sens vacille, que son emploi soit correctement réglé).

Je ne serais pas moi-même pris dans le discours analytique si j’éludais ici l’occasion de démontrer juste ce qu’emporte le discours universitaire.

Partons de l’étonnement.

Admettons qu’il soit correct d’user, brute, de la formule de la métaphore, telle que je la donne dans mon écrit sur Schreber (p. 557 des *Écrits*), à savoir :

(I) :



Cette scription est là, comme la suite le montre, pour en faire surgir la fonction du signifiant Phallus, comme signe de la « passion du signifiant ». C’est ce que le x, à désigner habituellement la variable, indique.

La formule originelle, originale aussi, donnée dans « l’instance de la lettre » (p. 515) est :



(13)qui se commente du texte entier de cet Écrit et ne se prêterait, elle, pas, ce qui devrait retenir notre L, à la transcription qu’on va voir.

Il s’agit de celle qu’on opère à partir de… l’analogie d’une scription de la proposition arithmétique qu’il faut dénuder de la mettre en chiffre : 1/4• 4/16, ce qui fait en effet 1(1/16) (encore est-ce un hasard).

(17)Mais que cet 1/16 puisse s’écrire (pas par hasard) :



quelle raison y voir de transcrire la formule (I), aux accents près des lettres, en :



Pour tout dire, qu’a à faire la barre dont Saussure inscrit l’infranchissable relatif du signifiant au signifié, dont on m’impute (faussement) d’y retrouver la barrière de l’inconscient au préconscient, avec la barre, quelle qu’elle soit, dont s’indique la proportion euclidienne ?

Un peu du tintement du dialogue que j’avais eu, cette même année en juin, avec Monsieur Perelman pour réfuter sa conception « analogique » de la métaphore (cf. p. 889-892 de mes *Écrits*), aurait suffi à arrêter sur cette pente celui qu’elle fascine.

Elle le fascine, mais comment ? Quel est le terme dont les trois points de suspension qui plus haut précèdent le mot analogie, montrent que je ne sais à quel saint le vouer ? Quel est le mot à désigner la similarité dont se dirige la manipulation d’un boulier par un idiot ?

Il n’y a pas là à barguigner. C’est bien de mon discours que l’auteur s’autorise pour le reprendre à sa façon, et qui n’est pas la bonne, pour rester celle dont l’universitaire m’écoute et qui est instructive.

Je dois le dire : J’ai mis naïvement, d’un moment difficile où je désespérais du psychanalyste, quelque espoir non dans le discours universitaire que je n’avais encore pas moyen de cerner, mais dans une sorte d’« opinion vraie » que je supposais à son corps (Hénaurme ! eût dit qui l’on sait).

J’ai vu quelques membres de ce corps attirés par ma pâture. (18)J’en attendais le suffrage. Mais eux, c’était de la copie qu’ils en faisaient.

Aussi qu’advient-il de mon L, une petite L de poussin encore ? La voici se faire envergure d’imaginer cette formule : l’inconscient est la condition du langage.

Ça, c’est d’aile : un de mes fidèles m’assure qu’alors il s’exprima de ces phonèmes.

Or ce que je dis, c’est que le langage est la condition de l’inconscient.

Ce n’est pas pareil, c’est même exactement le contraire. Mais de ce fait on ne peut dire que ce soit sans rapport.

Aile aurait battu à dire que l’inconscient était l’implication logique du langage : pas d’inconscient en effet sans langage. Ç’aurait pu être un frayage vers la racine de l’implication et de la logique elle-même.

Aile eût remonté au sujet que suppose mon savoir.

De ce fait, peut-être, qui sait ? Aile m’eût devancé dans ce à quoi j’arrive.

où eût même pu la porter son S/S inférieur, qui, tel qu’aile, ne peut rien vouloir dire d’autre sinon qu’un signifiant en vaut un autre, ce à partir du moment où, aile en était avertie, elle admet qu’un signifiant est capable de se signifier lui-même.

Car à savoir la différence qu’il y a de l’usage formel du signifiant, noté , à sa fonction naturelle, notée S, il eût appréhendé le détour même dont se fonde la logique dite mathématique.



Mais comme on ne peut pas tout redécouvrir par soi-même, c’est bien à la paresse, l’insondable des péchés dont s’édifie la Tour du Capital, qu’il faut rapporter le défaut de son information.

À y suppléer, qu’aile se demande ce qui s’offre là où j’en suis comme question : c’est à savoir quelle satisfaction se rencontre à presser le S, signifiant naturel, d’éprouver ce qu’une formalisation toujours plus avancée de sa pratique permet d’y déceler d’irréductible comme langage ?

(19)serait-ce là que fait nœud ce qui fait le savoir ne pas se détacher de la jouissance, mais néanmoins n’être jamais que celle de l’Autre ?

Ah ! pourquoi s’attarde-t-aile à ce que Freud à jamais a désigné du narcissisme de la petite différence.

Petite, cela suffit à ce qu’elle diffère de l’intervalle qui sépare la vérité de l’erreur.

Ce dont Freud ne semble pas avoir su qu’il pouvait rendre grâce, c’est de lui devoir, à ce narcissisme, d’être Freud à jamais, c’est-à-dire sa vie durant, et au-delà pour tout un cercle, de ne pouvoir manquer d’être cité comme, en ce qu’il dit, indépassable.

C’est qu’il a le bonheur de n’avoir pas à ses trousses la meute universitaire.

Seulement ce qu’il appelait « sa bande » à lui.

Ça permet à la mienne de simplement vérifier son discours.

Mais avec moi, elle est bien drôle. Quand à partir de la structure du langage, je formule la métaphore de façon à rendre compte de ce qu’il appelle condensation dans l’inconscient, la métonymie pour de même en motiver le déplacement, l’on s’y indigne que je ne cite pas Jakobson (dont d’ailleurs dans ma bande on ne soupçonnerait pas… le nom si je ne l’avais prononcé).

Mais quand on s’aperçoit, à le lire enfin, que la formule dont j’articule la métonymie diffère assez de celle de Jakobson, pour que le déplacement freudien, lui le fasse dépendre de la métaphore, alors on me le reproche comme si je la lui avais attribuée.

Bref, on s’amuse.

Quand il me faut rendre compte après des années de sommeil (de sommeil des autres) de ce que j’ai dit à la cohue de Bonneval (renaître arbre et sur mes bras, tous les oiseaux, tous les oiseaux… comment survivre à leur jacassement éternel ?), je ne peux faire en un écrit (*Position* *de* *l’inconscient*) que de rappeler que l’objet **a** est le pivot dont se déroule en sa métonymie chaque tour de phrase.

Où le situer cet objet **a**, l’incorporel majeur des stoïciens ? Dans l’inconscient ou bien ailleurs ? Qui s’en avise ?

(20)Que cette préface fasse présage à une personne qui ira loin.

Au bon parti qu’elle a tiré des sources universitaires, il manque forcément ce que la tradition orale désignera pour le futur : les textes fidèles à me piller, quoique dédaignant de me le rendre.

Ils intéresseront à transmettre littéralement ce que j’ai dit : tels que l’ambre gardant la mouche, pour ne rien savoir de son vol.

Jacques LACAN,

Ce Noël 1969.

Dans le cadre de la préparation de son rapport au congrès de neurologie et de psychiatrie de Milan en 1970 sur le thème : « Apport de la psychanalyse à la sémiologie psychiatrique », Georges Daumézon avait invité divers spécialistes à lui faire part de leurs remarques sur le sujet. Jacques Lacan convié un soir à l’amphithéâtre Magnan de l’hôpital Henri-Rousselle à Paris fit une intervention ; l’enregistrement de mauvaise qualité ne permit pas de tout reconstituer. Nous reproduisons ci-dessous une version dactylographiée (vraisemblablement la sténotypie) déposée à la Bibliothèque de l’école lacanienne de psychanalyse, sous le titre : « Apport de la psychanalyse à la psychiatrie ». Une autre version, sensiblement différente en certains points a été proposée par le Bulletin de l’Association freudienne n° 21 en janvier 1987.

(1)Daumézon – Tu as lu le texte de Melman.

Lacan – J’ai lu l’ensemble des choses et j’ai été évidemment content du texte de Melman plus que d’autres… Partons quand même de ce qui est l’objet, c’est-à-dire l’apport de la psychanalyse à la sémiologie psychiatrique.

Il est évident que c’est une question qui ne peut pas m’être indifférente, alors quand j’y ai pensé, j’ai pensé forcément comme toujours, on ne peut pas sortir de son présent. C’est-à-dire que c’est à partir du point où je dis certaines choses maintenant que je vais essayer de pointer quelque chose.

Comme malgré tout, puisque je parle au présent, je me considère comme Psychanalyste, je me suis demandé ce que j’avais apporté à la sémiologie psychiatrique, donc ce n’est pas très compliqué comme départ. Il est tout à fait clair par exemple que j’ai apporté quelque chose à la sémiologie psychiatrique, que j’ai même appelé d’un nom qui avait fait une espèce de scandale à l’époque quand j’ai sorti la paranoïa d’auto-punition c’est-à-dire « le cas Aimée », ma thèse, le camarade Cellier… Je ne sais pas si tu sais ce que ça a été… Personne ici naturellement ne soupçonne plus ce que cela a été… Cellier c’est une fumée… Cellier était fou de cette histoire d’auto-punition.

Ce qui me frappe c’est qu’il rejoint la structure en somme que j’ai articulée à ce moment-là comme je pouvais, d’un cas que j’avais très soigneusement suivi. À la vérité, je ne vois pas une montagne, ni rien qui me sépare de la façon dont j’ai procédé à cette époque-là. Ma patiente, celle que j’ai appelée Aimée, était vraiment très touchante. La façon dont j’ai procédé avec elle et ce que j’enseigne maintenant, je ne vois absolument aucune espèce de différence. Tout ce que j’articule dans ma thèse comme sémiologie a quelque chose que je vais essayer de dire maintenant et qui a un certain rapport avec ce qui fait le sommet de cette observation, c’est-à-dire ce qui m’a fait l’appeler l’auto-punition ; un certain rapport avec un point que nous appellerons « le point d’acte », qui a bien là-dedans une fonction puisqu’il est tout à fait clair que tout ce qui est chez cette patiente construction, délire, manifestations à proprement parler psychotiques, est tombé net avec ce point d’achèvement qui est quelque chose de spécifique et de distinct de ce qui est réalisable, si l’on peut dire, dans d’autres psychoses. Il est rare qu’on observe cette manifestation, ce phénomène singulier, voir le délire s’épurer comme cela, absolument radicalement. C’est très rare pour une raison qu’on peut… <quelques mots manquent>… (2)a été à proprement parler de l’ordre de l’impossible, au lieu que dans un cas comme ça disons particulier, pour ne pas parler de simplicité, dans ce cas il se trouvait que c’était possible.

Il est bien évident qu’en décrivant les choses comme cela à propos de ma patiente d’alors, je n’avais pas les catégories que j’ai maintenant, je n’avais aucune idée de l’objet **a** à ce moment-là. Mais il est tout à fait saisissant que quand j’ai fait ce travail qui est sorti en 1932, j’avais donc 30 ans, j’ai procédé avec une méthode qui n’est pas sensiblement distincte de ce que j’ai fait depuis. Si on relit ma thèse, on voit cette espèce d’attention donnée à ce qui a été le travail, le discours de la patiente, l’attention que je lui ai apportée est quelque chose qui ne se distingue pas de ce que j’ai pu faire depuis.

Prenons les choses tout à fait à un autre bout (j’improvise, je pensais que ce soir il y aurait beaucoup d’autres personnes qui parleraient avant moi ; je les attendais un peu sous l’orme. J’essaie de me débrouiller). Il y a une chose qui me paraît aussi qui me paraît assez frappante, que je vais essayer d’exprimer comme cela va me venir. Je fais chez Daumézon tous les vendredis une présentation de malades et je vais tout de suite dire ce qui me frappe là-dedans. Il me semble que dans mes présentations du vendredi, il y a un apport de la Psychanalyse à la sémiologie psychiatrique, (ceux qui sont là et qui me suivent depuis des années, je leur demande de dire que ce que je vais exposer leur parait pertinent) et je vais te dire comment ça se présente pour moi. Il y en a quand même des traces écrites par exemple dans ce qui s’appelle « d’une question préalable à des traitements possibles de la psychose », il est fait expressément référence à une patiente, si mon souvenir est bon, que j’avais vue à une de ces présentations, c’est le cas « je viens de chez le charcutier, truie, etc. » qui sert en quelque sorte d’introduction à ce que j’ai donné cette année-là de l’analyse du cas Schreber et je le rattache à un cas qui a été vu par un certain nombre de personnes qui étaient à ce moment-là de mon entourage et que je donne comme exemple d’une certaine façon de prendre l’interprétation, de l’appréhender.

Ce qui s’est dégagé de ces présentations qui sont des présentations caractérisées par le fait que c’est au titre de Psychanalyste que je suis là, invité par Daumézon, dans son service et que c’est <de> ma position actuelle de Psychanalyste que j’opère dans mon examen. Cet examen comporte toutes sortes de limitations, de difficultés (3)liées à une certaine ampleur, un certain style de l’assistance, je veux dire de ceux qui viennent, cela ne rend pas toujours les choses faciles d’avoir là cent vingt personnes quand il s’agit de patients comme il arrive de plus en plus fréquemment qui <présentent> une certaine face de vie publique qu’il est tout à fait délicat de présenter devant cent vingt élèves et on ne sait pas s’il n’y a pas parmi eux quelqu’un de leur famille… C’est secondaire par rapport à ceci qui est le noyau d’où je vais partir. Le noyau consiste en ceci : je reçois très régulièrement, les commentaires, ce qu’ils ont entendu, de gens qui sont là comme étant des assistants beaucoup plus proches que ce vaste public dont je viens de parler, des gens qui, appelons-les comme ça pour bien les épingler comme tels, ont été analysés par moi. À divers titres, je conserve avec eux des relations parce qu’ils font partie par exemple de l’École Freudienne de Paris ou qu’ils viennent me voir pour le travail en commun. Les observations qu’ils me font après, sont toujours extrêmement riches du point de vue de la sémiologie. Je veux dire par là qu’il y a comme termes le patient, moi, qui l’interroge d’une certaine façon, la façon dont le patient répond et ce qui fait en somme l’intérêt de la présentation en question. Cela a toujours un caractère assez brillant, assez complet, c’est un cas, le roman d’une vie, mais ce n’est pas en cela que consiste le relief de la présentation psychiatrique. Il y a une chose qui me frappe, après un certain temps d’expérience, c’est que dans ce qui m’est représenté par les gens que je viens d’épingler en disant que c’était très spécialement des gens analysés par moi qui sont là, c’est que c’est dans ce qu’ils me représentent ensuite comme addition, quelquefois critique aussi, sur ce que j’ai cru pouvoir donner comme conclusion, ce qu’ils ont remarqué est à proprement parler d’une dimension sémiologique originale en ce sens que c’est tout à fait du même ordre que tel ou tel trait que j’ai pu isoler et qui mériterait de prendre sa place dans la sémiologie psychiatrique dans ma thèse sur le cas « Aimée ». De même pour prendre le cas de la dernière patiente que j’ai vue vendredi dernier, la personne qui me ramène chez moi régulièrement en auto, avait remarqué certains traits dans les réponses de la malade, une certaine façon chez cette patiente de conjuguer le oui et le non, de conjuguer le a et le é. C’est-à-dire que tout en descendant à tel moment d’une certaine rencontre qu’elle avait eue, l’impression qu’elle avait eue c’était qu’elle mentait, qui constituait une espèce de facteur commun sémiologique par le type même des réponses qu’elle avait apportées à ce que je disais, est de nature à suggérer quelque chose que j’exprimerais ainsi : si un certain type d’interrogatoire, certain type de rapport avec le malade puisse spécifier une certaine position qui est celle acquise, essentielle au Psychanalyste, il y a une certaine façon d’interroger le <patient>… <quelques mots manquent>… (4)sémiologie psychiatrique, c’est une chose qui requiert la collaboration, l’assistance de quelqu’un qui est disons de la même façon « dans le coup » que le Psychanalyste quand c’est lui qui là, mène le jeu.

On peut, à la suite de cela, poser toutes sortes de questions : vaut-il mieux ou ne vaut-il mieux pas que la personne tierce soit déjà elle-même déjà formée à la sémiologie psychiatrique ? Je pense que cela prend d’autant plus de prix que la personne <qui me reconduit> n’est pas du tout ignorante de la sémiologie psychiatrique. Cela suggère une certaine forme de recueil des comptes-rendus, des procès-verbaux qui peuvent se produire dans un tel mode d’abord qui n’a rien du tout d’artificiel. En fin de compte, il n’y a pas d’objection à ce que ce soit quelqu’un du type du Psychanalyste qui fasse l’examen de cas typiques, de cas normaux, dans un centre comme ici. C’est-à-dire, puisque nous sommes à Henri-Rousselle, que ce sont des gens qui viennent demander secours. Que les gens viennent s’y mettre à l’abri comme justement je le soulignais à propos de ce cas, ne prouve pas qu’ils soient des infirmes ou des malades mentaux.

Pour décanter ce qui est à proprement parler symptôme, je crois que cette combinaison d’un certain mode d’abord, avec d’une certaine façon la présence d’un personnage tiers qui est là, qui écoute justement dans la mesure où lui apparaît plus spécialement ce qui est lié à la personne qui interroge par le fait de cette expérience commune de l’analyse, pourrait être, me semble-t-il, l’occasion d’un type de recueil d’un tas de choses qui sont proprement de l’ordre de l’enregistrement et qui rentrent dans le cas de ce que je définirais comme des symptômes.

Je pars de là et je peux m’exprimer d’une façon aussi directe à cause de ce titre « apport de la Psychanalyse à la *sémiologie* psychiatrique ». Car en fin de compte, peut-être ce terme de sémiologie prend-il un accent tout à fait spécial dans ce qui est du registre psychiatrique, il ne faut tout de même pas mettre à l’ombre, le fait que la sémiologie psychiatrique est quelque chose qui est tout spécialement questionné à notre époque, cette espèce de tournant historique que nous vivons. La sémiologie psychiatrique, de ce qui en tient le <mot manquant>, tout ce qui est du mouvement qu’on appelle structuralisme est tout de même profondément lié à une mise en question de ce qu’il en est de la sémiologie psychiatrique. On ne peut pas mettre à l’ombre le fait que à la suite des travaux de quelqu’un comme Michel Foucault toute la question du statut qui est donné dans l’équilibre social pris dans son ensemble à ce qui relevait à proprement parler de sémiologie dans la Psychiatrie est une chose qui …<quelques mots manquent>.

(5)Société de ce qu’il convient ou non d’enregistrer comme de l’ordre psychiatrique c’est-à-dire nécessitant l’intervention du médecin comme tel si tant est que ce doive être quelque chose qui ait son statut.

Là encore il faut savoir qu’un certain registre théorique peut prendre toute sa fonction. Mais il faut savoir ce que veut dire symptôme à proprement parler dans ce champ, qui est le champ psychiatrique. C’est là que l’apport de la Psychanalyse subvertit tout. Est-ce que l’apport de la Psychanalyse est de nature à changer profondément le sens du terme sémiologie ? Quand il s’agit du sens de ce terme en Médecine, c’est-à-dire sémiologie de quoi, ce qui depuis toujours donne son sens au mot symptôme, entité morbide. Est-ce que le mot symptôme a le même sens quand il s’agit du symptôme d’une pneumonie ou du symptôme psychiatrique ?

C’est une question pour laquelle je n’ai pas du tout attendu l’époque présente pour m’être aperçu de toute l’importance de cette façon de poser la question. Dans mes premiers pas en psychanalyse, au temps où j’étais invité par mon vieux camarade L. à aller chez Ab. porter mes lumières psychanalytiques toutes neuves à l’époque, j’avais déjà beaucoup accentué la distance entre l’usage du terme symptôme dans le registre proprement psychanalytique par rapport à ce qui tout de même rattachait la sémiologie psychiatrique à l’ensemble de la sémiologie médicale. J’articulais cela à ce moment-là comme je le pouvais, je commençais seulement à balbutier les choses ; le terme de sens, si j’essaie d’évoquer ce que j’essayais d’articuler à ce moment-là, ce qu’il en était du sens à proprement parler, montrait déjà l’affinité linguistique de la chose que j’accentuais. Il est bien évident que depuis j’ai fait assez de progrès dans l’élaboration théorique de ces choses pour qu’on puisse encore un peu plus décoller la valeur, la fonction du terme symptôme dans l’ensemble de la perspective médicale et dans ce qu’il en est de la Psychiatrie. Il est certain que l’accent que met quelqu’un comme Foucault, non pas dans ce qu’il a écrit sur la folie, mais dans La Naissance de la Clinique, sur la fonction et qui est important parce qu’historiquement cela se distingue de tout un arrière-fond du mode d’examen en fonction du regard, d’un certain moment qui correspond à peu près à la fin du XVIIIème et à la naissance de l’anatomo-pathologie dans la définition très générale du symptôme clinique est extrêmement importante…

<manque un long fragment>

…(7)On peut regretter que ce qui a été au cours des années entendu, écouté, recueilli de cette façon, n’ait pas fait l’objet d’une exploitation systématique. À un certain moment, Lemoine prenait des notes, sur tout ce qui se racontait dans ces présentations. Je suggère cela, je témoigne de cela comme d’une expérience qu’il ne serait pas impossible de systématiser, même si ce n’est pas moi qui dois en être par la suite le point pivot. Je ne vois pas pourquoi on n’instaurerait pas cela comme une certaine méthode d’exploration et d’intérêt pour ces choses. Je pense que c’est profondément motivé dans la structure que cela puisse avoir ce relief qu’en fin de compte celui qui pourrait inscrire le bénéfice sémiologique de la chose ne soit même pas forcément identique à celui qui mène l’examen mais qui ne peut le mener d’une autre façon parce qu’il est lui-même dans une certaine position qui est celle du Psychanalyste.

Comme vous le voyez c’est complexe parce qu’il n’est pas le Psychanalyste du patient qu’il examine, mais le Psychanalyste du tiers qui est là à enregistrer le résultat de l’examen. Je donne là comme témoignage cru, massif de mon expérience, cette sorte de bénéfice que j’enregistre moi-même et qui devrait être très systématiquement exploité. C’est quelque chose qui de toute façon a son prix et en tout s’offre à la critique.

Il y a là des gens qui à divers titres savent comment je présente des malades. J’aimerais qu’on leur passe la parole pour poser des questions. Mais j’insiste sur le fait que ce qu’ajoute la personne qui a entendu est quelque chose qui m’a paru très riche d’une espèce de possibilité, d’inscription, de cristallisation de l’ordre de la chose qui serait à proprement parler sémiologique. Dans *Scilicet* il y a un certain nombre de considérations sur ce qu’il en est des rapports du signifiant et du signe c’est à dire sur une certaine façon de trianguler cela, quelque chose qui était dans ma pensée quant j’ai dit tout à l’heure à Daumézon que cela pourrait avoir un rapport avec ce que nous sommes en train de dire : de ce qu’il en est de l’apport de la Psychanalyse à la sémiologie psychiatrique c’est que peut-être elle donne au terme lui-même de signe un sens articulé d’une façon strictement différente de ce qu’on croit que c’est le signe en sémiologie générale. Une fois qu’on a introduit cette dimension-là on s’aperçoit que cela devient tout autre chose, que c’est vraiment de nature à changer tout à fait l’abord du complexe morbide quand il s’agit de quelque chose où l’apport psychanalytique s’introduit.

(8)Dr Castets – Il s’agit toujours pour nous psychiatres de dire : « Ce monsieur ou cette dame est fou ou folle ». Que recherchons-nous au travers de notre sémiologie, une certaine désarticulation du discours qui peut se traduire en termes de paroles ou en termes de comportement. Ce discours échappe aux normes communes, n’entre pas dans le cadre de ce qu’on peut entendre et c’est pour cela qu’une P.H.C. nous raconte un certain nombre d’histoires très intéressantes en elles-mêmes mais que nous saisissons comme non cohérentes à notre discours commun.

Lacan – Je ne vois absolument pas en quoi une P.H.C. n’est pas cohérente avec un discours commun. Elle entend des choses que vous n’entendez pas parce que vous êtes sourd. S’il y a quelque chose qui s’exprime selon le discours commun c’est bien une P.H.C.

Castets – Est-ce qu’on doit limiter le discours à cette certaine parole ou doit-on tenir pour bon et admis « que le radar de Moscou me dit de mettre une bombe à l’amphithéâtre Magnan ce jour à 11 h 30 ». Qu’est-ce que je dois penser ?

Lacan – Par le temps qui court, c’est pas dingue. En ce qui concerne la P.H.C. ce qu’il convient de saisir au titre que peut avoir pour notre attention ce qu’on appelle la sémiologie psychiatrique c’est le point où nous en sommes justement quant à ce qui est à proprement parler l’hallucination. Nous en sommes toujours au niveau du balbutiement.

<Nous ne savons pas> ce qu’est à proprement parler une hallucination, il ne s’agit pas d’une hallucination causée par je ne sais quel chatouillis quelque part. Chacun sait qu’une lésion donne une hallucinose, mais ce qu’est une hallucination à savoir votre P.H.C. nous ne sommes pas capables dans l’état actuel des choses de le dire phénoménologiquement. Nous ne sommes pas même pas capables de dire s’il entend vraiment quelque chose.

Castets – C’est-à-dire que nous nous référons à une certaine croyance du malade qui dit entendre dire que…

Lacan – Nous nous référons à rien du tout parce que je vous défie de dire si le malade y croit ou pas.

Castets – Il nous dit qu’il croit. Je n’en sais pas plus.

Lacan – Non justement il ne dit même pas qu’il croit. Nous ne sommes pas capables de savoir dans ce qu’il dit ce qu’il croit.

(9)Castets – Un jeune ouvrier portugais qui entré dans mon service après avoir cassé la gueule à toute sa famille, dans un état d’agitation très vive. Le lendemain un peu calmé il a expliqué à mon Interne qu’une personne morte il y a sept ans lui parlait et que cette personne lui avait dit ce soir-là de casser la gueule à tout le monde. Que devons-nous croire ?

Lacan – La sémiologie psychiatrique ne se repère pas en fonction de ce qui nous va ou ne nous va pas. Ce n’est pas en ce sens que ça discorde ou ne discorde pas de notre expérience commune que les choses peuvent correctement se cliver. En d’autres termes, vous venez vous-même de manifester, vous venez à l’instant de pouvoir me parler d’un certain type d’hallucinations tout de suite après m’avoir parlé de la P.H.C. à propos de laquelle je vous ai fait mes remarques à savoir que nous n’avons pas les bons biais pour la différencier, pour la cliver des autres hallucinations. Il est tout à fait inapproprié de mettre cela sous la même accolade hallucination, sous prétexte que ces types qui reçoivent des messages dont nous n’avons aucune espèce d’idée, c’est le fait que tout cela puisse avoir ce terme commun d’hallucination et que nous ne pouvons pas nous en dépêtrer ce qui montre l’insuffisance de l’examen lui-même puisque l’examen devrait cliver ce dont il s’agit. Je vous ferai remarquer puisque vous avez choisi tout à l’heure la P.H.C. que ce qu’il en est de sa définition sémiologique est tout à fait insuffisante et comme je vous l’ai fait remarquer nous ne savons absolument pas sous quelle forme même phénoménologiquement c’est appréhendé. Alors qu’à partir d’un certain type d’examen, un certain type d’échanges, d’interrogation et de riposte avec le patient, certaines choses peuvent apparaître, certains reliefs, certaines dimensions qui sont ceux que j’ai notés tout à l’heure. Il y a un certain mode d’examen dans lequel ressort le rapport qu’il y a entre l’interjection « truie »[[6]](#footnote-6)\*, et le « je viens de chez le charcutier » qui s’est présenté alors comme quasiment auditive. C’est en fonction des interjections qui n’ont pas été prononcées qu’une autre… de l’oreille tout à fait développée a été entendue. Il y a un certain type de liaisons qui du point de vue sémiologique est tout de même plus riche que cette notion massive de la chose prétendument auditive mais dont on ne sait pas en fin de compte si c’est auditive ou auditive mental dont personne ne sait, sauf ceux qui y sont passés eux-mêmes et encore quand on y est passé soi-même on n’est pas capable pour autant d’en rendre (10)compte parce qu’on est dans des catégories qui sont tout à fait insuffisantes pour faire fonctionner ce dont il s’agit. Alors ça n’a rien du tout d’indéfinissable les choses introduites par la sémiologie. Et je vais essayer de vous en donner maintenant une idée.

Je crois, en fin de compte, que les termes en quelque sorte algébriques dont je me sers pour définir le phantasme à savoir un certain rapport du sujet en tant que sujet qui est fondamentalement de par la nature même des fonctions signifiantes, un sujet divisé…



Intervention sur l’exposé de Ph. Rappart : « De la conception grecque de l’éducation et de l’enseignement de la psychanalyse » Congrès de l’école Freudienne de Paris sur « L’enseignement de la psychanalyse », à Paris le 17 avril 1970, publié dans Lettres de L’école de freudienne, 1971, n° 8 pp. 2-10.

Ph. Rappard – Argument […]

(5)*Exposé* […]

(8)*Discussion :*

Nemo s’interroge sur les institutions qui ne délivrent pas à proprement parler un enseignement et qui néanmoins possèdent un rôle d’importance dans l’éducation des sujets (en Grèce opposition entre le culte et l’enseignement du maître de musique ou de gymnastique). Quant à la société actuelle, Nemo pense préférable d’étudier, au lieu par exemple du contenu du savoir dispensé en Faculté, les voies par lesquelles on « apprend à être ce qu’on est » ; il remarque en effet que les établissements d’enseignement transmettent une idéologie, non une « façon d’être ».

G. Michaud demande à Rappard des éclaircissements quant à l’opposition d’une pensée grecque « spiritualiste » et d’une pensée hébraïque « matérialiste » dans le texte de sa communication.

Rappard répond à propos de la distinction opérée par les théologiens protestants et en premier lieu par Luther entre l’Éros au sens grec) et l’Agapé (notion chrétienne et occidentale de l’amour promue par Saint Paul d’après l’enseignement du Christ). Il renvoie au livre de Anders Nigren « Éros et Agapé ».

Lacan interroge Rappard sur l’usage possible de cette distinction entre Éros et Agapé en dehors du problème historique. A-t-elle un intérêt dans le registre psychanalytique ? Lui-même y avait fait allusion dans son séminaire sur « l’Éthique de la Psychanalyse » (1959-60).

G. Michaud repose sa question et précise qu’elle avait trait à la distinction du matérialisme et du spiritualisme telle qu’elle apparaît dans la communication de Rappard.

Rappard répond que le spiritualisme est certainement à situer du côté de l’Éros et le matérialisme de l’Agapé. Une fois l’Agapé située du côté du matérialisme, la science peut intervenir.

(9)Lacan manifeste sa surprise devant le fait que l’on s’étende sur la distinction d’Éros et d’Agapé alors que cette référence n’est pas même mentionnée dans le texte initial de Rappard. Cette distinction est en elle-même extrêmement discutable en critique religieuse ; quant à l’usage que nous pouvons en faire, il se limite strictement à l’éclairage qu’il peut apporter sur un certain tournant historique où Éros et Agapé peuvent imager la figure transitoire d’une certaine bi-polarité dans la pratique de l’amour (renvoi au séminaire sur l’Éthique).

Lacan remarque que le texte de Rappard comporte des notations bien plus importantes pour nous, notamment dans sa dernière partie, très pertinente. Il demande à Rappard des commentaires sur la fin de son texte relatif à la communauté civile, à la tâche et à « l’amour comme objet scientifique ».

Rappard – ces dernières phrases s’adressent aux psychiatres en institutions, qui ont affaire dans leur pratique à la « tâche » et à la dualité originelle ; le problème étant de laisser à la Communauté ce qui la caractérise comme communauté civile, celle-ci semblant pouvoir posséder une fonction analytique. La communauté civile n’est pas une communauté religieuse, elle met l’amour comme en suspens à son intérieur, elle est une communauté vacuolaire.

Oury interroge Rappard sur ce qu’il nomme dans son texte « acte d’obéissance » en l’articulant à la question de l’enseignement. Partant de la citation de Freud « nous osons prendre cet amour lui-même comme objet de l’analyse », il pose la question de savoir si l’amour, objet de l’analyse, peut être objet d’enseignement et si l’enseignement est un enseignement sur l’objet de l’analyse.

Lacan intervient pour pointer que l’intérêt du texte de Rappard lui semble être concentré sur ce qui concerne l’instruction, notamment dans un passage tel que celui-ci : « l’instruction ne consiste pas dans le développement méthodique des facultés, elle en est d’une certaine façon paradoxale la négation ».

G. Michaud note que c’est la pratique en institution, notamment la création des clubs thérapeutiques, « communauté (10)dans la communauté » qui peut porter témoignage de ce qui est allégué par Rappard quant à la « catastrophe qui guette la communauté lorsqu’elle veut aimer ou se faire aimer ». C’est-à-dire par exemple lorsqu’il y a confusion en institution des champs du symbolique et de l’imaginaire.

Rappard ajoute que si cette phrase de son texte vise les clubs thérapeutiques, elle concerne tout autant une école. L’idéal serait une école qui ne cherche pas à se faire aimer et n’aime pas.

Lacan – L’opposition de l’instruction et de l’initiation dans le texte de Rappard est importante, ne serait-ce qu’en raison de la tendance à reproduire des métaphores initiatiques à propos de l’analyse. Une fois posé que l’analyse n’est pas à proprement parler une initiation, il serait intéressant de se demander en quoi elle participe de l’instruction. Sans doute s’instruit-on en analyse, s’instruire étant bien différent de recevoir une information.

Intervention sur l’exposé de Mme Montrelay et Baudry : « Sur l’enseignement de la psychanalyse à Vincennes », Congrès de l’école Freudienne de Paris le 19 avril 1970 à Paris, publié dans Lettres de l’école freudienne, 1971, n° 8, pp. 186-188.

Exposé de M. Montrelay et Baudry […]

(185)*Discussion :*

[…]

Oury – Luce Irigaray dans son exposé a fait une analogie entre la Passe et ce qui se passe à Vincennes. Qu’en est-il ? On peut peut-être se demander si les analystes qui vont s’exposer à (187)Vincennes en tant qu’enseignants n’y vont pas pour s’exposer sans le savoir à une passe généralisée, les passeurs n’étant alors que les gens qui se trouvent à Vincennes, les étudiants eux-mêmes. Oury adhère complètement à ce qu’a dit Guattari et à son analogie – non péjorative – de la structure concentrationnaire améliorée d’un hôpital psychiatrique avec Vincennes.

À propos de « l’inter » – de l’interdiscipline – il note qu’il a été dit qu’on en parlait dans les couloirs, cela lui rappelle qu’il avait érigé comme règle de l’hôpital où il travaillait que ce qui se disait dans les couloirs était annulé, considéré comme non-dit (sans référence avec le non-dit de Blanchot…), afin que ce qui a été dit soit recentré dans des lieux où il peut y avoir de la parole.

Dans les différents textes qui ont été lus, il note une confusion entre le « désêtre » et l’abolition du nom, espèce d’innominé.

– Il demande si l’innominé a à voir avec le désêtre. Cela lui semble complètement différent (l’anonyme étant le propre d’une société concentrationnaire).

Lacan – Oury a tout à fait raison.

Oury – Le texte d’Irigaray lui semble avancer quelque chose d’important en comparant la passe avec ce qui se joue dans l’enseignement : l’espèce de diffraction, l’appareillage de la passe comprenant le passant, le passeur, le jury d’agrément – pourrait atteindre la mécanique même de l’énonciation. S’il peut se faire que s’exposer comme enseignant produise sur l’enseignant lui-même des effets analytiques, ce serait là qu’il y aurait un index de passe, dans le fait qu’être enseignant quelque part, d’avoir à expliquer quelque chose à un public difficile cela peut avoir un effet de diffraction qui ferait apparaître la mécanique même de l’énonciation. Oury aimerait reprendre le texte d’Irigaray à ce niveau théorique qui, d’après lui, engage beaucoup. Pour terminer il remarque qu’il a beaucoup été question de « scène » et il demande ce qu’il en est du passage à l’acte : Vincennes ne serait-il pas le lieu privilégié d’une telle étude ? Il conclut en demandant si Vincennes n’est pas « hors scène » ?

[…]

Intervention sur l’exposé de Ch. Melman : « Propos à prétention roborative avant le congrès », Congrès de l’école Freudienne de Paris à Paris le 19 avril 1970, publié dans Lettres de L’école Freudienne 1971 n° 8 pages 193-204.

Ch. Melman. – Argument […]

(199)*Débats :*

O. Mannoni. – On a parlé assez souvent imprudemment de la vérité. Comme analyste ils sont dans le champ de la vérité, mais la vérité elle-même n’est pas dans le champ. Le fait qu’elle commande ne nous permet pas de mettre la main dessus.

Lacan.– Ça l’a lui aussi beaucoup chiffonné, l’usage qu’on a fait du mot vérité.

[…]

(201)Kaufmann.– Quelque chose n’arrive pas à s’expliciter, à savoir qu’il y a quelque chose que l’assistance appelle enseignement et qu’elle trouve intéressant, voire amusant (l’enseignement de Lacan) et il y a quelque chose qui paraît décevoir (ce qui est professé et publié par Leclaire à Vincennes).

Il semble que l’origine de ce malaise se trouve dans le fait que le discours de Leclaire est considéré comme un discours sur la psychanalyse, correspondant à un enseignement de la psychanalyse. Or il est bien vrai que si on prend les œuvres complètes de Lacan, il ne s’y trouve pas grand chose pour expliquer aux gens ce qu’est la psychanalyse. Les enseignants ne savent peut-être pas assez que dans les matières littéraires la seule manière d’enseigner est de procéder par convergence et approximation, de parler à côté, chose connue depuis Platon. Dans les *Écrits* ou même chez Freud, ce qui se dit trouve un remploi remarquable dans bien des domaines qui en sont renouvelés sans cependant nous apporter le moindre élément de représentation. Dans ces *Écrits* on apprend des tas de choses passionnantes sur la communication, le langage des abeilles, Hegel etc. mais ce que les gens cherchent à travers un prétendu discours psychanalytique, c’est quelque chose qui se dérobe toujours.

(202)Le meilleur service que les psychanalystes puissent rendre à leurs élèves, c’est de renouveler tel ou tel domaine, de participer à l’élaboration de quelque chose comme une culture psychanalytique.

Intervention au sujet de son expérience à Trousseau avec Françoise Dolto, quelqu’un demande l’avis de Dolto sur les incidences réciproques de la théorie et de la pratique clinique.

Françoise Dolto.– Elle fait office dans l’assemblée présente de quelqu’un qui enseigne la pratique. Elle pense que c’est en travaillant avec un malade – sans filet – avec des assistants qui sont tous analysés, qu’eux-mêmes acquièrent une formation : ils se reposent leur propre question en même temps qu’ils lui posent à elle des questions sur ce à quoi ils assistent et sur le comportement de l’enfant qui est en face d’eux. À ce propos, F. Dolto rappelle comment se déroulent les séances à Trousseau : elle fait des traitements en public devant des analystes. Au cours des consultations en vue de traitement d’enfants, dans des familles où l’inconscient s’est noué, a disparu dans le somatique et où il y a un malaise existentiel pour telle famille, on voit parfois que le détecteur est justement l’enfant et cependant il n’est lui-même que le porte langage – et non le porte-parole, puisqu’il n’a pas de parole dans cette famille. C’est à cela que les assistants sont confrontés. Dès qu’il s’agit de questions de théorie on sait tout de suite que ce sont des pulsions de mort qui sont en jeu. Qui dit pulsion de mort dit qu’il n’est pas question de sujet puisque le sujet ne meurt jamais : les pulsions de mort, c’est l’inconscient qui se paie sur la bête et la bête a peur. Ceux qui travaillent en analyse sont des gens qui assument la peur de la bête.

Marc Levy répondant à Kaufmann dit que « l’à côté » de l’enseignement possède un grave danger : le cercle fermé. Par exemple à Vincennes pour parler de la théorie lacanienne et de la psychanalyse il était question de parler de Bataille, or à propos de Bataille il est possible de dire qu’on ne peut parler d’une chose qu’en en parlant à côté, donc cela impliquerait qu’il faut par exemple parler du cri ; mais du cri, seul le peintre Munch a su « parler », et seul Lacan a parlé de Munch, et ainsi le cercle se trouve fermé. Une autre voie existe qui consisterait à lire un texte comme lui-même – ayant une formation (203)talmudiste – a appris à lire les textes : il ne s’agit pas de regarder ce que contient un texte, mais de se demander pourquoi c’est écrit comme cela et pas autrement. Si on lit un texte dans cette optique – non pas en essayant de comprendre ce que ça veut dire, mais à la limite « qu’est-ce qu’à dire cela ça veut » comme disait Lacan – on peut alors avancer.

Lacan.– répond à Lévy à propos de « l’à côté » de Kaufmann qu’il ne pense pas pour sa part que ses *Écrits* soient à côté de la question.

Kaufmann […] conclut en disant que si les analystes veulent enseigner ils n’ont qu’à écrire des travaux de linguistique, de poétique, etc. voire même de mystique.

(204)Lacan : Pour sa part en tout cas il n’a jamais rien écrit de semblable ! il n’a pas écrit de traité de psychanalyse, mais il fait un cours et ne voit pas pourquoi on dénierait au cours sa fonction légitime, qu’illustrent les noms de Saussure, Mauss et Kojève. Un cours de psychanalyse est là pour recueillir les rebuts, c’est-à-dire ce que les psychanalystes ne veulent pas entendre, et qu’ils produisent cependant eux-mêmes.

« En guise de conclusion » Discours de clôture au Congrès de Paris, le 19 avril 1970, publié dans Lettres de l’École freudienne n° 8, 1971, pages 205-217. Ce discours qui est une transcription a été publié sous une forme complètement remaniée, écrite par Lacan dans Scilicet 2/3 pages 391-399.

(205)en guise de conclusion

j. lacan

Puisque, comme vous avez pu tous le constater j’ai énormément écrit, j’ai écrit tout ce qui se disait, enfin j’ai essayé, j’ai été absent à l’heure où ont parlé certains, pour des raisons futiles, ne serait-ce que la dernière qui me sert d’excuse auprès de Melman ; j’ai mis tellement longtemps à trouver un restaurant… le dimanche on n’a pas sa famille, c’est ça qui m’a mis en retard – alors j’ai manqué Melman, je le regrette beaucoup – Naturellement je n’ai pas écrit pour rien, j’ai écrit parce que ça me semble extrêmement important de recueillir tout ce qui a pu se passer pendant ce congrès. J’y ai un grand mérite ; non pas à cause de ce congrès, que je trouve moi dans le fond…, pour un congrès, plutôt satisfaisant ; il m’a ennuyé beaucoup le premier jour mais pas les deux derniers, ça ne m’est jamais arrivé. Ce n’est pas du tout que ce qui s’est dit le premier jour fût indifférent ou futile ; je dis qu’il m’a ennuyé, ça veut dire qu’il maintenait la place de ce qui m’habite le plus souvent, à savoir le désir d’autre chose. Je souligne que je ne suis pas là pour donner des bons points et que je prie ceux qui justement le premier jour ont pris une peine énorme pour me faire porter intérêt à ce congrès, enfin je vois ça de mon point de vue, je ne suis pas en train de dire certes rien de défavorable pour eux, je ne dirai d’ailleurs non plus rien de favorable pour quiconque, tout ce que je peux dire c’est que je remercie ceux qui, bien sûr il a fallu qu’on s’échauffe, on y a mis le temps, ceux qui se sont, comme on dit, comme ça doit se dire, exposés.

voilà, comme l’a très bien fait remarquer le cher Nemo qui est là, marquant une place d’espoir – à quand viendra le Nemo dont nous avons besoin ? – ce ne sera pas forcément lui, mais enfin il a quand même une chance, il a l’air d’un bébé, ça laisse de l’espoir – comme il l’a très bien fait remarquer ce congrès était intitulé, comme on dit, comme on l’a articulé plus d’une fois, intitulé c’est de ça que je parle, intitulé : de l’enseignement. Là je peux dire qu’il n’a pas complètement manqué à sa fin puisque, à moi tout au moins, il m’a enseigné beaucoup. C’est un enseignement, ce congrès. Ça ne veut pas dire (206)pour cela qu’on a mieux parlé de l’enseignement qu’ailleurs ; il y a une chose frappante c’est la façon dont on a conjugué la fonction, si tant est que ce terme mérite d’être employé, la fonction de l’enseignement avec ce je ne sais quoi dont il aurait la charge, et qui serait le savoir. C’est curieux, c’est curieux parce que, à vrai dire, ça ne va pas de soi. Tout le monde semblait, justement au niveau de la contestation de l’enseignement, pouvoir prendre pour visée que l’enseignement c’est fait pour véhiculer le savoir. Les choses en sont à ce point, n’est-ce pas, de crétinisation générale que cette chose, enfin que, même pour le plus humble, croyez bien que j’entends ce mot sans du tout adhérer à cette humilité, le plus humble des pédagogues, sait que c’est peut-être pas ça du tout la fonction de l’enseignement. Le savoir est déjà là, foisonnant, avant que quoique ce soit comme ça s’instaure, qui s’institue de l’enseignement. Rien ne dit à l’avance que l’enseignement ne soit pas là pour barrer le savoir, par exemple, enfin c’est pas joué à l’avance, mais cette question, bien sûr, personne ne l’a soulevée. Je ne dis pas que ça nous aurait conduit à des choses lumineuses mais enfin, je ne sais pas, que l’enseignement puisse servir à toute autre chose, que justement tout le monde est en train de dire pour l’instant que l’enseignement ça serve à faire vivre l’université et que l’université serve à protéger la société, qu’on la qualifie de bourgeoise ou pas, je me demande s’il y en a une autre, enfin de notre temps, merde, la contre-société, comme elle dit, l’autre, la chère amie, Kriegel qu’elle s’appelle, la contre-société que serait le Parti, je n’ai jamais vu d’endroit où les valeurs bourgeoises soient plus solidement instituées que dans le Parti, permettez-moi de le dire ; si elle avait appelé ça une contre-façon de la société, ça aurait eu une portée, une contre-société en quoi je le demande.

Vous savez hein, je n’ai rien préparé, comme je vous le dis, puisque j’ai écrit tout ce que les autres racontaient, alors je fais là une petite digression, comme ça je vide mon cœur. Les rapports de l’enseignement au savoir en tout cas ne sont pas clarifiés, ils pourraient l’être très aisément si quelqu’un avait bien voulu se servir de mes petits schémas de cette année… Je dois dire que je suis surpris qu’aucun de ceux qui ont fait les exposés, je dois dire les plus tangents, n’est-ce pas, à ce qui peut en résulter, de ces schémas, aucun donc n’a cru pouvoir y recourir ; ça aurait pourtant dans certains cas rendu les choses plus aisées, et peut-être, ça leur aurait évité, je parle même aux meilleurs, aux meilleurs, j’entends dans leur exposé, dans la façon dont ils se sont exposés, ça leur aurait (207)évité certains glissements. Oubli peut-être ? Faut dire que tout le monde part de l’idée qu’il n’y a personne qui vienne à mon séminaire, à ce qu’on appelle comme ça ; il doit pourtant y en avoir un certain nombre dans l’assemblée qui pouvait être supposé les avoir déjà vus, mes schémas. Maintenant il y a quelque chose aussi à quoi je suis habitué, j’étais habitué depuis très longtemps, depuis bien avant que je me sois laissé aller, laissé glisser dans cette position d’enseignement… après la guerre j’ai vu arriver le cher Tosquelles qui m’a embrassé, comme ça par le travers, pour me dire que ma thèse leur avait servi de fil béni pour se retrouver dans les difficultés de l’hôpital psychiatrique, il y avait une paye à ce moment-là qu’elle était sortie, une sacrée paye même, l’événement que je rapporte, le petit souvenir, l’historiole se passait donc en 1945, la thèse est de 1932, il l’a découverte en 1942, j’ai l’habitude en somme qu’on mette dix ans à faire usage des choses que, je dois dire, je ne peux pas dire que je ne les laisse pas traîner, hein, je les laisse traîner à la portée de tout le monde, il y a même des gens, qui ont su très bien, enfin, en profiter, les exporter à des usages divers, je n’y vois aucun obstacle.

Mais pour reprendre ce que je veux dire de l’enseignement, il y a eu encore quelque chose sur quoi personne n’a semblé faire la moindre objection, c’est cet étrange sort qui fait le participe présent avoir son répondant dans le participe passé, aimant-aimé par exemple, dans le cas présent enseignant-enseigné, portant-porté, ça peut continuer très longtemps, c’est très curieux qu’on ne se soit pas encore aperçu qu’il n’y a que des verbes intransitifs. Il y a des actions transitionnelles, qui se transmettent, qui d’ailleurs arrivent assez rapidement à leur limite, c’est ça qui nous intéresse, mais pour le transitif, je me suis toujours étonné que le rapport de l’aimant et de l’aimé n’ait pas donné depuis longtemps l’idée qu’il n’y a pas de verbes transitifs. Pourtant j’ai dit, ça peut paraître drôle, que l’amour est un sentiment qui est toujours réciproque, j’ai dit ça comme ça en passant, entre autre chose, j’ai dit aussi que c’était un sentiment comique, s’il était transitif il ne serait pas réciproque. L’aimant, je dis qu’il est réciproque parce qu’il suscite toujours de l’aimant, mais forcément en retour. En tout cas l’idée de la relation, comme on s’est exprimé, de la relation enseignant-enseigné, c’est justement ça que nous sommes ici pour contester ; si on essayait de l’écrire, cette relation, je veux dire avec les symboles, et puis quelque chose qu’on tracerait, qui serait je ne sais pas quelle relation, si on part de l’idée que c’est la transmission du savoir, eh bien essayez de l’écrire, (208)vous m’en direz des nouvelles ; tout le monde a un petit sentiment de ça, c’est évidemment ce qu’a voulu dire Kaufmann tout à l’heure, en disant que je n’avais pas fait un cours de psychanalyse. S’il a dit ça, comme ça lui est venu, en disant que c’était par à côté, ça aurait pu servir d’axe, c’est le cas de le dire, à ce congrès, à savoir comment on se comporte à l’endroit du savoir quand on s’est mis en position d’enseignant. Il me semble que ça serait le point à établir solidement. Pour ce qui est de l’enseigné, moi je vous ai dit tout à l’heure au départ que moi je l’ai été, mais justement, c’est ça l’exemple, chacun ne peut témoigner qu’à son chef propre ; il y a eu probablement ici d’autres enseignés, je le souhaite, il n’est pas démontré que les enseignés puissent constituer une catégorie ; ils peuvent déclarer qu’ils ont été enseignés, c’est pas forcément par la voie d’un enseignement. Dans l’intervalle du temps où j’ai fait ma thèse, et puis celui où comme je l’ai déjà plusieurs fois, une fois au moins depuis le début de ce discours, dit, j’ai été aspiré dans cette posture de l’enseignant, je l’ai fait comme ça pour rappeler aux gens mon existence, et puis surtout parce que les gens me la rappelaient, le cher Delay m’a demandé, comme ça, à un moment qui était encore celui où je passais mon temps à franchir dans un sens et puis dans l’autre la ligne de démarcation, un cours sur je ne sais plus quoi, à Sainte-Anne, où j’ai fait grand état du Zen, naturellement qui est-ce qui s’en souvient qu’est-ce que ça peut foutre à quiconque que je me sois référé au Zen pour exprimer quelque chose de ce qui se passe dans la psychanalyse ; quoiqu’il en soit, c’est pas à cause d’un enseignement que tout d’un coup quelqu’un se déclare avoir été enseigné, ça peut se produire par toute sorte de choses, par un geste, par un acte, par plus d’une catégorie et, que je sache, ce qui s’est appelé longtemps et ce qui tend à disparaître, ce qui s’est appelé longtemps apprentissage, n’a jamais consisté en un cours de quoi que ce soit – je ne suis pas en train de faire l’évocation du bon vieux temps, je ne vais pas vous parler des compagnons, des apprentis, n’est-ce pas, et autres histoires périmées, mais enfin tout de même c’est pas quand même si loin, qu’on ne puisse en donner comme ça l’indication nébuleuse, c’est déjà à quelques centaines d’années-lumière, ceci puisqu’on a parlé tout à l’heure de l’autre, Lumière lui aussi –, enfin il se pourrait que ce sur quoi j’ai aujourd’hui été enseigné le plus, est quelque chose qui me rapproche d’une certaine face de l’expérience analytique justement, et que j’ai un jour épinglé du désêtre.

II est évident que je ne passe pas mon temps dans le désêtre. Pour sortir pendant 16 ans tous les huit jours ce que j’ai (209)sorti, je ne peux pas me permettre d’être dans le désêtre, je travaille vachement et à la vérité c’est de ça que je sortais au moment où le congrès s’est ouvert, j’ai fait dans ces 48 heures dernières une bonne petite crise de désêtre et en particulier d’ailleurs sur ceci que je me suis aperçu qu’il y avait là une sorte de malentendu, j’ai écrit ça dans la proposition, comme ça, après des vacances qui n’étaient pas spécialement de désêtre, mais enfin qui étaient tout à fait alors occupées à autre chose, si tant est que je puisse m’en détacher jamais, que mon enseignement. Le mot désêtre m’est venu dans la proposition, je n’ai pas été la regarder (pour cette occasion), mais seulement dans un second temps, après le terme de destitution subjective qui est employé très proprement comme constituant ce qu’il en advient de l’analyste, dans le texte de la psychanalyse en tant que ce texte c’est le psychanalysant qui en est le support, – le fait que j’aie rendu général, il faut le dire, tout de suite, dans les huit jours, l’usage du mot (ceci jusque dans les instituts éloignés), l’usage du mot psychanalysant à la place du psychanalysé, il faut croire que ça avait une certaine résonance, mais ça n’a pas fait réfléchir, je veux dire personne, sur les rapports du participe présent au participe passé, il faut le croire, d’où il reste cette ambiguïté qu’on croit peut-être que j’ai retourné le psychanalysé comme une peau de lapin ; ce n’est pourtant pas tout à fait ça que je voulais dire ; si on s’en était aperçu on aurait usé certainement autrement du rapport de l’enseignant à l’enseigné –, bref, après cette destitution subjective je parle de désêtre, je n’aurais pas du tout été étonné bien sûr qu’au lieu de m’aboyer après comme ça s’est produit dès que je l’ai proféré devant un cercle de mon École limité à ceux qui étaient bel et bien titularisés, on me demande : qu’est-ce que vous en foutez de ce désêtre, qu’est-ce que ça veut dire ? Rien du tout, rien du tout, tout le monde s’est mis aussitôt à s’en servir comme s’il n’avait jamais eu que ça dans sa poche de toute sa vie, ça a ouvert, fermé le désêtre, tordu le désêtre, enfin il y avait dans le désêtre dont tout le monde parlait autant de lames qu’à ce petit couteau, il y en a une grande quantité.

Alors là-dessus je me suis peu à peu aperçu que l’usage du mot glissait, à savoir qu’on croyait que c’était la fin de la psychanalyse de choir dans le désêtre. Vraiment à quoi bon, alors j’ai cru devoir délicatement rectifier et dire écoutez : désêtre, c’est le désêtre du psychanalyste à la fin d’une psychanalyse, c’est de là que part le fait que l’autre jour la chère Irène a cru devoir réprimander Tostain d’avoir imputé au passant ce désêtre. Tostain a maintenu son point de vue mordicus, en (210)quoi chère Irène il avait raison, puisque, justement, ce qu’il en est de la passe, c’est de savoir comment quelqu’un qui justement ne l’est pas, à la fin de l’analyse, dans le désêtre – c’est bien pour ça qu’il y a passe de son côté – peut délibérément s’offrir au sort, et cent et mille fois renouvelé, qui sera celui dont il sait que c’est de son opération à lui, le psychanalysant, que c’est justement de là que part ce qui vient en quelque sorte d’être au psychanalyste infligé.

En sorte que, vous voyez, il s’agit là de rapports, de relations qui pour pouvoir s’écrire plus aisément que celle de la transmission du savoir, n’en sont pas moins à soutenir, justement, à soutenir au niveau de la relation, et là-dessus quelqu’un qui, que je sache, ne s’est jamais distingué par un zèle de théoricien particulier, le cher Abdoucheli, s’est amené tranquillement comme ça, je ne dirai pas du tout avec ses gros sabots, mais avec une savate fort leste et a fait remarquer que le désêtre n’avait peut-être pas beaucoup de rapport avec ce qu’on évoquait à cette occasion et qu’en tout cas, il ne saurait convenir à aucun psychanalyste dans aucun de ses fonctionnements étrangers à l’analyse même, de vivre dans le désêtre si je puis dire. Il semble qu’il y avait là un glissement, mais d’une nature fort douteuse, du désêtre, je dirai, au désintéressement par exemple. Je ne pense pas que jamais personne ait songé à faire ce glissement et cette synonymie, ça aurait été une nouveauté de ce congrès que de l’introduire.

Puisque j’ai parlé de mes petits schémas, je ne veux pas moi-même me livrer à la même dérobade, si on essayait comme ça, à se tenir, à se limiter à ce que j’ai mis cette année en fonction, en fonction tournante au quart de tour, si on essayait de poser la question : où est-ce qu’il est ? Qu’est-ce qui le symbolise ? Je suis fatigué à un point, vous ne pouvez pas imaginer, même pour me lever, mais enfin je vais quand même aller moi-même au tableau parce que, je ne peux pas demander à quelqu’un de le faire à ma place, alors ne nous fatiguons pas, je ne suis pas entrain de vous faire un séminaire, je vais vous donner des supports de réflexion ; je vais dire tout de suite de quoi il s’agit : partout où est le S, dans ce que j’appelle mes petites formules à quatre pattes, je ne dis pas partout où est le S il y a de l’enseignant, mais il ne peut y en avoir que là. Et dès qu’on y a pensé, vous savez il suffit d’y penser, hein, c’est comme l’œuf, et dès qu’on y a pensé, c’est évident. Prenez par exemple le schéma du discours universitaire, où est-ce qu’il est le S dans le discours universitaire ? Au niveau de la production. Ça a déjà un avantage,

(211)

ça met sur la bonne voie, au lieu de partir de l’idée que le discours universitaire, sous prétexte qu’on est encore dans cette confusion entre le discours et la parole et ceci quoique j’aie pu dire : j’ai parlé de discours sans parole, mais ça n’empêche pas, la parole et le discours se sont entremêlés d’une façon inextricable pendant tout ce congrès, il y avait vraiment pas moyen d’en sortir – l’avantage de ce schéma, pour peu qu’on y ajoute à l’occasion quelques autres petits symboles, enfin, tel que, ça suffit bien à montrer qu’il n’y a pas de barre de relation à l’étage inférieur : il faut que tout passe dans le sens de la flèche : ça veut évidemment dire que le rapport est en effet d’un savoir à quelque chose dont nous aurons peut-être à reparler tout à l’heure, le **a**, et dont j’ai tout de même indiqué qu’il n’est pas sans rapport avec ce que j’ai cru devoir appeler l’astudé, ce n’est pas tout à fait la même chose que l’enseigné, parce que les résonances du mot astudé ont été choisies comme ça, j’ai fait ce que j’ai pu, ça résonne plutôt du côté de l’astreindre, ou de la stupidification, enfin c’est évidemment sous cette forme que se manifeste, à l’état pur, l’étudiant quand il arrive ce qui vient d’arriver, à savoir que ça grippe dans la machine. On devrait en tenir compte, évidemment il ne vient pas de n’importe où, il a été produit comme ça à un autre stade de la petite machine tournante, mais, laissons-le de côté pour l’instant, il y a une chose certaine c’est qu’au lieu de se gripper sur le fait qu’il s’agit avec ça de faire des cadres ou n’importe quoi qui peut rendre service à la société qu’on ferait mieux d’appeler capitaliste que bourgeoise, parce que bourgeoise ça mérite quelques précisions, c’est ce que j’ai essayé d’indiquer tout à l’heure, c’est là qu’on pourrait voir ce qui est tout à fait clair, c’est que quand on entre dans l’université, au niveau supérieur, c’est ce dont je me suis intéressé de raviver le brillant en rappelant que ça s’appelait de tout temps l’instruction publique, au niveau supérieur, la production c’est des enseignants.

La question donc qui est à poser c’est à savoir si ceci au niveau de ce discours est destiné à assurer une plus-value ou un plus-de-jouir, puisque c’est de l’oscillation entre ces deux fonctions que dépend ce qu’il en est toujours et en chaque cas de ce que j’ai désigné du symbole de l’objet **a**. (212)Peut-être, peut-être, ce n’est pas tranché, mais assurément c’est vraisemblable, plus-value du savoir, mais en quel sens encore faut-il entendre ici plus-value ? Vous voyez ce que ça ouvre ; ça ouvre en tout cas des chapitres, des têtes de chapitres aspirantes ; ça éveille des catégories qui ne se réduisent pas forcément à celles qu’on agite, enfin j’ai entendu parler comme ça à tout bout de champ d’habitudes ancestrales, Dieu sait pourquoi, des rapports de prestige, le narcissisme serait spécifiquement ancestral ? Est-ce que nous arriverions dans l’empyrée du symbolique tout d’un coup ? Inimaginable ! Donc, rien que de cette question de la plus-value à propos de ce qui se passe au moyen du discours universitaire de la production d’enseignant, nous avons déjà là deux sous-chapitres, dont il serait très intéressant de les explorer : la fonction de l’enseignant en tant qu’il réduit le savoir à la valeur dont il est porteur, ou en tant qu’il dirige vers l’accumulation du savoir. Vous savez que dans le discours universitaire ce savoir n’est pas n’importe lequel, c’est le savoir dont la vérité, dont la sous-jacence est le signifiant du maître ; or ce savoir et tout ce qu’il en est depuis un certain temps, franchi, de la mise en jeu de la science comme telle, il est du fait de son histoire un savoir dont la vérité est le maintien d’autant plus à jamais inébranlable du signifiant du maître comme tel que sa seule présence à cette place masque, occulte, bouche ce qu’il peut en être de la vérité.

La science ne se soucie aucunement de la vérité, c’est bien ce qui fait que je peux envoyer aux pelotes tout ce qu’il en est du système qui à quelque degré que ce soit en fasse état, je ne suis pas là pour en faire une liste, et il est exclu de son discours qu’il puisse y avoir en particulier une vérité qui se serait à quelque moment révélée, exclu qu’on départage le champ des choses entre la science et la religion au nom de ceci que la religion parlerait de ce que ne peut pas connaître la science ; ça ne veut rien dire. Je ne vais quand même pas vous faire un séminaire, mais enfin remarquez que dans le discours de l’hystérie, c’est le même tabac. J’en ai indiqué quelque chose depuis que cette année j’énonce quelque chose sur ce schéma du discours de l’hystérique : vous verrez que c’est le seul point où justement quelque chose d’à proprement parler enseignant se trouve en position maîtresse, révélant ce

(213)qui du désir est constitutif de cette position maîtresse. Dans le schéma dit du discours psychanalytique, qui veut dire et ne veut rien dire d’autre que le discours d’une psychanalyse, ici s’inscrit que l’analyste, l’analyste à la place directrice qu’il occupe, doit supporter ce qu’il en est de la fonction de l’objet **a**. Il doit la supporter et il doit d’abord la supporter tout seul, jusqu’à ce qu’il arrive que l’autre enfin la reconnaisse, c’est ça le désêtre, mais il est bien évident là aussi que c’est le psychanalysant qui est l’enseignant. C’est tout à fait indépendant du fait que son savoir à lui qui est l’enseignant, le psychanalysant dans l’occasion, est inconscient, c’est-à-dire qu’il n’en aura à aucun degré la disposition ; il n’en est pas moins vrai que c’est un savoir mis en position de vérité.

La vraie question c’est de savoir en effet si chez l’analyste, dans le discours analytique, le savoir joue le même rôle de couverture, de cache, d’occultation, de cette place de la vérité. J’ai plus d’une fois depuis que je suis ici, dans ce congrès j’entends, entendu parler de savoir et de vérité comme si c’était là deux parts équivalentes chacune dans un plateau de la balance. Avec le déficit du savoir, nous allons présumer de ce qu’il faudrait rajouter de vérité, ou inversement. Mais c’est très exactement ce dont j’ai essayé tout à l’heure d’écarter le fantôme, en vous faisant remarquer qu’il n’y a rien de commun entre le discours de la science et le discours de la religion. Le problème, c’est si l’analyste est capable, à l’aide de références dont rien n’exclut en effet, c’est là ce qu’a de juste la remarque qui a pu m’être faite tout à l’heure par Kaufmann pour le nommer, qu’en effet il y a quelque chose, il y a en face de ce que j’ai articulé qui en effet peut s’insérer dans d’autres registres du savoir, que ceux qui pourraient proprement s’articuler en forme de cours sur la psychanalyse – ça ne veut pas dire que j’aie jamais rien inventé en linguistique, j’ai fait de ce qui m’était offert par la linguistique l’usage que j’ai pu à cette fin propre de voir comment peut fonctionner un savoir qui en effet n’est pas le savoir psychanalytique, mais qui tout de même du fait que pour ce qui est de parler le français par exemple vous êtes tous compétents, c’est le principe même de la linguistique que de partir de ceci que sur l’usage de la langue française, on peut interroger le plus ignorant d’entre vous, ignorant sur la linguistique, voire même sur la grammaire, voire même si vous étiez illettrés, pour vous demander si une phrase est grammaticalement correcte en français. Qui ne sait pas ce savoir-là, déjà, celui qui est à la portée de tout le monde, le savoir de l’usage de la langue, dont (214)je dis que c’est le sort de l’être parlant de l’habiter, et encore c’est parce que je suis gentil et qu’il y a des points où il n’y a pas de raison que je force ; vous ne l’habitez pas tellement que ça, vous en êtes habités, c’est bien pour ça que ça ne tourne pas rond – enfin quoiqu’il en soit de quelque emprunt que j’ai pu faire incidemment à ce que le mot modèle désigne très mal et en tout cas d’une façon qui prête à confusion, mais je l’emploie pour ne pas être forcé de faire de longs paragraphes, à ce que tel modèle très précis de la logique mathématique vous force d’admettre quant aux limitations à donner à ce qui peut être démontré vrai, quel que soit le contenu que vous vous plaisiez à rêver de ce terme, et justement c’est là d’autant plus frappant que ce qui se démontre des limites de ce qui peut être démontré vrai, la logique mathématique l’obtient de ceci que d’abord elle a posé « vrai » comme un terme vide qui n’a strictement, je ne dis pas de sens, car c’est le pur non-sens, qui n’a strictement son sens que de sa dissymétrie avec ce qui est désigné faux par un F, comme le vrai est désigné par un V, de sa dissymétrie dans un certain nombre de relations tout à fait basales qui sont celles que vous entendez évoquer à l’horizon de ce que je dis, la conjonction, la disjonction, l’implication, c’est de cette dissymétrie seulement que le V prend son usage.

Que ceci serve, que ceci doive servir, pour ce qu’il en est de la fonction de l’analyste en tant que l’analyste est celui qui s’expose dans le discours analytique à être à la fin réduit au rejet, à l’éjection, dont se désigne ici la fonction de l’objet **a**, voilà ce que le dernier schéma que j’ai repris à cette occasion met en relief, en même temps qu’il montre dans la position de l’S le seul point où dans le discours analytique l’analyste peut espérer accéder à la fonction de l’enseignant. Dans toute la mesure où il va où qu’on puisse aller comme scène, une ou multiple, au titre d’enseignement, s’il y va – ce n’est pas une question de résolution au départ –, disons qu’il y reste analyste, il se trouve dans la position du psychanalysant offert comme tel dans cette position de l’Autre qui, c’est sa définition même, n’est en aucun cas maîtrisable, je veux dire – écrivez-le maîtr-isable – où quoi que ce soit puisse se manifester de l’ordre du maître.

Ce ne sont là que des amorces. Bien sûr, j’eusse mieux aimé que de s’engager dans ces voies quelque chose se produise, et ce qu’assurément j’ai toujours en moi souhaité, c’est un *Wunsch*, à savoir que quelqu’un me relaie, prenne la trace, il n’y a certes pour ça pas besoin de faire preuve d’originalité, quelqu’un qui cavalerait en avant, je ne vois pas en quoi (215)ça diminuerait son originalité d’être parti de mes bases. Enfin, disons qu’après ce congrès, après en avoir entendu certains, et puis surtout à cause d’autres, à qui ça arrive aussi – pourquoi être toujours les premiers à s’exposer – qui ne se sont pas faits entendre, enfin, pour nous en tenir à ceux qui se sont faits entendre, il y en a, au moins un certain nombre, qui ont marqué par la justesse, par l’évitement des glissements qui ne se sont produits je dois dire que trop souvent, dans les discours les plus brillants, qui ont assez évité les glissements pour que je puisse espérer, que je puisse espérer par exemple on ne sait pas, ça a été mon anniversaire, le 13 Avril, c’est plus connu que je ne l’imagine mais enfin je suis particulièrement reconnaissant à l’ensemble de ne pas m’avoir accablé ce jour-là de condoléances, enfin le 13 Avril dernier j’ai atteint l’âge de 69, c’est un joli nombre hein ? Quand je pense que j’en ai pour un an à être sous ce signe-là, c’est pas désagréable à penser, je ne déteste pas ça, puis c’est aussi le signe du Cancer, rassurez-vous je n’en ai pas ; voilà, le signe du Cancer c’est comme ça ; enfin quoiqu’il arrive, cancer ou pas, je pense, je pense que ce que j’ai frayé n’est pas très facile à éteindre ; même s’il n’y avait pas l’École Freudienne, n’est-ce pas, je crois comme ça avoir le sentiment que je me suis trouvé, ne pas trop mal situer ce qu’il en est de ce que j’appellerai un tourbillon, ce tourbillon comme ça qui est en train de s’amorcer tout doucement, tourbillonnaire comme ce petit signe-là du crabe, je crois que ce que j’ai amorcé coïncide assez bien pour permettre aux quelques personnes qui en effet bien au-delà du cercle étroit de nos petits convents et autres conciliabules s’y trouveront pris dans le tourbillon, leur permettre d’avoir une petite orientation, une petite boussole, où est le nord du tourbillon c’est difficile à trouver, pas très facile en tout cas ; de sorte que je ne trouve pas en arrivant sur mes 69 ans que je sois en retard sur ce qui effectivement pour moi, je veux dire par rapport à ce champ court qui est celui d’une vie, s’est fait attendre.

Pour terminer sur quelque chose, je ne veux pas rester sur ce pathétique, demanderai-je si l’école Freudienne n’est pas aussi comme les autres, enfin comme les Vincennes diverses dont il s’agit – l’école a-t-elle une institution ? Il ne faut pas vous y laisser prendre, ce n’est pas à cause de ce qu’on vous raconte que vous allez le croire, je dis ça pour ceux qui n’en font pas partie, ceux qui en font partie savent à quel point en fait d’institution c’est plutôt un trou justement, parlons pas du tourbillon, mais enfin un trou c’est déjà pas mal, (216)ça pourrait servir d’esquisse, à partir d’une certaine scission, dont je ne peux pas dire vraiment que j’ai fait des efforts pour la provoquer, parce que là vraiment j’ai, c’est bien là qu’on peut dire qu’il n’y a pas de verbes transitifs, je n’ai ni agi, ni subi, j’ai été expulsé, quoi, tout bonnement. À ce moment-là bien sûr ça a créé quand même un certain malaise, des gens qui étaient agglutinés on ne sait pas pourquoi, si on sait pourquoi, on sait pourquoi, c’est au niveau de phénomènes colloïdes, il faut tenir compte de ça, nous sommes des êtres de chair, il y a eu un moment de gêne et puis alors il y a eu une petite ébauche de tourbillon comme ça, moi vous savez je suis d’une telle prudence ; déjà pendant tout le temps que ça se préparait, je n’avais songé qu’à une chose – je savais ce qui se tramait, enfin on me l’avait dit, mais naturellement je faisais comme si j’en savais rien, – c’étaient mes deux dernières années de séminaires, je les ai fait comme ça, *l’Identification*, *l’Angoisse*, – après ça il y a eu l’école Normale, c’est évident là qu’il y a eu un petit tourbillon, un petit tourbillon qui n’était pas forcément un tourbillon analytique, mais c’était quand même un tourbillon, dont même une Flacelière s’est aperçu que ça avait un rapport avec le tourbillon qui est sorti un certain mois de mai.

Enfin la proposition heureusement a été faite avant ça et même publiée avant le tourbillon, la proposition suffit très bien à constituer un petit début de mouvement tourbillonnaire. l’école Freudienne c’est ça, sinon c’est que le tourbillon aura été trop vite et qu’il se sera dispersé dans l’espace, ça ne changera rien à la nature du tourbillon, je dois dire, puisque malgré tout l’école Freudienne, quoi, c’est un certain nombre d’individus qui se sont retrouvés pris comme ça plus ou moins par mon fait, encore je n’en suis pas très sûr, dans le tourbillon.

Il y avait quand même, malgré que je n’aie pas pris de notes, trente six mille choses comme ça que je voulais dire histoire de rectifier – Sur la question et la réponse, je m’excuse, est-ce que Schotte est là ? Parce que je ne voudrais pas lui faire de peine, mais vous savez, les concepts-question et les concepts-réponse, alors vous savez nous ne sommes pas sur le plan analytique parce qu’il n’y a pas de question dans l’analyse, mais sur le plan philosophique. Vous comprenez, je tiens à marquer que, quelle que soit toujours pour moi la séduction d’une intervention qui tient debout, la question et la réponse, ce n’est pas du tout comme ça que je prends les choses : la question n’est jamais faite parce que la réponse est déjà là avant. Quant au (217)fameux concept ouvert, c’est également la chose qui est la plus antipathique à tout ce que j’enseigne, car ce qui pour moi, si vous me permettez d’être philosophe à mes heures, constitue un concept, c’est très exactement la fonction d’une limite. C’est justement en ceci qu’il y a une limite indéfiniment approchable que quelque chose est saisi qui est de l’ordre du concept, c’est-à-dire qui à proprement parler se rapporte au réel. Je tenais à le signaler parce que quand même il faut pas que des choses comme concept-ouvert, concept-question, etc. … je puisse paraître en favoriser la circulation, étant donné qu’il y a bien assez de choses, n’est-ce pas, qui tendent tout le temps à glisser dans ce frêle édifice.

Enfin, frêle… ce qui n’est pas frêle c’est les choses finalement qui passeront sous forme de schémas dont il faudra bien tenir compte : comme l’a dit tout à l’heure Kaufmann, il y a quand même un certain graphe qui se trouve être tout à fait utilisable ailleurs. Mais en voilà une objection ! Ce n’est pas parce que c’est utilisable ailleurs, que ça n’a pas été forgé très exactement dans mon cours, dans mon cours de psychanalyse et que ça soit utilisable ailleurs, tant mieux, c’est une confirmation justement, mais il faut distinguer quand même la notion de limite, la notion de cercle clos et aussi le caractère – pas forcément fermé, mais le caractère petit cercle, n’est-ce pas, qu’a une certaine pratique.

Donc, évidemment il m’est difficile de laisser passer des choses comme ça et dans le discours que quelqu’un a qualifié de remarquable, n’est-ce pas, celui de Rabant ce matin, il était très, très frappant de voir tout le temps le signifiant avancé comme étant ce qui signe l’impossibilité de la jouissance ; sans doute Rabant a-t-il été occupé par diverses réquisitions de l’État, mais le fait est qu’il a tout à fait laissé de côté et méconnu ce qui est là absolument essentiel, c’est non pas du tout que le signifiant soit ce qui interdise la jouissance, mais ce qui fait le clivage de la jouissance. Mais c’est tout autre chose ; quand l’éternel a séparé comme ça les eaux supérieures et les eaux inférieures, il les a pas pour autant interdites ni les unes ni les autres. Il s’agit seulement de savoir à partir de ce moment-là comme ça va crever ou nous tomber sur la tête ; bon, au revoir.

Allocution prononcée pour la clôture du congrès de l’École freudienne de Paris le 19 avril 1970, par son directeur in Scilicet, 4° trimestre 1970, n° 2/3, pp. 391-399. Une transcription de cette allocution fut publiée dans Les lettres de l’École freudienne, janvier 1971, n° 8. Vous en trouverez une copie dans le fichier précédent.

(391)je n’ai rien préparé[[7]](#footnote-7) pour clore, comme le pli s’en est pris, de mon allocution ce congrès.

C’est que, vous avez pu le voir, à mesure qu’il s’avançait, j’en notais toujours plus.

Ainsi l’ai-je poussé de la voix le premier jour, ayant le sentiment d’avoir quelque chose à y dégeler.

Puis m’en suis tenu à écouter d’un silence dont la garde me fut de profit. Car ce congrès loin de m’ennuyer, comme ça m’arrive disons parfois, m’a grandement retenu, même à tenir compte des absences dont je m’excuse auprès de ceux qui auraient pu y trouver manque.

Pour tout dire, ce congrès m’a été un enseignement. Ça peut paraître bien le cas de le dire, d’un Congrès sur l’enseignement.

Mais c’est peut-être là que se trouve le cheveu, à la vérité la crinière, ce n’est sûrement pas qu’il ait atteint son objet, pas sûrement même qu’il soit entré dans son sujet.

Car notons-le après Nemo, qui de sa jeunesse nous fait espoir, notre congrès s’annonçait : de l’enseignement. Pas moins : pas de l’enseignement de la psychanalyse, de l’enseignement tout court.

Que quelque chose vous soit, à ce qu’ainsi on s’en exprime : un enseignement, ne veut pas dire qu’elle vous ait rien appris, qu’en résulte un savoir.

J’y donne réflexion, entendez-la balistique, à m’étonner qu’il ait paru à tout instant aller de soi que l’enseignement, c’était transmission d’un savoir, horizon étant pris de la balançoire à faire (392)aller et retour de l’enseignant à l’enseigné : leur relation, pourquoi pas ? c’est le bateau qu’il y faut, à trouver à la foire de notre temps sa volée pas autrement folle que la relation médecin-malade par exemple.

l’actif et le passif, le transitif et le corollaire, l’informatif et l’entropique rien n’est de trop pour le pot-bouille de ce manège.

Une remarque à assainir notre cas : c’est que l’enseignement pourrait être fait pour faire barrière au savoir. Le plus humble des pédagogues, comme on dirait sans rire, peut à quiconque en donner le soupçon.

D’où jaillit le peu d’évidence disons : de la relation savoir-enseignement.

Peut-être n’en paraîtrait-il pas excessif de postuler que le savoir est chose au monde plus répandue que l’enseignement ne se l’imagine ?

Pourquoi resterait-on sourd au glissement que cette année plus encore, j’imposais au savoir à l’homologuer à la jouissance ?

S’il semble que le psychanalyste eût pu s’aviser plus tôt de ce que l’implique à peu près tout ce qu’il dit, n’est-ce pas à recouper la chose de ce que l’enseignement est là l’obstacle à ce qu’il sache ce qu’il dit ?

Il y suffit de voir que sur ce biais c’est l’instinct qui le déroute, soit une notion qui ne tient que de la fabrique de l’enseignement.

Bien sûr est-il dans mes principes de n’espérer rien de ce que mon discours soit pris comme enseignement. Mais ne venons pas tout de suite à ce point qui a fait débat ce dernier jour.

Il reste étrange que mes formules, mes quadripodes de cette année, n’aient même pas été invoquées dans les propos à elles les plus tangents. Alors qu’on n’aurait rien perdu à les poser au tableau noir.

C’est le temps qu’il faut, je dois l’admettre, à ce qu’on en vienne à mon discours là où il est fait pour servir. Telle, ma thèse de médecine a été le fil dont Tosquelles m’a dit avoir démêlé le labyrinthe que lui fut le Saint-Alban où la guerre, les guerres plutôt, l’avaient porté. Mais quand il me l’a appris, je pouvais croire qu’elle dormait, ma belle thèse, tout autant que les dix ans que ça avait duré avant. Pourquoi cette Belle au Bois, la ferais-je maintenant courir ?

(393)Enseignants, donc vous me fûtes. Non sans que m’en poigne quelque désêtre : ça doit se sentir depuis un moment. En suis-je de vous plus enseigné ? Car ce n’est pas là le couple obligatoire, dont viennent de se rebattre vos oreilles.

Ce qui de l’aimant à l’aimé fait route peu sûre, devrait rendre plus prudent à, de ces couples de participes, se fier au transport.

je suis surpris que, plutôt que du transitif induire le transit, on n’y ait jamais vu occasion d’introduire l’ambivalence, et d’un pas moins courant à ce que mal(e)honnêteté s’en ébatte.

Que l’aimant emporte le haï pour être net, ça ne veut pas dire qu’amour et haine, c’est tout un, autrement dit : ont le même support. Deux au contraire.

Qu’on parte pour cette partition de : partant, parti. Ce sera mieux.

De là à ce que le transitif ne le soit pas tant qu’on l’imagine, il n’y a qu’un pas… de la transition dont rien ne se véhicule.

Et qu’on ne m’arrête pas à ce que j’ai dit : que l’amour est toujours réciproque, car justement c’est de ce qu’à susciter l’aimant, ce n’est pas ce dont il est épris.

D’où revient l’épingle : comique.

À la vérité, c’est de la division du sujet qu’il s’agit : qui de son battement fait l’objet surgir en deux places sans support.

je ne peux être enseigné qu’à la mesure de mon savoir, et enseignant, il y a belle lurette que chacun sait que c’est pour m’instruire

Ambivalence dont ce n’est pas que le psychanalyste la confirme, que sa position se rehausse.

C’est de la relation plutôt, là le mot n’est pas bouffon, la relation : psychanalysant-psychanalysé que nous marquons un but en l’affaire. À condition bien sûr qu’on sache où est le psychanalysant. Il est vrai que c’est comme si tout le monde en avait été averti du moment même où le mot : psychanalysant a été par moi proféré pour en débaptiser ledit : psychanalysé, de mode français.

Lui aurais-je joué au psychanalysant, de ce qu’il n’y en ait plus que pour lui chez mes collègues, le mauvais tour de faire que, pour être psychanalysé, c’est midi sonné, qu’aussi bien il peut se résigner à ne l’être pas plus qu’au dire de Freud ne le sera jamais un psychanalyste ?

Mais laissons cela quand ce dont il s’agit, c’est de quoi vient (394)à être analysé. Si on le sait, pourquoi ne pas le dire, dire qu’on le sait, entends-je.

Reste à savoir si on l’enseigne. C’est là qu’il faut revenir à la remarque de Nemo. Pour l’enseignant, le chercher d’ailleurs que de son office, de son office quant au savoir, soit : de ce, qu’il est effet de l’enseignement.

je surmonte ce qui me fait fatigue de devoir sur le tableau poser ce que j’ai appelé mes quadripodes, et je vous invite à vous fier à ce que ce soit où est l’S barré, que l’enseignant se trouve, se trouve quand il y a de l’enseignant, ce qui n’implique pas qu’il y en ait toujours dans l’S barré.

Cela veut dire que l’enseignant se produit au niveau du sujet, tel que nous l’articulons du signifiant qui le représente pour un autre signifiant, qui sait lequel ? Y suffisant que cet autre se sache, pour que le sujet sorte du savoir à y rentrer : n’est-ce pas proprement le mouvement dont l’enseignant, l’enseignant, comme essence, se sustente ?

Comme statut cela dépend d’où le discours lui fait place.

Vous savez que cette année j’en ai articulé quatre du glissement de quatre termes sur quatre positions, orientées d’en permettre la permutation rotatoire.

Dans le discours que je dis du Maître, c’est bonnement l’enseignant, le législateur (Lycurgue, qu’il ose s’appeler parfois),qui supporte la loi, cette loi dont c’est merveille que nul ne soit censé l’ignorer, de ce que c’est l’enseignant même.

N’est-ce pas là toucher comment pour la jouissance, d’être légiférée, – s’idéalise, et s’incarner n’en est qu’une forme, la raison dont le sujet fait le fantôme : raison, qui va jusqu’à de Déesse charnelle se supporter.

C’est dans cette trace qu’un Hegel persuade l’esclave qu’à travailler, il va de son savoir atteindre à l’absolu, que l’absolu de l’empire du maître sera son empyrée à lui : il peut atteindre ce dimanche de la vie dont un humoriste a fort bien crayonné la farce dont, à s’en faire l’assidu, il n’avait pas perdu le nord.

Le plus drôle est encore ce qu’on s’imagine en politique d’avoir corrigé de l’entreprise, alors que c’est de là qu’Hegel triomphe en l’improbable duperie qu’il avoue : de la ruse de la raison.

(395)Le savoir venant à la place de l’agent, c’est le quart de tour dont avec Charlemagne disons, s’institue le discours de l’Université. Bien sûr l’histoire ne suffit-elle pas à décrire la structure.

Le savoir fait agent, rejoint notre propos, de s’avérer être l’enseignement. L’enseignement est le savoir que cette place d’où il règne, dénature en somme. Qu’on me pardonne là le sommaire, mais cet en somme c’est aussi le savoir mis en somme, avec un grand S, et pourquoi en cette voie me priver : le somme, pour être là, vaut la somme. Le sommeil du savoir engendre des monstres, à vrai dire policés : à suivre le guide de mon S barré, vous voyez que l’enseignant se trouve ici au registre de la production ce qui ne sort pas du vraisemblable.

Dire de quelle ordonnance cette production s’agence ne serait rien de plus que de laisser la crise présente de l’Université s’avérer comme structure, à faire ritournelle à son sujet, de notre : c’est un enseignement.

Il est évident que c’est à ce que le plus-de-jouir qui s’incarne des gosses de maître ne reste en rien enseigné, sauf à se servir de l’enseignant, que ceux qui en ont de famille la recette, relèveront les signifiants maîtres qui ne sont pas la production mais la vérité de l’Université. (*Cf*. S1 dans le quadripode.) Cela pour, d’Oxford et de Cambridge, être éventé, c’est-à-dire trop étalé pour ne pas s’être détendu, n’en garde pas ressort moins vif en des lieux d’impudence pas moindre.

Il faut noter ici pourtant que pour venir à l’enseignement, le savoir doit par quelque point être savoir de maître avoir quelque signifiant maître à faire sa vérité. C’est la marque des arts dits libéraux dans l’Université médiévale. La libéralité dont ils prennent mandat, n’est rien d’autre… On peut s’attarder aux exemples où l’usure du temps laisse voir très bien les fils de la structure, là où ils n’ont plus d’intérêt de ne plus rien conduire. Un savoir à passer par le compagnonnage, fait autre fonction de la maîtrise.

C’est de ce qui s’appelle la science qu’il s’agit pour nous, d’en apprécier l’appoint au discours du capitalisme. Y faut-il l’Université ?

je n’ai fait cette année qu’affirmer l’antécédent qui me paraît (396)sûr, que dans sa racine grecque la science, ce qui se dit  si bien la reconduit la nôtre, est affaire de maître où la philosophie se situe d’avoir donné au maître le désir d’un savoir, la spoliation de l’esclave s’y consommant de ce savoir nouveau (*scienza nuova*).

C’est l’intérêt de voir apparaître dans le quadripode que je désigne du discours de l’hystérique un savoir comme production du signifiant maître lui-même, mis en place d’être interrogé du sujet porté à l’agent.

Sans doute est-ce là faire énigme, mais qui éclaire beaucoup de choses à oser reconnaître en Socrate la figure de l’hystérie et dans le balayage à quoi Descartes procède des savoirs, le radicalisme de la subjectivation où le discours de la science trouve à la fois l’acosmisme de sa dynamique et l’alibi de sa noétique, pour ne rien changer à l’ordre du discours du Maître.

On touche là, à la mesure des deux quarts de tour opposés dont s’engendrent deux transformations complémentaires, que la science, à nous fier à notre articulation, se passerait pour se produire du discours universitaire, lequel par contre s’avérerait de sa fonction de chien de garde pour la réserver à qui de droit.

C’est du demi-tour constitué par le discours de l’analyste, soit du discours qui prend sa place d’être d’une distribution opposée à celle du discours du maître, primaire, que le savoir vient à la place que nous désignons de la vérité.

Du rapport du savoir à la vérité prend vérité ce qui se produit de signifiants maîtres dans le discours analytique, et il est clair que l’ambivalence de l’enseignant à l’enseigné réside là où de notre acte, nous faisons voie au sujet en le priant de s’associer librement (ce qui veut dire : de les faire maîtres) aux signifiants de sa traverse.

Cette production la plus folle pour n’être pas enseignable comme nous ne l’éprouvons que trop, ne nous libère pas pour autant de l’hypothèque du savoir.

C’est donc lapsus qu’à tâter de l’enseignement, certains font d’avancer on ne sait quelle subversion du savoir.

Bien au contraire le savoir fait-il la vérité de notre discours.

Notre discours ne se tiendrait pas si le savoir exigeait le truchement (397)de l’enseignement. D’où l’intérêt de l’antagonisme que je souligne ici entre l’enseignement et le savoir. Néanmoins est-ce du rapport du savoir à la vérité que notre discours pose la question, à ce qu’il ne puisse la résoudre que des voies de la science, c’est-à-dire du savoir du maître.

C’est en cela que la façon dont la vérité se formalise dans la science, à savoir la logique formelle, est pour nous point de mire à ce que nous ayons à l’étendre à la structure du langage. On sait qu’en cela est le noyau d’où procède mon discours.

Il faut savoir si ce discours tombe sous le coup de l’enseignement. Puisqu’en somme il ne s’est agi que de cela : de l’embarras que mon enseignement cause dans l’École.

Pourquoi ceux qui s’en emparent, n’y mettraient-ils, au goût, voire à l’aise d’autres apôtres, que verbiage emprunté ?

S’agit-il là de sommer quiconque de faire la preuve du bien senti de ce qu’il exprime ? À la vérité, qui se ferait témoin de l’accent de vérité ?

Pourtant je sais ce que je trouve à redire, d’être repris dans telle suite, d’un tour universitaire qui ne trompe pas à la vider de l’acte qui l’a faite.

À quoi Kaufmann a beau jeu d’agiter qu’après tout je ne fais pas un « cours de psychanalyse » (c’est bien ce que je revendique et l’on voit le malentendu), – et que le meilleur de ce que j’inspire, satisfait au discours universitaire, à preuve que le graphe est de bon ton, voire de bon usage en maints champs, cadrés par l’Université, de l’enseignement.

je n’y vois certes pas d’objection, si ce n’est qu’il reste curieux que le graphe, où qu’il prospère, ne se soit produit qu’à y être importé du discours du psychanalyste.

Soit d’où l’acte commande que la cause du désir soit l’agent du discours.

Ce qui me sauve de l’enseignement, c’est l’acte, et ce qui témoigne de l’acte, c’est que je n’ai jamais eu de lendemain pour mon abri, ni d’abri que je ne tienne de ce qui, à rester sourd à ce que j’apporte, s’offre le luxe d’étaler qu’il peut se passer de son manque pour subsister fort lourdement : ce qui va de soi pour l’Université, se voyant de reste pour tout le monde.

(398)Ne sait-elle pas en effet que l’acte même du psychanalyste peut par elle être calibré comme conjecture de son manque : tout le premier, je l’ai énoncé.

Que j’actualise cette conjecture, la paye de me tolérer.

Ce qui répugne dans un style qui s’atteste universitaire à reprendre mon discours, ce n’est pas qu’il le reprenne dans sa teneur, mais dans l’abri que j’y prends d’ailleurs. C’est bien distinct de la façon servile ou non de le reproduire.

C’est la distance du pastiche au plagiat, mais aussi bien : fait qui l’éclaire.

A-t-on aperçu que le pastiche joue moins de l’imitation que du déplacement par où le discours apparaît en squatter. Quand le plagiat tient plutôt du déménagement.

Ces deux façons pourtant ne vont pas plus loin que de disséminer ma parole, faute d’emporter la moindre idée de mon discours.

C’est que la première est en défaut du discours universitaire, la seconde fermée à tout autre.

Quelque lapsus gros ou subtil, c’est ce dont s’éprouve où l’on se place en mon discours.

Ainsi fit Abdoucheli tout à l’heure de rebuter d’une savate preste, la prétention à être émise stupéfiante, que le jury d’agrément eût à se surveiller d’un désêtre qui fût au gré de tout censeur. Qui eût pu imaginer, dit-il, que le désêtre fût un état dont quiconque pût s’installer en aucune activité ? Ajoutons qu’il ne se profile qu’à défendre l’Autre d’un acte d’abord, et que loin d’être la disponibilité sans doute acquise qu’on voulait dire, c’est de la prendre comme danger que son apparition fait passe.

C’est bien de le maintenir à bon droit comme danger indispensable à ce qu’il y ait un vrai passant que Tostain se trouve tenir tête à Irène Roublef sur ce dont elle croit devoir le corriger à rappeler où trébuchent ceux qui attribuent le désêtre au psychanalysant. C’est que passants ne sont ni psychanalysant ni psychanalysé, puisque c’est entre les deux que ça passe, sauf à ce que rien ne se soit passé.

Enfin Guattari est sagace à poser la question d’où l’effet du langage s’impose au corps, par ce qui en revient à l’idéal d’une (399)part, de l’objet **a** de l’autre. C’est un pathos pour l’idéal, mais aussi une *corps*(*e*)*ification*. C’est dans l’objet **a** que la jouissance y fait retour, mais à ce que ruine de l’âme ne s’y consomme que d’un incorporel. Et le questionneur à me répondre, semble éviter mes pièges feints.

ce qu’il me faut bien accentuer, c’est qu’à s’offrir à l’enseignement, le discours psychanalytique amène le psychanalyste à la position du psychanalysant, c’est-à-dire à ne produire rien de maîtrisable, malgré l’apparence, sinon au titre de symptôme.

C’est pourquoi *medeor* serait bien le terme à ce qu’il s’en autorise, si l’on n’y pouvait désigner rien comme moyen d’autre que la voix dont il opère, à seulement avouer la faille irrémédiable de ce que le psychanalysant ne fasse pas le poids de ce qui en choit de psychanalysé.

La vérité peut ne pas convaincre, le savoir passe en acte.

In Scilicet 2/3, Paris, Seuil, 1970, pp. 55-99.

(55)Question I : Dans les Écrits, vous affirmez que Freud anticipe, sans s’en rendre compte, les recherches de Saussure et celles du Cercle de Prague. Pouvez-vous vous expliquer sur ce point ?

Réponse[[8]](#footnote-8) : Votre question me surprend d’emporter une pertinence qui tranche sur les prétentions à « l’entretien » que j’ai à écarter. C’est même une pertinence redoublée, – à deux degrés plutôt. Vous me prouvez avoir lu mes *Écrits*, ce qu’apparemment on ne tient pas pour nécessaire à obtenir de m’entendre. Vous y choisissez une remarque qui implique l’existence d’un autre mode d’information que la médiation de masse : que Freud anticipe Saussure, n’implique pas qu’un bruit en ait fait prendre conscience à l’un non plus qu’à l’autre.

De sorte qu’à me citer (vous), j’ai répondu déjà à votre citation avant de m’en rendre compte : c’est ce que j’appelle me surprendre.

Partons du terme d’arrivée. Saussure et le Cercle de Prague produisent une linguistique qui n’a rien de commun avec ce qui avant s’est couvert de ce nom, retrouvât-elle ses clefs entre les mains des stoïciens, – mais qu’en faisaient-ils ?

La linguistique, avec Saussure et le Cercle de Prague, s’institue d’une coupure qui est la barre posée entre le signifiant et le signifié, pour qu’y prévale la différence dont le signifiant se constitue absolument, mais aussi bien effectivement s’ordonne d’une autonomie qui n’a rien à envier aux effets de cristal : pour le système du phonème par exemple qui en est le premier succès de découverte.

On pense étendre ce succès à tout le réseau du symbolique en (56)n’admettant de sens qu’à ce que le réseau en réponde, et de l’incidence d’un effet, oui, – d’un contenu, non.

C’est la gageure qui se soutient de la coupure inaugurale.

Le signifié sera ou ne sera pas scientifiquement pensable, selon que tiendra ou non un champ de signifiant qui, de son matériel même, se distingue d’aucun champ physique par la science obtenu.

Ceci implique une exclusion métaphysique, à prendre comme fait de désêtre. Aucune signification ne sera désormais tenue pour aller de soi : qu’il fasse clair quand il fait jour par exemple, où les stoïciens nous ont devancé, mais j’ai déjà interrogé : à quelle fin ?

Dussé-je aller à brusquer certaines reprises du mot, je dirai sémiotique toute discipline qui part du signe pris pour objet, mais pour marquer que c’est là ce qui faisait obstacle à la saisie comme telle du signifiant.

Le signe suppose le quelqu’un à qui il fait signe de quelque chose.

C’est le quelqu’un dont l’ombre occultait l’entrée dans la linguistique.

Appelez ce quelqu’un comme vous voudrez, ce sera toujours une sottise. Le signe suffit à ce que ce quelqu’un se fasse du langage appropriation, comme d’un simple outil ; de l’abstraction voilà le langage support, comme de la discussion moyen, avec tous les progrès de la pensée, que dis-je ? de la critique, à la clef.

Il me faudrait « anticiper » (reprenant le sens du mot de moi à moi) sur ce que je compte introduire sous la graphie de l’achose, l, apostrophe, a, c, h, etc. pour faire sentir en quel effet prend position la linguistique.

Ce ne sera pas un progrès : une régression plutôt. C’est ce dont nous avons besoin contre l’unité d’obscurantisme qui déjà se soude aux fins de prévenir l’achose.

Personne ne semble reconnaître autour de quoi l’unité se fait, et qu’au temps de quelqu’un où se recueillait la « signature des choses », du moins ne pouvait-on compter sur une bêtise assez cultivée, pour qu’on lui accroche le langage à la fonction de la communication.

Le recours à la communication protège, si j’ose dire, les arrières de ce que périme la linguistique, en y couvrant le ridicule qui y rapplique a *posteriori* de son fait. Supposons la montrer dans l’occultation du langage la figure du mythe qu’est la télépathie.Freud lui-même se laisse prendre à cet enfant perdu de la pensée : qu’elle se communique sans parole. Il n’y démasque pas le roi secret de la cour des miracles dont il ouvre le nettoyage. Telle la linguistique reste collée à la pensée qu’elle (la pensée) se communique avec la parole. C’est le même miracle invoqué à faire qu’on télépâtisse du même bois dont on pactise : pourquoi pas le « dialogue » dont vous appâtent les faux jetons, voire les contrats sociaux qu’ils en attendent. L’affect est là bon pied bon œil pour sceller ces effusions.

Tout homme (qui ne sait ce que c’est ?) est mortel (rassemblons nous sur cette égalité communicable entre toutes). Et maintenant parlons de « tout », c’est le cas de le dire, parlons ensemble, passant muscade de ce qu’il y a sous la tête des syllogistes (pas d’Aristote, notons le) qui d’un seul cœur (depuis lui) veulent bien que la mineure mette Socrate dans le coup. Car il en ressortirait aussi bien que la mort s’administre comme le reste, et par et pour les hommes, mais sans qu’ils soient du même côté pour ce qui est de la télépathie que véhicule une télégraphie, dont le sujet dès lors ne cesse pas d’embarrasser.

Que ce sujet soit d’origine marqué de division, c’est ce dont la linguistique prend force au-delà des badinages de la communication.

Oui, force à mettre le poète dans son sac. Car le poète se produit d’être… (qu’on me permette de traduire celui qui le démontre, mon ami Jakobson en l’espèce)… se produit d’être mangé des vers, qui trouvent entre eux leur arrangement sans se soucier, c’est manifeste, de ce que le poète en sait ou pas. D’où la consistance chez Platon de l’ostracisme dont il frappe le poète en sa *République*, et de la vive curiosité qu’il montre dans le *Cratyle* pour ces petites bêtes que lui paraissent être les mots à n’en faire qu’à leur tête.

On voit combien le formalisme fut précieux à soutenir les premiers pas de la linguistique.

Mais c’est tout de même de trébuchements dans les pas du langage, dans la parole autrement dit, qu’elle a été « anticipée ».

Que le sujet ne soit pas celui qui sache ce qu’il dit, quand bel et bien se dit quelque chose par le mot qui lui manque, mais aussi dans l’impair d’une conduite qu’il croit sienne, cela ne rend pas (58)aisé de le loger dans la cervelle dont il semble s’aider surtout à ce qu’elle dorme (point que l’actuelle neurophysiologie ne dément pas), voilà d’évidence l’ordre de faits que Freud appelle l’inconscient.

Quelqu’un qui l’articule, au nom de Lacan, dit que c’est ça ou rien d’autre.

Personne, après lui maintenant, ne peut manquer à le lire dans Freud, et qui opère selon Freud à psychanalyser, doit s’y régler sauf à le payer du choix de la bêtise.

Dès lors à énoncer que Freud anticipe la linguistique, je dis moins que ce qui s’impose, et qui et la formule que je libère maintenant : l’inconscient est la condition de la linguistique.

Sans l’éruption de l’inconscient, pas moyen que la linguistique sorte du jour douteux dont l’Université, du nom des sciences humaines, fait encore éclipse à la science. Couronnée à Kazan par les soins de Baudouin de Courtenay, elle y fût sans doute restée.

Mais l’Université n’a pas dit son dernier mot, elle va de ça faire sujet de thèse : influence sur le génie de Ferdinand de Saussure du génie de Freud ; démontrer d’où vint à l’un le vent de l’autre avant qu’existât la radio.

Faisons comme si elle ne s’en était pas passé de toujours, pour assourdir autant.

Et pourquoi Saussure se serait-il rendu compte, pour emprunter les termes de votre citation, mieux que Freud lui-même de ce que Freud anticipait, notamment la métaphore et la métonymie lacaniennes, lieux où Saussure *genuit* Jakobson.

Si Saussure ne sort pas les anagrammes qu’il déchiffre dans la poésie saturnienne, c’est que ceux-ci jettent bas la littérature universitaire. La canaillerie ne le rend pas bête ; c’est parce qu’il n’est pas analyste.

Pour l’analyste au contraire, tremper dans les procédés dont s’habille l’infatuation universitaire, ne vous rate son homme (il y a là comme un espoir) et le jette droit dans une bourde comme de dire que l’inconscient est la condition du langage : là il s’agit de se faire auteur aux dépens de ce que j’ai dit, voire seriné, aux intéressés : à savoir que le langage est la condition de l’inconscient.

Ce qui me fait rire du personnage et un stéréotype : au point que deux autres, eux à l’usage interne d’une Société que sa bâtardise (59)universitaire a tué, ont osé définir le *passage* *à l’acte* et *l’acting*-*out* exactement des termes dont à leur adresse expresse j’avais opposé l’un à l’autre, mais à intervertir simplement ce que j’attribuais à chacun. Façon, pensaient-ils, de s’approprier ce que personne n’avait su en articuler avant.

Si je défaillais maintenant, je ne laisserais d’œuvre que ces rebuts choisis de mon enseignement, dont j’ai fait butée à l’information, dont c’est tout dire qu’elle le diffuse.

Ce que j’ai énoncé dans un discours confidentiel, n’en a pas moins déplacé l’audition commune, au point de m’amener un auditoire qui m’en témoigne d’être stable en son énormité.

je me souviens de la gêne dont m’interrogeait un garçon qui s’était mêlé, à se vouloir marxiste, au public fait de gens du Parti (le seul) qui avait afflué (Dieu sait pourquoi) à la communication de ma « *dialectique du désir et subversion du sujet dans la psychanalyse ».*

J’ai gentiment (gentil comme je suis toujours) pointé à la suite dans mes *Écrits*, l’ahurissement qui me fit réponse de ce public.

Pour lui, « croyez-vous donc, me disait-il, qu’il suffise que vous ayez produit quelque chose, inscrit des lettres au tableau noir, pour en attendre un effet ? ».

Un tel exercice a porté pourtant, j’en ai eu la preuve, ne serait-ce que du rebut qui lui fit un droit pour mon livre, – les fonds de la Fondation Ford qui motivent de telles réunions d’avoir à les éponger, s’étant trouvés alors impensablement à sec pour me publier.

C’est que l’effet qui se propage n’est pas de communication de la parole, mais de déplacement du discours.

Freud, incompris, fût-ce de lui-même, d’avoir voulu se faire entendre, est moins servi par ses disciples que par cette propagation : celle sans quoi les convulsions de l’histoire restent énigme, comme les mois de mai dont se déroutent ceux qui s’emploient à les rendre serfs d’un sens, dont la dialectique se présente comme dérision.

(60)Question II : La linguistique, la psychanalyse et l’ethnologie ont en commun la notion de structure, à partir de cette notion, ne peut-on imaginer l’énoncé d’un champ commun qui réunira un jour psychanalyse, ethnologie et linguistique ?

réponse (à Pâques 70, en guise d’œuf ?) :

Suivre la structure, c’est s’assurer de l’effet du langage.

Ça ne se fait qu’à écarter la pétition de principe qu’il la reproduise de relations prises au réel. Au réel qui serait à entendre de ma catégorie.

Car ces relations font partie aussi de la réalité en tant qu’elles l’habitent en formules qui y sont aussi bien présentes. La structure s’attrape de là.

De là, c’est-à-dire du point où le symbolique prend corps. Je vais revenir sur ce : corps.

Il serait étonnant qu’on ne voie pas qu’à faire du langage une fonction du collectif, on retourne toujours à supposer quelqu’un, grâce à qui la réalité se redouble de ce qu’il se la représente, pour que nous n’ayons plus qu’à reproduire cette doublure : bref au guêpier de l’idéalisme.

J’en viendrai au terme à quelqu’un qui n’est pas de ce cru : quelqu’un à lui faire signe.

De la veine indiquée, la connaissance ne se motive qu’à faire adaptation d’un supposé dans l’existence, qui, quel qu’il se produise comme moi, organisme, voire espèce, n’en pourrait dire rien qui vaille.

Si la connaissance ne naît qu’à larguer le langage, ce n’est pas pour qu’elle survive qu’il faut l’y raccorder, mais pour la démontrer mort née.

D’autre structure est le savoir qui, le réel, le cerne, autant que possible comme impossible. C’est ma formule qu’on sait.

Ainsi le réel se distingue de la réalité. Ce, pas pour dire qu’il soit inconnaissable, mais qu’il n’y a pas question de s’y connaître, mais de le démontrer. Voie exempte d’idéalisation aucune.

Pas de raison pourtant de parquer les structuralistes, si ce n’est à se leurrer qu’ils prennent la relève de ce que l’existentialisme a si bien réussi : obtenir d’une génération qu’elle se couche dans le même lit dont elle est née.

(61)Personne qui n’ait sa chance d’insurrection à se repérer de la structure, puisqu’en droit elle fait la trace du défaut d’un calcul à venir.

Que ceci préface l’accueil que je vais faire au *pool* que vous imaginez.

Je reviens d’abord au corps du symbolique qu’il faut entendre comme de nulle métaphore. À preuve que rien que lui n’isole le corps à prendre au sens naïf, soit celui dont l’être qui s’en soutient ne sait pas que c’est le langage qui le lui décerne, au point qu’il n’y serait pas, faute d’en pouvoir parler.

Le premier corps fait le second de s’y incorporer.

D’où l’incorporel qui reste marquer le premier, du temps d’après son incorporation. Rendons justice aux stoïciens d’avoir su de ce terme : l’incorporel, signer en quoi le symbolique tient au corps.

Incorporelle est la fonction, qui fait réalité de la mathématique, l’application de même effet pour la topologie, ou l’analyse en un sens large pour la logique.

Mais c’est incorporée que la structure fait l’affect, ni plus ni moins, affect seulement à prendre de ce qui de l’être s’articule, n’y ayant qu’être de fait, soit d’être dit de quelque part.

Par quoi s’avère que du corps, il est second qu’il soit mort ou vif.

Qui ne sait le point critique dont nous datons dans l’homme, l’être parlant : la sépulture, soit où, d’une espèce, s’affirme qu’au contraire d’aucune autre, le corps mort y garde ce qui au vivant donnait le caractère : corps. *Corpse* reste, ne devient charogne, le corps qu’habitait la parole, que le langage *corpsifiait*.

La zoologie peut partir de la prétention de l’individu à faire l’être du vivant, mais c’est pour qu’il en rabatte, à seulement qu’elle le poursuive au niveau du polypier.

Le corps, à le prendre au sérieux, est d’abord ce qui peut porter la marque propre à le ranger dans une suite de signifiants. Dès cette marque, il est support de la relation, non éventuel, mais nécessaire, car c’est encore la supporter que de s’y soustraire.

D’avant toute date, Moins-Un désigne le lieu dit de l’Autre (avec le sigle du grand A) par Lacan. De l’Un-en-Moins, le lit est fait à l’intrusion qui avance de l’extrusion ; c’est le signifiant même.

Ainsi ne va pas toute chair. Des seules qu’empreint le signe à les négativer, montent, de ce que corps s’en séparent, les nuées, eaux (62)supérieures, de leur jouissance, lourdes de foudres à redistribuer corps et chair.

Répartition peut-être moins comptable, mais dont on ne semble pas remarquer que la sépulture antique y figure cet « ensemble » même, dont s’articule notre plus moderne logique. L’ensemble vide des ossements est l’élément irréductible dont s’ordonnent, autres éléments, les instruments de la jouissance, colliers, gobelets, armes : plus de sous-éléments à énumérer la jouissance qu’à la faire rentrer dans le corps.

Ai-je animé la structure ? Assez, je pense, pour, des domaines qu’elle unirait à la psychanalyse, annoncer que rien n’y destine les deux que vous dites, spécialement.

La linguistique livre le matériel de l’analyse, voire l’appareil dont on y opère. Mais un domaine ne se domine que de son opération. L’inconscient peut être comme je le disais la condition de la linguistique. Celle-ci n’en a pas pour autant sur lui la moindre prise.

Car elle laisse en blanc ce qui y fait effet : l’objet **a** dont à montrer qu’il est l’enjeu de l’acte psychanalytique, j’ai pensé éclairer tout autre acte.

Cette carence du linguiste, j’ai pu l’éprouver d’une contribution que je demandai au plus grand qui fût parmi les Français pour en illustrer le départ d’une revue de ma façon, si peu qu’elle en fût marquée dans son titre : la psychanalyse, pas moins. On sait le cas qu’en firent ceux qui d’une grâce de chiens battus m’y firent conduite, la tenant pourtant d’assez de cas pour saborder la chose en son temps.

C’est bien d’une autre – grâce est encore peu dire – que me fut accordée l’attention que méritait l’intérêt jamais relevé avant moi de Freud pour les mots antithétiques, tels qu’appréciés par un Abel.

Mais si le linguiste ne peut faire mieux qu’il parut au verdict que le bon aise du signifié exige que les signifiants ne soient pas antithétiques, ceci suppose que d’avoir à parler l’arabe, où de tels signifiants abondent, s’annonce comme de parer à une montée de fourmilière.

Pour prendre un exemple moins anecdotique, remarquons que (63)le particulier de la langue est ce par quoi la structure tombe sous l’effet de cristal, que j’ai dit plus haut.

Le qualifier, ce particulier, d’arbitraire est lapsus que Saussure a commis, de ce qu’à contrecœur certes, mais par là d’autant plus offert au trébuchement, il se « rempardait » là (puisqu’on m’apprend que c’est un mot de moi) du discours universitaire dont j’ai montré que le recel, c’est justement ce signifiant qui domine le discours du maître, celui de l’arbitraire.

C’est ainsi qu’un discours façonne la réalité sans supposer nul consensus du sujet, le divisant, quoi qu’il en ait, de ce qu’il l’énonce à ce qu’il se pose comme l’énonçant.

Seul le discours qui se définit du tour que lui donne l’analyste, manifeste le sujet comme autre, soit lui remet la clef de sa division, – tandis que la science, de faire le sujet maître, le dérobe, à la mesure de ce que le désir qui lui fait place, comme à Socrate se met à me le barrer sans remède.

Il n’y a pas moindre barrière du côté de l’ethnologie. Un enquêteur qui laisserait son informatrice lui conter fleurette de ses rêves, se fera rappeler à l’ordre, à les mettre au compte du terrain. Et le censeur, ce faisant, ne me paraîtra pas, fut-il Lévi-Strauss, marquer mépris de mes plates-bandes.

Où irait « le terrain » s’il se détrempait d’inconscient ? ça n’y ferait, quoi qu’on en rêve, nul effet de forage, mais flaque de notre cru.

Car une enquête qui se limite au recueil d’un savoir, c’est d’un savoir de notre tonneau que nous la nourririons.

D’une psychanalyse elle-même, qu’on n’attende pas de recenser les mythes qui ont conditionné un sujet de ce qu’il ait grandi au Togo ou au Paraguay. Car la psychanalyse opérant du discours qui la conditionne, et que je définis cette année à le prendre par son envers, on n’en obtiendra pas d’autre mythe que ce qui en reste en son discours : l’Œdipe freudien.

Du matériel dont se fait l’analyse du mythe, écoutons Lévi-Strauss énoncer qu’il est intraduisible. Ceci à bien l’entendre : car ce qu’il dit, c’est que peu importe en quelle langue ils sont recueillis : toujours de même analysables, de se théoriser des grosses unités dont une « mythologisation » définitive les articule.

(64)On saisit là le mirage d’un niveau commun avec l’universalité du discours psychanalytique, mais, et du fait de qui le démontre, sans que l’illusion s’en produise. Car ce n’est pas du jeu de mythèmes apologétiques que propagent les Instituts qu’un psychanalyste fera jamais interprétation.

Que la cure ne puisse se passer que dans une langue particulière (ce qu’on appelle : positive), même à jouer de la traduire, y fait garantie « qu’il n’y a pas de métalangage », selon ma formule. L’effet de langage ne s’y produit que du cristallinguistique. Son universalité n’est que la topologie retrouvée, de ce qu’un discours s’y déplace. L’accès topologique y étant même assez prégnant pour que la mythologie s’y réduise à l’extrême.

Ajouterai-je que le mythe, dans l’articulation de Lévi-Strauss, soit : la seule forme ethnologique à motiver votre question, refuse tout ce que j’ai promu de *l’instance de la lettre dans l’inconscient*. Il n’opère ni de métaphore, ni même d’aucune métonymie. Il ne condense pas, il explique. Il ne déplace pas, il loge, même à changer l’ordre des tentes.

Il ne joue qu’à combiner ses unités lourdes, où le complément, d’assurer la présence du couple, fait seul surgir un arrière-plan.

Cet arrière-plan est justement ce que repousse sa structure.

Ainsi dans la psychanalyse (parce qu’aussi bien dans l’inconscient) l’homme de la femme ne sait rien, ni la femme de l’homme. Au phallus se résume le point de mythe où le sexuel se fait passion du signifiant.

Que ce point paraisse ailleurs se multiplier, voilà ce qui fascine spécialement l’universitaire qui, de structure, a la psychanalyse en horreur. D’où procède le recrutement des novices de l’ethnologie.

Où se marque un effet d’humour. Noir bien sûr, à se peindre de faveurs de secteur.

Ah ! faute d’une université qui serait ethnie, allons d’une ethnie faire université.

D’où la gageure de cette pêche dont se définit le terrain comme le lieu où faire écrit d’un savoir dont l’essence est de ne se transmettre pas par écrit.

Désespérant de voir jamais la dernière classe, recréons la première, l’écho de savoir qu’il y a dans la classification. Le professeur ne revient qu’à l’aube… celle où se croit déjà la chauve-souris de Hegel.

(65)je garderai même distance, à dire la mienne à la structure : passant le dernier comme psychanalyste à faire le tour de votre interpellation.

D’abord que, sous prétexte que j’ai défini le signifiant comme ne l’a osé personne, on ne s’imagine pas que le signe ne soit pas mon affaire ! Bien au contraire c’est la première, ce sera aussi la dernière. Mais il y faut ce détour.

Ce que j’ai dénoncé d’une sémiotique implicite dont seul le désarroi aurait permis la linguistique, n’empêche pas qu’il faille la refaire, et de ce même nom, puisqu’en fait c’est de celle à faire, qu’à l’ancienne nous le reportons.

Si le signifiant représente un sujet, selon Lacan (pas un signifié), et pour un autre signifiant (ce qui veut dire : pas pour un autre sujet), alors comment peut-il, ce signifiant, tomber au signe qui de mémoire de logicien, représente quelque chose pour quelqu’un ?

C’est au bouddhiste que je pense, à vouloir animer ma question cruciale de son : Pas de fumée sans feu.

Psychanalyste, c’est du signe que je suis averti. S’il me signale le quelque chose que j’ai à traiter, je sais d’avoir à la logique du signifiant trouvé à rompre le leurre du signe, que ce quelque chose est la division du sujet : laquelle division tient à ce que l’autre soit ce qui fait le signifiant, par quoi il ne saurait représenter un sujet qu’à n’être un que de l’autre.

Cette division répercute les avatars de l’assaut qui, telle quelle, l’a affrontée au savoir du sexuel, – traumatiquement de ce que cet assaut soit à l’avance condamné à l’échec pour la raison que j’ai dite, que le signifiant n’est pas propre à donner corps à une formule qui soit du rapport sexuel.

D’où mon énonciation : il n’y a pas de rapport sexuel, sous-entendu : formulable dans la structure.

Ce quelque chose où le psychanalyste, interprétant, fait intrusion de signifiant, certes je m’exténue depuis vingt ans à ce qu’il ne le prenne pas pour une chose, puisque c’est faille, et de structure.

Mais qu’il veuille en faire quelqu’un est la même chose : ça va à la personnalité en personne, totale, comme à l’occasion on dégueule.

Le moindre souvenir de l’inconscient exige pourtant de maintenir à cette place le quelque deux, avec ce supplément de Freud (66)qu’il ne saurait satisfaire à aucune autre réunion que celle logique, qui s’inscrit : ou l’un ou l’autre.

Qu’il en soit ainsi du départ dont le signifiant vire au signe, où trouver maintenant le quelqu’un, qu’il faut lui procurer d’urgence ?

C’est le *hic* qui ne se fait *nunc* qu’à être psychanalyste, mais aussi lacanien. Bientôt tout le monde le sera, mon audience en fait prodrome, donc les psychanalystes aussi. Y suffirait la montée au zénith social de l’objet dit par moi petit a, par l’effet d’angoisse que provoque l’évidement dont le produit notre discours, de manquer à sa production.

Que ce soit d’une telle chute que le signifiant tombe au signe, l’évidence est faite chez nous de ce que, quand on n’y sait plus à quel saint se vouer (autrement dit : qu’il n’y a plus de signifiant à frire, c’est ce que le saint fournit), on y achète n’importe quoi, une bagnole notamment, à quoi faire signe d’intelligence, si l’on peut dire, de son ennui, soit de l’affect du désir d’Autre-chose (avec un grand A).

Ça ne dit rien du petit **a** parce qu’il n’est déductible qu’à la mesure de la psychanalyse de chacun, ce qui explique que peu de psychanalystes le manient bien, même à le tenir de mon séminaire.

Je parlerai donc en parabole, c’est-à-dire pour dérouter.

À regarder de plus près le pas de fumée, si j’ose dire, peut-être franchira-t-on celui de s’apercevoir que c’est au feu que ce pas fait signe.

De quoi il fait signe, est conforme à notre structure, puisque depuis Prométhée, une fumée est plutôt le signe de ce sujet que représente une allumette pour sa boîte, et qu’à un Ulysse abordant un rivage inconnu, une fumée au premier chef laisse présumer que ce n’est pas une île déserte.

Notre fumée est donc le signe, pourquoi pas du fumeur ? Mais allons-y du producteur de feu : ce sera plus matérialiste et dialectique à souhait.

Qu’Ulysse pourtant donne le quelqu’un, est mis en doute à se rappeler qu’aussi bien il n’est personne. Il est en tout cas personne à ce que s’y trompe une fate polyphémie.

Mais l’évidence que ce ne soit pas pour faire signe à Ulysse que les fumeurs campent, nous suggère plus de rigueur au principe du signe.

(67)Car elle nous fait sentir, comme au passage, que ce qui pèche à voir le monde comme phénomène, c’est que le noumène, de ne pouvoir dès lors faire signe qu’au νος, soit : au suprême quelqu’un, signe d’intelligence toujours, démontre de quelle pauvreté procède la vôtre à supposer que tout fait signe : c’est le quelqu’un de nulle part qui doit tout manigancer.

Que ça nous aide à mettre le : pas de fumée sans feu, au même pas que le : pas de prière sans dieu, pour qu’on entende ce qui change.

Il est curieux que les incendies de forêt ne montrent pas le quelqu’un auquel le sommeil imprudent du fumeur s’adresse.

Et qu’il faille la joie phallique, l’urination primitive dont l’homme, dit la psychanalyse, répond au feu, pour mettre sur la voie de ce qu’il y ait, Horatio, au ciel et sur la terre, d’autres matières à faire sujet que les objets qu’imagine votre connaissance.

Les produits par exemple à la qualité desquels, dans la perspective marxiste de la plus-value, les producteurs, plutôt qu’au maître, pourraient demander compte de l’exploitation qu’ils subissent.

Quand on reconnaîtra la sorte de plus-de-jouir qui fait dire « ça c’est quelqu’un », on sera sur la voie d’une matière dialectique peut-être plus active que la chair à Parti, employée comme baby-sitter de l’histoire. Cette voie, le psychanalyste pourrait l’éclairer de sa passe.

QUESTION III : L’une des articulations possibles entre psychanalyse et linguistique ne serait-elle pas le privilège accordé à la métaphore et à la métonymie, par Jakobson sur le plan linguistique, et par vous sur le plan psychanalytique ?

Réponse : Je pense que, grâce à mon séminaire de Sainte-Anne dont sort celui qui a traduit Jakobson en français, plus d’un de nos auditeurs en ce moment sait comment la métaphore et la métonymie sont par Jakobson situées de la chaîne signifiante : substitution d’un signifiant à un autre pour l’une, sélection d’un signifiant dans sa suite pour l’autre. D’où résulte (et seulement là chez Jakobson : pour moi le résultat est autre) : que la substitution se fait de similarités, la sélection de contigus.

(68)C’est qu’il s’agit là d’autre chose que du *lecton*, de ce qui rend lisible un signifié, et qui n’est pas rien pour maintenir la condition stoïcienne. Je passe : c’est ce que j’ai dénommé du point de capiton, pour illustrer ce que j’appellerai l’effet Saussure de disruption du signifié par le signifiant, et préciser ici qu’il répondait tout juste à mon estime de l’audience-matelas qui m’était réservée, bien entendu d’être à Sainte-Anne, quoique composée d’analystes.

Il fallait un peu crier pour se faire entendre d’une troupe où des fins diverses de dédouanement faisaient nœud chez certains. Conformément au style nécessité pour cette époque par les vaillances dont la précédente avait su se garer.

Et ce n’est pas pour rien que j’ai introduit mon point de capiton du jeu des signifiants dans les réponses faites par Joad au collaborateur Abner, acte I, scène 1 *d’Athalie* : résonance de mon discours procédant d’une corde plus sourde à les intéresser.

Un lustre franchi, quelqu’un se rue à faire du point de capiton qui l’avait retenu sans doute, l’« ancrage » que prend le langage dans l’inconscient. Le dit inconscient à son gré, soit à l’opposé le plus impudent de tout ce que j’avais articulé de la métaphore et de la métonymie, le dit inconscient s’appuyant du grotesque figuratif du chapeau de Napoléon à trouver dans le dessin des feuilles de l’arbre, et motivant son goût d’en prédiquer le représentant du représentatif.

(Ainsi le profil d’Hitler se dégagerait-il d’enfances nées des tranchées souffertes par leurs pères lors des meudonneries du Front populaire).

La métaphore et la métonymie, sans requérir cette promotion d’une figurativité foireuse, donnaient le principe dont j’engendrais le dynamisme de l’inconscient.

La condition en est ce que j’ai dit de la barre saussurienne qui ne saurait représenter nulle intuition de proportion, ni se traduire en barre de fraction que d’un abus délirant, mais, comme ce qu’elle est pour Saussure, faire bord réel, soit à sauter, du signifiant qui flotte au signifié qui flue.

C’est ce qu’opère la métaphore, laquelle obtient un effet de sens (non pas de signification) d’un signifiant qui fait pavé dans la mare du signifié.

Sans doute ce signifiant ne manque-t-il désormais dans la chaîne (69)que d’une façon juste métaphorique, quand il s’agit de ce qu’on appelle poésie pour ce qu’elle relève d’un faire. Comme elle s’est faite, elle peut se défaire. Moyennant quoi on s’aperçoit que l’effet de sens produit, se faisait dans le sens du non-sens : « la gerbe n’était pas avare ni haineuse » (cf. mon « *Instance de la lettre* »), pour la raison que c’était une gerbe, comme toutes les autres, bête à manger comme est le foin.

Tout autre est l’effet de condensation en tant qu’il part du refoulement et fait le retour de l’impossible, à concevoir comme la limite d’où s’instaure par le symbolique la catégorie du réel. Là-dessus un professeur évidemment induit par mes propositions (qu’il croit d’ailleurs contrer, alors qu’il s’en appuie contre un abus dont il s’abuse, sans nul doute à plaisir) a écrit des choses à retenir.

Au-delà de l’illustration du chapeau à trouver dans les feuillages de l’arbre, c’est de la feuillure de la page qu’il matérialise joliment une condensation dont l’imaginaire s’élide d’être typographique : celle qui des plis du drapeau fait lire : rêve d’or, les mots qui s’y disloquent d’y écrire portés à plat : révolution d’octobre.

Ici l’effet de non-sens n’est pas rétroactif dans le temps, comme c’est l’ordre du symbolique, mais bien actuel, le fait du réel.

Indiquant pour nous que le signifiant resurgit comme couac dans le signifié de la chaîne supérieure à la barre, et que s’il en est déchu, c’est d’appartenir à une autre chaîne signifiante qui ne doit en aucun cas recouper la première, pour ce qu’à faire avec elle discours, celui-ci change, dans sa structure.

Voilà plus qu’il n’en faut pour justifier le recours à la métaphore de faire saisir comment à opérer au service du refoulement, elle produit la condensation notée par Freud dans le rêve.

Mais, au lieu de l’art poétique, ce qui opère ici, c’est des raisons.

Des raisons, c’est-à-dire des effets de langage en tant qu’ils sont préalables à la signifiance du sujet, mais qu’ils la font présente à ne pas en être encore à jouer du représentant.

Cette matérialisation intransitive, dirons-nous, du signifiant au signifié, c’est ce qu’on appelle l’inconscient qui n’est pas ancrage, mais dépôt, alluvions du langage.

Pour le sujet, l’inconscient, c’est ce qui réunit en lui les conditions : ou il n’est pas, ou il ne pense pas.

Si dans le rêve il ne pense pas, c’est pour être à l’état de peut-être. (70)En quoi se démontre ce qu’il reste être au réveil et par quoi le rêve s’avère bien la voie royale à connaître sa loi.

La métonymie, ce n’est pas du sens d’avant le sujet qu’elle joue (soit de la barrière du non-sens), c’est de la jouissance où le sujet se produit comme coupure : qui lui fait donc étoffe, mais à le réduire pour ça à une surface liée à ce corps, déjà le fait du signifiant.

Non bien entendu que le signifiant s’ancre (ni s’encre) dans la chatouille (toujours le truc Napoléon), mais qu’il la permette entre autres traits dont se signifie la jouissance et dont c’est le problème que de savoir ce qui s’en satisfait.

Que sous ce qui s’inscrit glisse la passion du signifiant, il faut la dire : jouissance de l’Autre, parce qu’à ce qu’elle soit ravie d’un corps, il en devient le lieu de l’Autre.

La métonymie opérant d’un métabolisme de la jouissance dont le potentiel est réglé par la coupure du sujet, cote comme valeur ce qui s’en transfère.

Les trente voiles dont s’annonce une flotte dans l’exemple rendu célèbre d’être un lieu de la rhétorique, ont beau voiler trente fois le corps de promesse que portent rhétorique ou flotte, rien ne fera qu’un grammairien ni un linguiste en fasse le voile de Maia.

Rien ne fera non plus qu’un psychanalyste avoue qu’à faire passer sa muscade sans lever ce voile sur l’office qu’il en rend, il se ravale au rang de prestidigitateur.

Pas d’espoir donc qu’il approche le ressort de la métonymie quand, à faire son catéchisme d’une interrogation de Freud, il se demande si l’inscription du signifiant, oui ou non, se dédouble de ce qu’il y ait de l’inconscient (question à qui personne hors de mon commentaire à Freud, c’est-à-dire de ma théorie, ne saurait donner aucun sens).

Est-ce que ce ne serait pas pourtant la coupure interprétative elle-même, qui, pour l’ânonneur sur la touche, fait problème de faire conscience ? Elle révélerait alors la topologie qui la commande dans un cross-cap, soit dans une bande de Moebius. Car c’est seulement de cette coupure que cette surface, où de tout point, on a accès à son envers, sans qu’on ait à passer de bord (à une seule face donc), se voit par après pourvue d’un recto et d’un verso. La double inscription freudienne ne serait donc du ressort d’aucune barrière saussurienne, mais de la pratique même qui en pose la (71)question, à savoir la coupure dont l’inconscient à se désister témoigne qu’il ne consistait qu’en elle, soit que plus le discours est interprété, plus il se confirme d’être inconscient. Au point que la psychanalyse seule découvrirait qu’il y a un envers au discours, – à condition de l’interpréter.

Je dis ces choses difficiles, de savoir que l’inaptitude de mes auditeurs les met avec elles de plain-pied. Que le vice du psychanalyste d’être personne par son acte plus que toute autre déplacée, l’y rende d’autre façon inapte, c’est ce qui fait chacun de mes *Écrits* si circonlocutoire à faire barrage à ce qu’il s’en serve à bouche-que-veux-tu.

Il faut dire que le désir d’être le maître contredit le fait même du psychanalyste : c’est que la cause du désir se distingue de son objet. Ce dont témoigne la métonymie du linguiste, est à portée d’autres que le psychanalyste.

Du poète par exemple qui dans le prétendu réalisme fait de la prose son instrument.

J’ai montré en son temps que l’huître à gober qui s’évoque de l’oreille que Bel-Ami s’exerce à charmer, livre le secret de sa jouissance de maquereau. Sans la métonymie qui fait muqueuse de cette conque, plus personne de son côté pour payer l’écot que l’hystérique exige, à savoir qu’il soit la cause de son désir à elle, par cette jouissance même.

On voit ici que le passage est aisé du fait linguistique au symptôme et que le témoignage du psychanalyste y reste inclus. On s’en convainc dès qu’il commence à s’exalter de son « écoute » : hystérie de son *middle* *age*. Le coquillage aussi entend la sienne, c’est bien connu, – et qu’on veut être le bruit de la mer, sans doute de ce que l’on sache que c’est elle qui l’a écaillé.

Ils ne bavaient pas encore de l’écoute, ceux qui voulaient que je fasse à Jakobson plus d’honneur, pour l’usage dont il m’était.

Ce sont les mêmes qui depuis me firent objection de ce que cet usage ne lui fût pas conforme en la métonymie.

Leur lenteur à s’en apercevoir montre quel *cerumen* les sépare de ce qu’ils entendent avant qu’ils en fassent parabole.

Ils ne prendront pas à la lettre que la métonymie est bien ce qui détermine comme opération de crédit (Verschiebung veut dire : (72)virement) le mécanisme inconscient même où c’est pourtant l’encaisse-jouissance sur quoi l’on tire.

Pour ce qui est du signifiant à résumer ces deux tropes, je dis mal, paraît-il, qu’il *déplace* quand je traduis ainsi : *es* *entstellt* quelque part dans mes *Écrits*. Qu’il défigure, dans le dictionnaire, on me l’envoie dire par exprès, voire ballon-sonde (encore le truc de la figure et de ce qu’on peut y papouiller). Dommage que pour un retour à Freud où l’on voudrait m’en remontrer, on ignore ce passage du Moïse où Freud tranche qu’il entend ainsi l’*Entstellung*, à savoir comme déplacement, parce que, fût-il archaïque, c’est là, dit-il, son sens premier.

Faire passer la jouissance à l’inconscient, c’est-à-dire à la comptabilité, c’est en effet un sacré déplacement.

On constatera d’ailleurs à se faire renvoyer, par l’index de mon livre, de ce mot aux passages qui virent de son emploi, que je le traduis (comme il faut) au gré de chaque contexte.

C’est que je ne métaphorise pas la métaphore, ni ne métonymise la métonymie pour dire qu’elles équivalent à la condensation et au virement dans l’inconscient. Mais je me déplace avec le déplacement du réel dans le symbolique, et je me condense pour faire poids de mes symboles dans le réel, comme il convient à suivre l’inconscient à la trace.

QUESTION IV : Vous dites que la découverte de l’inconscient aboutit à une seconde révolution copernicienne. En quoi l’inconscient est-il une notion clef qui subvertit toute théorie de la connaissance ?

réponse : Votre question va à chatouiller les espoirs, teintés de fais-moi peur, qu’inspire le sens dévolu à notre époque au mot : révolution. On pourrait marquer son passage à une fonction de surmoi dans la politique, à un rôle d’idéal dans la carrière de la pensée. Notez que c’est Freud et non pas moi qui joue ici de ces résonances dont seule la coupure structurelle peut séparer l’imaginaire comme « superstructure ».

Pourquoi ne pas partir de l’ironie qu’il y a à mettre au compte d’une révolution (symbolique) une image des révolutions astrales qui n’en donne guère l’idée ?

(73)Qu’y a t-il de révolutionnaire dans le recentrement autour du soleil du monde solaire ? 2 entendre ce que j’articule cette année d’un discours du maître, on trouvera que celui-ci y clôt fort bien la révolution qu’il écrit à partir du réel : si la visée de l’ est bien le transfert du savoir de l’esclave au maître,– ceci au contraire du passez-muscade impayable dont Hegel voudrait dans le savoir absolu résorber leur antinomie –, la figure du soleil est là digne d’imaginer le signifiant-maître qui demeure inchangé à mesure même de son recel.

Pour la conscience commune, soit pour le « peuple », l’héliocentrisme, à savoir que ça tourne autour, implique que ça tourne rond, sans qu’il y ait plus à y regarder. Mettrai-je au compte de Galilée, l’insolence politique que représente le Roi-Soleil ?

De ce que les ascendants contrariés qui résultent de la bascule de l’axe de la sphère des fixes sur le plan de l’écliptique, gardassent la présence de ce qu’ils ont de manifeste, les Anciens surent tirer les images à appuyer une dialectique guidée d’y diviser savoir et vérité : j’en épinglerais un photocentrisme d’être moins asservissant que l’hélio.

Ce que Freud, à son dire exprès, dans le recours à Copernic allégorise de la destitution d’un centre au profit d’un autre, relève en fait de la nécessité d’abaisser la superbe qui tient à tout mono-centrisme. Ceci en raison de celui auquel il a affaire dans la psychologie, ne disons pas : à son époque, parce qu’il est dans la nôtre encore inentamé : il s’agit de la prétention dont un champ s’y constitue au titre d’une « unité » dont il puisse se recenser. Pour bouffon que ce soit, c’est tenace.

Pas question que cette prétention se soucie de la topologie qu’elle suppose : à savoir celle de la sphère, puisqu’elle ne soupçonne même pas que sa topologie soit problème : on ne peut supposer autre ce qu’on ne suppose nullement.

Le piquant, c’est que la révolution copernicienne fait métaphore appropriée au-delà de ce dont Freud la commente, et c’est en quoi de la lui avoir rendue, je la reprends.

Car l’histoire soumise aux textes où la révolution copernicienne s’inscrit, démontre que ce n’est pas l’héliocentrisme qui fait son nerf, au point que c’était pour Copernic lui-même – le cadet de ses soucis. À prendre l’expression au pied de la lettre, soit au [74]sens de : pas le premier, elle s’étendrait aux autres auteurs de la dite révolution.

Ce autour de quoi tourne, mais justement c’est le mot à éviter, autour de quoi gravite l’effort d’une connaissance en voie de se repérer comme imaginaire, c’est nettement, comme on le lit à faire avec Koyré de l’approche de Képler la chronique, de se dépêtrer de l’idée que le mouvement de rotation, de ce qu’il engendre le cercle (soit : la forme parfaite), peut seul convenir à l’affection du corps céleste qu’est la planète.

Introduire en effet la trajectoire elliptique, c’est dire que le corps planétaire vire à précipiter son mouvement (égalité des aires couvertes par le rayon dans l’unité du temps : deuxième loi de Képler) autour du foyer occupé par le luminaire maître, mais s’en retourne à le ralentir du plus loin d’un autre foyer inoccupé, lui sans aucun feu à faire lieu.

Ici gît le pas de Galilée : ailleurs que dans l’échauffourée de son procès où il n’y a parti à prendre que de la bêtise de ceux qui ne voient pas que lui, travaille pour le pape. La théologie a ce prix, comme la psychanalyse, de tamiser d’une telle chute les canailles. Le pas de Galilée consiste en ce que par son truchement la loi d’inertie entre en jeu dont va s’éclairer cette ellipse.

Par quoi enfin Newton,– mais quel temps de comprendre doit-il encore s’écouler avant le moment de conclure –, Newton, oui, conclut à un cas particulier de la gravitation qui règle la plus banale chute d’un corps.

Mais là encore la vraie portée de ce pas est étouffée : qui est celle de l’action,– en chaque point d’un monde où ce qu’elle subvertit, c’est de démontrer le réel comme impossible –, de l’action, dis-je, de la *formule* qui en chaque point soumet l’élément de masse à l’attraction des autres aussi loin que s’étend ce monde, sans que rien y joue le rôle d’un médium à transmettre cette force.

Car c’est bien là qu’est le scandale que la conscience laïque (celle dont la bêtise, tout à l’inverse, fait la commune canaille) a fini par censurer, simplement de s’y faire sourde.

Sous le choc du moment, les contemporains pourtant y réagirent vivement, et il faut notre obscurantisme pour avoir oublié l’objection que tous sentaient alors : du *comment* chacun des éléments de [75]masse pouvait être averti de la distance à mesurer pour qu’il en pesât à aucun autre.

La notion de champ n’explique rien, mais seulement met noir sur blanc, soit suppose qu’est écrite ce que nous soulignons pour être la présence effective non de la relation, mais de sa formule dans le réel, soit ce dont d’abord j’ai posé ce qu’il en est de la structure.

Il serait curieux de développer jusqu’où la gravitation, première à nécessiter une telle fonction, se distingue des autres champs, de l’électromagnétique par exemple, proprement faits pour ce à quoi Maxwell les a menés : la reconstitution d’un univers. Il reste que le champ de gravitation, pour remarquable que soit sa faiblesse au regard des autres, résiste à l’unification de ce champ, soit au remontage d’un monde.

D’où je profère que le lem alunissant, soit la formule de Newton réalisée en appareil, témoigne de ce que le trajet qui l’a porté là sans dépense, est notre produit, ou encore : savoir de maître. Parlons d’acosmonaute plutôt que d’insister.

Il serait aussi intéressant de pointer jusqu’où la rectification einsteinienne dans son étoffe (courbure de l’espace) et dans son hypothèse (nécessité d’un temps de transmission que la vitesse finie de la lumière ne permet pas d’annuler) décolle de l’esthétique transcendantale, j’entends celle de Kant.

Ce qu’on soutiendrait de ce qui la pousse, cette rectification, à l’ordre quantique : où le quantum d’action nous renvoie d’une butée plus courte qu’on ne s’y serait attendu de la physique, l’effet d’acte qui se produit comme déchet d’une symbolisation correcte.

Sans nous y risquer, posons que la charte de la structure, c’est l’*hypotheses* *non* *fingo* de Newton. Il y a des formules qu’on n’imagine pas. Au moins pour un temps, elles font assemblée avec le réel.

On voit que les sciences exactes avec leur champ avaient articulé cette charte, avant que je ne l’impose à la correction des conjecturales.

C’est le seul levier à pouvoir mettre hors d’état d’y faire couvercle ce qui tourne de la meule : psychologie d’indéchaussable à ce que Kant y relaie Wolff et Lambert, et qui tient en ceci : qu’axée (76)sur le même pivot dont traditionnellement s’embrochent ontologie, cosmologie, sans que théologie leur fasse leçon, l’âme, c’est la connaissance que le monde a de soi-même, et précisément ce qui pare à être reconnu ainsi, de l’alibi d’une Chose-en-Soi qui se déroberait à la connaissance.

À partir de là on ajoute aux fantasmes qui commandent la réalité, celui du contremaître.

C’est pour ramener à sa férule la révolution freudienne, qu’une clique mandatée pour la lyse-Anna de l’analyse a réédité ce Golem au titre du moi autonome.

S’il y a trace chez Kant de l’office qu’on lui impute d’avoir paré à la « cosmologie » newtonienne, c’est à ce que s’y tope quelque part, comme d’une pomme à un poisson, la formule newtonienne, et pour marquer que la *Vernunft* ou le *Verstand* n’y ont rien à faire d’a priori. Ce qui est sûr non moins de l’expérience dite sensible, ce que je traduis : non avertie encore de la structure.

Le noumène tient du mirage dont des fonctions veulent se faire prendre pour organes, avec pour effet d’embrouiller les organes à trouver fonction. Ainsi cette fonction veuve ne se fait valoir que comme corps étranger, chute d’un discours du maître quelque peu périmé. Ses sœurs en raison sont hors d’état, pures ou pratiques qu’elles s’affirment, d’en remontrer plus que la spécularisation dont procèdent les solides qui ne peuvent être dits « de révolution » qu’à contribuer aux intuitions géométriques les plus traditionnelles qui soient.

Que seule la structure soit propice à l’émergence du réel d’où se promeuve neuve révolution, s’atteste de la Révolution, de quelque grand R que la française l’ait pourvue. Elle se fût réduite à ce qu’elle est pour Bonaparte comme pour Chateaubriand : retour au maître qui a l’art de les rendre utiles (consultez l’Essai qui s’en intitule en 1801) ; le temps passant, à ce qu’elle est pour l’historien fort digne de ce nom, Tocqueville : shaker à faire dégradation des idéologies de l’Ancien Régime ; à ce que les hommes d’intelligence n’y entendent pas plus que d’une folie dont s’extasier (Ampère) ou à camisoler (Taine) ; à ce qui en reste pour le lecteur présent d’une débauche rhétorique peu propre à la faire respecter.

Il en serait ainsi si Marx ne l’avait replacée de la structure qu’il en formule dans un discours du capitaliste, mais de ce qu’elle ait (77)forclos la plus-value dont il motive ce discours. Autrement dit c’est de l’inconscient et du symptôme qu’il prétend proroger la grande Révolution : c’est de la plus-value découverte qu’il précipite la conscience dite de classe. Lénine passant à l’acte, n’en obtient rien de plus que ce qu’on appelle régression dans la psychanalyse : soit les temps d’un discours qui n’ont pas été tenus dans la réalité, et d’abord d’être intenables.

C’est Freud qui nous découvre l’incidence d’un savoir tel qu’à se soustraire à la conscience, il ne s’en dénote pas moins d’être structuré, dis-je, comme un langage, mais d’où articulé ? peut-être de nulle part où il soit articulable, puisque ce n’est que d’un point de manque, impensable autrement que des effets dont il se marque, et qui rend précaire que quelqu’un s’y connaisse au sens où s’y connaître, comme fait l’artisan, c’est être complice d’une nature à quoi il naît en même temps qu’elle : car ici il s’agit de dénaturation ; qui rend faux d’autre part que personne s’y reconnaisse, ce qui impliquerait le mode dont la conscience affirme un savoir d’être se sachant.

L’inconscient, on le voit, n’est que terme métaphorique à désigner le savoir qui ne se soutient qu’à se présenter comme impossible, pour que de ça il se confirme d’être réel, (entendez discours réel).

L’inconscient ne disqualifie rien qui vaille dans cette connaissance de nature, qui est plutôt point de mythe, ou même inconsistance à se démontrer de l’inconscient.

Bref il suffit de rappeler que la bipolarité se trahit essentielle à tout ce qui se propose des termes d’un vrai savoir.

Ce qu’y ajoute l’inconscient, c’est de la fournir d’une dynamique de la dispute qui s’y fait par une suite de rétorsions à ne pas manquer de leur ordre qui fait du corps table de jeu.

Les sommations qui en reviennent, selon notre schème : d’être le fait d’une fiction. de l’émetteur, c’est moins du refoulement qu’elles témoignent en ce qu’il n’est pas moins construit, que du refoulé à faire trou dans la chaîne de vigilance qui n’est pas plus que trouble du sommeil.

À quoi prend garde la non-violence d’une censure dont tout sens reçoit le démenti à se proposer pour véritable, mais dont l’adversaire jubile d’y préserver le non-sens (*nonsense* plutôt), seul point par où il fait nature (comme de dire : qu’il fait eau).

(78)Si l’inconscient, d’une autre donne, fait sujet de la négation, l’autre savoir s’emploie à le conditionner de ce à quoi comme signifiant il répugne le plus : une figure représentable.

À la limite s’avoue de quoi le conflit fait fonction à ce que place nette soit faite au réel, mais pour que le corps s’y hallucine.

Tel est le trajet où naviguent ces bateaux qui me doivent, rappelons-le, d’être enregistrés comme formations de l’inconscient.

À en fixer le bâti correct, j’ai dû prêter patience à ceux dont c’était le quotidien, sans de longtemps qu’ils en distinguent la structure.

À vrai dire, il a suffi qu’ils craignent de m’y voir surgir au réel, pour qu’un réveil s’en produise, tel qu’ils ne trouvent pas mieux que, du jardin dont je peignais leurs délices, me rejeter moi-même. D’où je fis retour au réel de l’E.N.S., soit de l’étant (ou de l’étang) de l’École normale supérieure où le premier jour que j’y pris place, je fus interpellé sur l’être que j’accordais à tout ça. D’où je déclinai d’avoir à soutenir ma visée d’aucune ontologie.

C’est qu’à ce qu’elle fut, visée, d’un auditoire à rompre à ma logie, de son onto je faisais l’honteux.

Toute onto bue maintenant, je répondrai, et pas par quatre chemins ni par forêt à cacher l’arbre.

Mon épreuve ne touche à l’être qu’à le faire naître de la faille que produit l’étant de se dire.

D’où l’auteur est à reléguer à se faire moyen pour un désir qui le dépasse.

Mais il y a entremise autre qu’a dit Socrate en acte.

Il savait comme nous qu’à l’étant, faut le temps de se faire à être.

Ce « faut le temps », c’est l’être qui sollicite de l’inconscient pour y faire retour chaque fois que lui faudra, oui faudra le temps.

Car entendez que je joue du cristal de la langue pour réfracter du signifiant ce qui divise le sujet.

Y faudra le temps, c’est du français que je vous cause, pas du chagrin, j’espère.

Ce qui faudra de ce qu’il faut le temps, c’est là la faille dont se dit l’être, et bien que l’usage d’un futur de cette forme pour le verbe : faillir ne soit pas recommandé dans un ouvrage qui s’adresse (79)aux belges, il y est accordé que la grammaire à le proscrire faudrait à ses devoirs.

Si peu s’en faut qu’elle en soit là, ce peu fait preuve que c’est bien du manque qu’en français le falloir vient au renfort du nécessaire, y supplantant l’*il* *estuet* *de* *temps*, de l’*est* *opus* *temporis*, à le pousser à l’estuaire où les vieilleries se perdent.

Inversement ce falloir ne fait pas par hasard équivoque dit au mode, subjonctif du défaut : avant (à moins) qu’il ne faille y venir…

C’est ainsi que l’inconscient s’articule de ce qui de l’être vient au dire.

Ce qui du temps lui fait étoffe n’est pas emprunt d’imaginaire, mais plutôt d’un textile où nœuds ne diraient rien que des trous qui s’y trouvent.

Ce temps logique n’a pas d’En-soi que ce qui en choit pour faire enchère au masochisme.

C’est ce que le psychanalyste relaie d’y faire figure de quelqu’un. Le « faut du temps », il le supporte assez longtemps pour qu’à celui qui vient s’y dire, il ne faille plus que de s’instruire de ce qu’une chose n’est pas rien : justement celle dont il fait signe à quelqu’un.

On sait que j’en introduisis l’acte psychanalytique, et je ne prends pas comme d’accident que l’émoi de mai m’ait empêché d’en venir à bout.

je tiens ici à marquer que quelqu’un ne s’y assoit que de la façon, de l’effaçon plutôt, qu’il y impose au vrai.

Un seul savoir donne la dite effaçon : la logique pour qui le vrai et le faux ne sont que lettres à opérer d’une valeur.

Les stoïciens le pressentirent de leur pratique d’un masochisme politisé, mais ne le poussèrent au point que les sceptiques dussent faire trêve de leur mythique invocation d’une vérité de nature.

Ce sont les refus de la mécanique grecque qui ont barré la route à une logique dont se pût édifier une vérité comme de texture.

À la vérité, seule la psychanalyse justifie le mythique ici de la nature à repérer dans la jouissance qui en tient lieu à se produire d’effet de texture.

Sans elle, il suffit de la logique mathématique pour faire superstition du scepticisme à rendre irréfutables des assertions aussi peu vides que :

(80)– un système défini comme de l’ordre de l’arithmétique n’obtient la consistance de faire en son sein départage du vrai et du faux, qu’à se confirmer d’être incomplet, soit d’exiger l’indémontrable de formules qui ne se vérifient que d’ailleurs ;

– cet indémontrable s’assure d’autre part d’une démonstration qui en décide indépendamment de la vérité qu’il intéresse ;

– il y a un indécidable qui s’articule de ce que l’indémontrable même ne saurait être assuré.

Les coupures de l’inconscient montrent cette structure, à l’attester de chutes pareilles à cerner.

Car me voici revenir au cristal de la langue pour, de ce que *falsus* soit le chu en latin, lier le faux moins au vrai qui le réfute, qu’à ce qu’il faut de temps pour faire trace de ce qui a défailli à s’avérer d’abord. À le prendre de ce qu’il est le participe passé de *fallere*, tomber, dont faillir et falloir proviennent chacun de son détour, qu’on note que l’étymologie ne vient ici qu’en soutien de l’effet de cristal homophonique.

C’est le prendre comme il faut, à faire double ce mot, quand il s’agit de plaider le faux dans l’interprétation. C’est justement comme *falsa*, disons bien tombée, qu’une interprétation opère d’être à côté, soit : où se fait l’être, du pataqu’est-ce.

N’oublions pas que le symptôme est ce *falsus* qui est la cause dont l’analyse se soutient dans le procès de vérification qui fait son être.

Nous ne sommes sûrs, pour ce que Freud pouvait savoir de ce domaine, que de sa fréquentation de Brentano. Elle est discrète, soit repérable dans le texte de la *Verneinung*.

J’y ai frayé la voie au praticien qui saura s’attacher au ludion logique que j’ai forgé à son usage, soit l’objet **a**, sans pouvoir suppléer à l’analyse, dite personnelle, qui l’a parfois rendu impropre à la manier.

Un temps encore pour ajouter à ce dont Freud se maintient, un trait que je crois décisif : la foi unique qu’il faisait aux Juifs de ne pas faillir au séisme de la vérité. Aux Juifs que par ailleurs rien n’écarte de l’aversion qu’il avoue par l’emploi du mot : occultisme, pour tout ce qui est du mystère. Pourquoi ?

Pourquoi sinon de ce que le Juif depuis le retour de Babylone, est celui qui sait lire, c’est-à-dire que de la lettre il prend distance (81)de sa parole, trouvant là l’intervalle, juste à y jouer d’une interprétation.

D’une seule, celle du Midrash qui se distingue ici éminemment.

En effet pour ce peuple qui a le Livre, seul entre tous à s’affirmer comme historique, à ne jamais proférer de mythe, le Midrash représente un mode d’abord dont la moderne critique historique pourrait bien n’être que l’abâtardissement. Car s’il prend le Livre au pied de sa lettre, ce n’est pas pour la faire supporter d’intentions plus ou moins patentes, mais pour, de sa collusion signifiante prise en sa matérialité : de ce que sa combinaison rend obligé de voisinage (donc non voulu), de ce que les variantes de grammaire imposent de choix désinentiel, tirer un dire autre du texte : voire à y impliquer ce qu’il néglige (comme référence), l’enfance de moïse par exemple.

N’est-il rien d’en rapprocher ce que de la mort du même, Freud tenait à ce qu’il fût su, au point d’en faire son message dernier ?

Surtout à y mettre la distance – jamais prise avant moi – du travail de Sellin dont la rencontre sur ce point ne lui parut pas à dédaigner, quand son dévergondage d’être d’une plume fort qualifiée dans l’exégèse dite critique, va à jeter sur les gonds mêmes de la méthode la dérision.

Occasion de passer à l’envers (c’est le propos de mon séminaire de cette année) de la psychanalyse en tant qu’elle est le discours de Freud, lui suspendu. Et, sans recours au Nom-du-Père dont j’ai dit m’abstenir, biais légitime à prendre de la topologie trahie par ce discours.

Topologie où saille l’idéal monocentrique (que ce soit le soleil n’y change rien) dont Freud soutient le meurtre du Père, quand, de laisser voir qu’il est à rebours de l’épreuve juive patriarcale, le totem et le tabou l’abandonnent de la jouissance mythique. Non la figure d’Akhenaton.

Qu’au dossier de la signifiance ici en jeu de la castration, soit versé l’effet de cristal que je touche : de *la* faux du temps.

*Note pour ma réponse à la 4ème question :*

je voudrais qu’on sache que ce texte ne prétend pas rendre compte de la « révolution copernicienne » telle qu’elle s’articule (82)dans l’histoire, mais de l’usage… mythique qui en est fait. Par Freud notamment.

Il ne suffit pas de dire par exemple que l’héliocentrisme fut « le cadet des soucis » de Copernic. Comment lui donner son rang ? Il est certain au contraire, – on sait que je suis formé aux écrits de Koyré là-dessus –, qu’il lui paraissait admirable que le soleil fût là où il lui donne sa place parce que c’est de là qu’il jouait le mieux son rôle de luminaire. Mais en est-ce là le subversif ?

Car il le place non pas au centre du monde, mais en un lieu assez voisin, ce qui, pour la fin admirée et pour la gloire du créateur, va aussi bien. Il est donc faux de parler d’héliocentrisme.

Le plus étrange est que personne, qu’on entende bien : des spécialistes hors Koyré, ne relève que les « révolutions » de Copernic ne concernent pas les corps célestes, mais les orbes. Il va de soi pour nous que ces orbes sont tracées par les corps. Mais, on rougit d’avoir à le rappeler, pour Ptolémée comme pour tous depuis Eudoxe, ces orbes sont des sphères qui *supportent* les corps célestes et la course de chacun est réglée de ce que plusieurs orbes la *supportent* concurremment, 5 peut-être pour Saturne, 3 à mon souvenir pour Jupiter. Que nous importe ! comme aussi bien de celles qu’y ajoute Aristote pour tamponner entre deux corps célestes, les deux qu’on vient de nommer par exemple, l’effet à attendre des orbes du premier sur celles du second. (C’est qu’Aristote veut une physique qui tienne).

Qui ne devrait s’apercevoir de ça, je ne dis pas à lire Copernic dont il existe une reproduction phototypique, mais simplement à y épeler le titre : De *revolutionibus* *orbium* coelestium ? Ce qui n’empêche pas des *traducteurs* notoires (des gens qui ont traduit le texte) d’intituler leur traduction : Des révolutions des corps célestes.

Il est littéral, ce qui équivaut ici à dire : il est vrai, que Copernic est ptolémaïste, qu’il reste dans le matériel de Ptolémée, qu’il n’est pas copernicien au sens inventé qui fait l’emploi de ce terme.

Est-il justifié de s’en tenir à ce sens inventé pour répondre à un usage métaphorique, c’est le problème qui se pose en toute métaphore ?

Comme dit à peu près quelqu’un, avec les arts on s’amuse, on muse avec les lézards. On ne doit pas perdre l’occasion de rappeler (83)l’essence crétinisante du sens à quoi le mot commun convient. Néanmoins ce reste exploit stérile, si une liaison structurale n’en peut être aperçue.

À question d’interviewer, vaut réponse improvisée. Du premier jet ce qui m’est venu, – venu du fond d’une information que je prie de croire n’être pas nulle –, c’est d’abord la remarque dont à l’héliocentrisme, j’oppose un photocentrisme d’une importance structurale permanente. On voit de cette note à quelle niaiserie tombe Copernic de ce point de vue.

Koyré la grandit, cette niaiserie, à la référer au mysticisme propagé du cercle de Marsile Ficin. Pourquoi pas en effet ? La Renaissance fut occultiste, c’est pourquoi l’Université la classe parmi les ères de progrès.

Le tournant véritable est dû à Kepler et, j’y insiste, dans la subversion, la seule digne de ce nom, que constitue le passage qu’il a payé de combien de peine, de l’imaginaire de la forme dite parfaite comme étant celle du cercle, à l’articulation de la conique, de l’ellipse en l’occasion, en termes mathématiques.

Je collapse incontestablement ce qui est le fait de Galilée, mais il est clair que l’apport de Kepler ici lui échappait, et pourtant c’est lui qui déjà conjugue entre ses mains les éléments dont Newton forgera sa formule : j’entends par là la loi de l’attraction, telle que Koyré l’isole de sa fonction hyperphysique, de sa présence syntaxique (cf. *Études* *newtoniennes,* p. 34).

Àla confronter à Kant, je souligne qu’elle ne trouve place dans aucune critique de la raison imaginaire.

C’est de fait la place forte dont le siège maintient dans la science l’idéal d’univers par quoi elle subsiste. Que le champ newtonien ne s’y laisse pas réduire, se désigne bien de ma formule : l’impossible, c’est le réel.

C’est de ce point une fois atteint, que rayonne notre physique.

Mais à inscrire la science au registre du discours hystérique, je laisse entendre plus que je n’en ai dit.

L’abord du réel est étroit. Et c’est de le hanter, que la psychanalyse se profile.

(84)Question V : Quelles en sont les conséquences sur le plan :

a) de la science,

b) de la philosophie,

c) plus particulièrement du marxisme, voire du communisme ?

Réponse : Votre question, qui suit une liste préconçue, mérite que je marque qu’elle ne va pas de soi après la réponse qui précède.

Elle semble supposer que j’aie acquiescé à ce que « l’inconscient… subvertit toute théorie de la connaissance », pour vous citer, aux mots près que j’élide pour les en séparer : (l’inconscient) « est-il une notion-clef qui » etc.

je dis : l’inconscient n’est pas une notion. Qu’il soit une clef ? Ça se juge à l’expérience. Une clef suppose une serrure. Il existe assurément des serrures, et même que l’inconscient fait jouer correctement, pour les fermer ? pour les ouvrir ? ça ne va pas de soi que l’un implique l’autre, *a fortiori* qu’ils soient équivalents.

Il doit nous suffire de poser que l’inconscient est. Ni plus ni moins. C’est bien assez pour nous occuper un moment encore après le temps que ça a duré, sans que jusqu’à moi personne ait fait un pas de plus. Puisque pour Freud, c’était à reprendre de la table rase en chaque cas : de la table rase, même pas sur *ce* qu’il est, il ne peut le dire, hors sa réserve d’un recours organique de pur rituel : sur *ce qu’il en est* dans chaque cas, voilà ce qu’il veut dire. En attendant, rien de sûr, sinon qu’il est, et que Freud, à en parler, fait de la linguistique. Encore personne ne le voit-il, et contre lui, chacun s’essaie à faire rentrer l’inconscient dans une notion d’avant.

D’avant que Freud dise qu’il est, sans que ça soit, ni ça, et notamment pas non plus le ça.

Ce que j’ai répondu à votre question IV, veut dire que l’inconscient subvertit d’autant moins la théorie de la connaissance qu’il n’a rien à faire avec elle pour la raison que je viens de dire : à savoir, qu’il lui est étranger.

C’est sans qu’il y soit pour rien qu’on peut dire que la théorie de la connaissance n’est pas, pour la raison qu’il n’y a pas de connaissance qui ne soit d’illusion ou de mythe. Ceci, bien sûr, à donner au mot un sens qui vaille la peine d’en maintenir l’emploi au-delà de son sens mondain : à savoir que « je le connais » veut dire : je (85)lui ai été présenté ou je sais ce qu’il fait par cœur (d’un écrivain notamment, d’un prétendu « auteur » en général).

À noter, pour ceux à qui le pourrait servir de *muleta* en l’occasion, puisque ce n’est rien d’autre, que cette visée d’exploit exclut toute théorie depuis que la consigne en a été brandie par le trompeur delphique. Ici, l’inconscient n’apporte ni renfort ni déception : mais seulement que le sera forcément coupé en deux, au cas qu’on s’inquiète encore de quelque chose qui y ressemble après avoir dans une psychanalyse mis à l’épreuve « son » inconscient.

Brisons donc là : pas de connaissance. Au sens qui vous permettrait l’accolade d’y envelopper les rubriques dont vous croyez maintenant pousser votre question. Pas de connaissance autre que le mythe que je dénonçais tout à l’heure. Mythe dont la théorie dès lors relève de la mytho-logie (à spécifier d’un trait d’union) nécessitant au plus une extension de l’analyse structurale dont Lévi-Strauss fournit les mythes ethnographiques.

Pas de connaissance. Mais du savoir, ça oui, à la pelle, à n’en savoir que faire, plein les armoires.

De là, certains (de ces savoirs) vous crochent au passage. Il y suffit que les animent un de ces discours dont cette année j’ai mis en circulation la structure. Être fait sujet d’un discours peut vous rendre sujet au savoir.

Si plus aucun discours n’en veut, il arrive qu’on interroge un savoir sur son usage périmé, qu’on en fasse l’archéologie. C’est plus qu’ouvrage d’antiquaire, si c’est afin d’en mettre en fonction la structure.

La structure, *elle*, c’est une notion : d’élaborer ce qu’il s’ensuit pour la réalité, de cette présence en elle des formules du savoir, dont je marquais plus haut qu’elle est son avènement notionnel.

Il y a des savoirs dont les suites peuvent rester en souffrance, ou bien tomber en désuétude.

Il y en a un dont personne n’avait l’idée avant Freud, dont personne après lui ne l’a encore, sauf à en tenir de moi par quel bout le prendre. Si bien que j’ai pu dire tout à l’heure que c’est au regard des autres savoirs que le terme d’inconscient, pour celui-ci, fait métaphore. À partir de ce qu’il soit structuré comme un langage, on me fait confiance avec fruit : encore faut-il qu’on ne se trompe (86)pas sur ceci que c’est plutôt lui, si tant est que ce ne soit abus de le pronommer, lui, l’inconscient qui par ce bout vous prend.

Si j’insiste à marquer ainsi mon retard sur votre hâte, c’est qu’il vous faut vous souvenir que là où j’ai illustré la fonction de la hâte en logique, je l’ai soulignée de l’effet de leurre dont elle peut se faire complice. Elle n’est correcte qu’à produire ce temps : le moment de conclure. Encore faut-il se garder de la mettre au service de l’imaginaire. Ce qu’elle rassemble est un ensemble : les prisonniers dans mon sophisme, et leur rapport à une sortie structurée d’un arbitraire : non pas une classe.

Il arrive que la hâte à errer dans ce sens, serve à plein cette ambiguïté des résultats, que j’entends résonner du terme : révolution, lui-même.

Car ce n’est pas d’hier que j’ai ironisé sur le terme de tradition révolutionnaire.

Bref, je voudrais marquer l’utilité en cette trace de se démarquer de la séduction.

Quand c’est de production que l’affaire prend son tour.

Où je pointe le pas de Marx.

Car il nous met au pied d’un mur dont on s’étonne qu’il n’y ait rien d’autre à reconnaître, pour que quelque chose s’en renverse, pas le mur bien sûr, mais la façon de tourner autour.

L’efficacité des coups de glotte au siège de Jéricho laisse à penser qu’ici le mur fit exception, à vrai dire n’épargnant rien sur le nombre de tours nécessaire.

C’est que le mur ne se trouve pas, dans cette occasion, là où on le croit, de pierre, plutôt fait de l’inflexible d’une vagance extra.

Et si c’est le cas, nous retrouvons la structure qui est le mur dont nous parlons.

À le définir de relations articulées de leur ordre, et telles qu’à y prendre part, on ne le fasse qu’à ses dépens.

Dépens de vie ou bien de mort, c’est secondaire. Dépens de jouissance, voilà le primaire.

D’où la nécessité du plus-de-jouir pour que la machine tourne, la jouissance ne s’indiquant là que pour qu’on l’ait de cette effaçon, comme trou à combler.

Ne vous étonnez pas qu’ici je ressasse quand d’ordinaire je cours mon chemin.

(87)C’est qu’ici à refaire une coupure inaugurale, je ne la répète pas, je la montre se redoublant à recueillir ce qui en choit.

Car Marx, la plus-value que son ciseau, à le détacher, restitue au discours du capital, c’est le prix qu’il faut mettre à nier comme moi qu’aucun discours puisse s’apaiser d’un métalangage (du formalisme hégélien en l’occasion), mais ce prix, il l’a payé de s’astreindre à suivre le discours naïf du capitaliste à son ascendant, et de la vie d’enfer qu’il s’en est faite. C’est bien le cas de vérifier ce que je dis du plus-de-jouir. La *Mehrwert*, c’est la *Marxlust*, le plus-de-jouir de Marx.

La coquille à entendre à jamais l’écoute de Marx, voilà le cauri dont commercent les Argonautes d’un océan peu pacifique, celui de la production capitaliste.

Car ce cauri, la plus-value, c’est la cause du désir dont une économie fait son principe : celui de la production extensive, donc insatiable, du manque-à-jouir. Il s’accumule d’une part pour accroître les moyens de cette production au titre du capital. Il étend la consommation d’autre part sans quoi cette production serait vaine, justement de son ineptie à procurer une jouissance dont elle puisse se ralentir.

Quelqu’un nommé Karl Marx, voilà calculé le lieu du foyer noir, mais aussi capital (c’est le cas de le dire) que le capitaliste, (que celui-ci occupe l’autre foyer d’un corps à jouir d’un Plus ou d’un plus-de-jouir à faire corps), pour que la production capitaliste soit assurée de la révolution propice à faire durer son dur désir, pour citer là le poète qu’elle méritait.

Ce qui est instructif, c’est que ces propos courent les rues (à la logique près bien sûr, dont je les pourvois). Qu’ils sortent sous la forme d’un malaise que Freud n’a fait que pressentir, allons-nous le mettre au compte de l’inconscient ? Certainement, oui : il s’y désigne que quelque chose travaille. Et ce sera une occasion d’observer que ceci n’infléchit nullement l’implacable discours qui en se complétant de l’idéologie de la lutte des classes, induit seulement les exploités à rivaliser sur l’exploitation de principe, pour en abriter leur participation patente à la soif du manque-à-jouir.

Quoi donc attendre du chant de ce malaise ? Rien, sinon de témoigner de l’inconscient qu’il parle, – d’autant plus volontiers qu’avec le non-sens il est dans son élément.

Mais quel effet en (88)attendre puisque, vous le voyez, je souligne que c’est quelque chose qui est, et pas une notion-clef ?

À se rapporter à ce que j’ai instauré cette année d’une articulation radicale du discours du maître comme envers du discours du psychanalyste, deux autres discours se motivant d’un quart de tour à faire passage de l’un à l’autre, nommément le discours de l’hystérique d’une part, le discours universitaire de l’autre, ce qui de là s’apporte, c’est que l’inconscient n’a à faire que dans la dynamique qui précipite la bascule d’un de ces discours dans l’autre. Or, à tort ou à raison, j’ai cru pouvoir risquer de les distinguer du glissement – d’une chaîne articulée de l’effet du signifiant considéré comme vérité –, sur la structure – en tant que fonction du réel dans la dispersion du savoir.

C’est à partir de là qu’est à juger ce que l’inconscient peut subvertir. Certainement aucun discours, où tout au plus apparaît-il d’une infirmité de parole.

Son instance dynamique est de provoquer la bascule dont un discours tourne à un autre, par décalage de la place où l’effet de signifiant se produit.

À suivre ma topologie faite à la serpe, on y retrouve la première approche freudienne en ceci que l’effet de « progrès » à attendre de l’inconscient, c’est la censure.

Autrement dit, que pour la suite de la crise présente, tout indique la procession de ce que je définis comme le discours universitaire, soit, contre toute apparence à tenir pour leurre en l’occasion, la montée de sa régie.

C’est le discours du maître lui-même, mais renforcé d’obscurantisme.

C’est d’un effet de régression par contre que s’opère le passage au discours de l’hystérique.

Je ne l’indique que pour vous répondre sur ce qu’il en est des conséquences de votre notion prétendue, quant à la science.

Si paradoxale qu’en soit l’assertion, la science prend ses élans du discours de l’hystérique.

Il faudrait pénétrer de ce biais les corrélats d’une subversion sexuelle à l’échelle sociale, avec les moments incipients dans l’histoire de la science.

Ce serait rude mise à l’épreuve d’une pensée hardie.

(89)Elle se conçoit de partir de ceci que l’hystérique, c’est le sujet divisé, autrement dit c’est l’inconscient en exercice, qui met le maître au pied du mur de produire un savoir.

Telle fut l’ambition induite chez le maître grec sous le nom de l’ . Là, où la  le guidait pour l’essentiel de sa conduite, il fut sommé, – et nommément par un Socrate hystérique avoué de ce qu’il dit ne s’y connaître qu’en affaire de désir, patent par ses symptômes pathognomoniques – de faire montre de quelque chose qui valût la de l’esclave et justifiât de ses pouvoirs de maître

Rien à trancher de son succès, quand un Alcibiade n’y montre que cette lucidité d’avouer, lui, ce qui le captive en Socrate, l’objet **a**, que j’ai reconnu dans l’ dont on parle au Banquet, un plus-de-jouir en liberté et de consommation plus courte.

Le beau est que ce soit le cheminement du platonisme qui ait rejailli dans notre science avec la révolution copernicienne. Et s’il faut lire Descartes et sa promotion du sujet, son « je pense, je suis donc », il ne faut pas en omettre la note à Beeckman : « Sur le point de monter sur la scène du monde, je m’avance masqué… ».

Lisons le *cogito* à le traduire selon la formule que Lacan donne du message dans l’inconscient ; c’est alors : « Ou tu n’es pas, ou tu ne penses pas », adressé au savoir. Qui hésiterait à choisir ?

Le résultat est que la science est une idéologie de la suppression du sujet, ce que le gentilhomme de l’Université montante sait fort bien. Et je le sais tout autant que lui.

Le sujet, à se réduire à la pensée de son doute, fait place au retour en force du signifiant-maître, à le doubler, sous la rubrique de l’étendue, d’une extériorité entièrement manipulable.

Que le plus-de-jouir, à donner la vérité du travail qui va suivre, y reçoive un masque de fer (c’est de lui que parle le *larvatus prodeo*), comment ne pas voir que c’est s’en remettre à la dignité divine (et Descartes s’en acquitte) d’être seule garante d’une vérité qui n’est plus que fait de signifiant ?

Ainsi se légitime la prévalence de l’appareil mathématique, et l’infatuation (momentanée) de la catégorie quantité.

Si la qualité n’était pas aussi encombrée de signifié, elle serait aussi propice au discernement scientifique : qu’il suffise de la voir (90)faire retour sous la forme de signes (+) et (-) dans l’édifice de l’électromagnétisme.

Et la logique mathématique (Dieu merci ! car moi, j’appelle Dieu par son nom-de-Dieu de Nom) nous fait revenir à la structure dans le savoir.

Mais vous voyez que si « la connaissance » n’a pas encore repris connaissance, c’est que ce n’est pas du fait de l’inconscient qu’elle l’a perdue. Et il y a peu de chance que ce soit lui qui la ranime.

De même qu’on sait que la connaissance a erré en physique, tant qu’elle a voulu s’insérer de quelque départ esthésique, – qu’est restée nouée la théorie du mouvement, tant qu’elle ne s’est pas dépêtrée du sentiment de l’impulsion, – que c’est seulement au retour du refoulé des signifiants, qu’est dû qu’enfin se livre l’équivalence du repos au mouvement uniforme, de même le discours de l’hystérique démontre qu’il n’y a aucune esthésie du sexe opposé (nulle connaissance au sens biblique) à rendre compte du prétendu rapport sexuel.

La jouissance dont il se supporte est, comme toute autre, articulée du plus-de-jouir par quoi dans ce rapport le partenaire ne s’atteint : 1) pour le *vir* qu’à l’identifier à l’objet **a**, fait pourtant clairement indiqué dans le mythe de la côte d’Adam, celui qui faisait tant rire, et pour cause, la plus célèbre épistolière de l’homosexualité féminine, 2) pour la *virgo* qu’à le réduire au phallus, soit au pénis imaginé comme organe de la tumescence, soit à l’inverse de sa réelle fonction.

D’où les deux rocs : 1) de la castration où le signifiant-femme s’inscrit comme privation, 2) de l’envie du pénis où le signifiant-homme est ressenti comme frustration.

Ce sont écueils à mettre à la merci de la rencontre l’accès prôné par des psychanalystes à la maturité du génital.

Car c’est là l’idéal bâtard dont ceux qui se disent « d’aujourd’hui » masquent qu’ici la cause est d’acte et de l’éthique qu’il anime, avec sa raison politique.

C’est aussi bien ce dont le discours de l’hystérique questionne le maître : « Fais voir si t’es un homme ! ». Mais la représentation de chose, comme dit Freud, ici n’est plus que représentation de son manque. La toute-puissance n’est pas ; c’est bien pour cela (91)qu’elle se pense. Et qu’il n’y a pas de reproche à lui en faire, comme le psychanalyste s’y obstine imbécilement.

L’intérêt n’est pas là : à faire son deuil de l’essence du mâle, mais à produire le savoir dont se détermine la cause qui fait défi en son étant.

Là-dessus, l’on dira non sans prétexte que les psychanalystes en question ne veulent rien savoir de la politique. L’ennuyeux est qu’ils sont assez endurcis pour en faire profession eux-mêmes, et que le reproche leur en vienne de ceux qui, pour s’être logés au discours du maître Marx, font obligation des insignes de la normalisation conjugale : ce qui devrait les embarrasser sur le point épineux d’à l’instant.

Détail au regard de ce qui nous intéresse : c’est que l’inconscient ne subvertira pas notre science à lui faire faire amende honorable à aucune forme de connaissance.

Qu’il fasse semblant parfois de ce que la nique qu’il y introduit, soit celle des nocturnes habitant l’aile effondrée du château de la tradition, l’inconscient s’il est clef, ce ne le sera qu’à fermer la porte qui béerait dans ce trou de votre chambre à coucher.

Les amateurs d’initiation ne sont pas nos invités. Freud là-dessus ne badinait pas. Il proférait l’anathème du dégoût contre ces sortilèges et n’entendait pas que Jung fît que rebruit à nos oreilles des airs de mandalas.

Ça n’empêchera pas les offices de se célébrer avec des coussins pour nos genoux, mais l’inconscient n’y apporterait que des rires peu décents.

Pour l’usage ménager, il serait à recommander comme tournesol à constituer l’éventail du réactionnaire en matière de connaissance.

Il restitue par exemple à Hegel le prix de l’humour qu’il mérite, mais en révèle l’absence totale dans toute la philosophie qui lui succède, mis à part Marx.

Je n’en dirai que l’échantillon dernier venu à ma « connaissance », ce retour incroyable à la puissance de l’invisible, plus angoissant d’être posthume et pour moi d’un ami, comme si le visible avait encore pour aucun regard apparence d’étant.

Ces simagrées phénoménologiques tournent toutes autour de l’arbre fantôme de la connaissance supra-normale, comme s’il y en avait une de normale.

(92)Nulle clameur d’être ou de néant qui ne s’éteigne de ce que le marxisme a démontré par sa révolution effective : qu’il n’y a nul progrès à attendre de vérité ni de bien-être, mais seulement le virage de l’impuissance imaginaire à l’impossible qui s’avère d’être le réel à ne se fonder qu’en logique : soit là où j’avertis que l’inconscient siège, mais pas pour dire que la logique de ce virage n’ait pas à se hâter de l’acte.

Car l’inconscient joue aussi bien d’un autre sens : soit à partir de l’impossibilité dont le sexe s’inscrit dans l’inconscient, à maintenir comme désirable la loi dont se connote l’impuissance à jouir.

Il faut le dire : le psychanalyste n’a pas ici à prendre parti, mais à dresser constat.

C’est en quoi je témoigne que nulle rigueur que j’aie pu mettre à marquer ici les défaillances de la suture, n’a rencontré des communistes à qui j’ai eu affaire qu’une fin de non-recevoir.

J’en rends compte du fait que les communistes, à se constituer dans l’ordre bourgeois en contre-société, seulement vont à contrefaire tout ce dont le premier se fait honneur : travail, famille, patrie, y font trafic d’influence, et syndicat contre quiconque de leur discours éviderait les paradoxes.

À démontrer ceux-ci comme facteur de pathologie, soit depuis mes propos sur la causalité psychique, partout où mon effort eût pu desceller le monopole psychiatrique, je n’ai jamais recueilli d’eux, de réponse qui ne s’alignât sur l’hypocrisie universitaire, dont ce serait une autre histoire que de prédire le déploiement.

Il est évident que maintenant ils se servent de moi tout autant qu’elle. Moins le cynisme de ne pas me nommer : ce sont gens honorables.

Question VI : En quoi savoir et vérité sont-ils incompatibles ?

réponse : Incompatibles. Mot joliment choisi qui pourrait nous permettre de répondre à la question par la nasarde qu’elle vaut : mais si, mais si, ils compatissent.

Qu’ils souffrent ensemble, et l’un de l’autre : c’est la vérité.

Mais ce que vous voulez dire, si je vous le prête bien, c’est que vérité et savoir ne sont pas complémentaires, ne font pas un tout.

(93)Excusez-moi : c’est une question que je ne me pose pas. Puisqu’il n’y a pas de tout.

Puisqu’il n’y a pas de tout, rien n’est tout.

Le tout, c’est l’index de la connaissance. J’ai assez dit, me semble t-il, qu’à ce titre, il est impossible de le pointer.

Ça ne m’empêchera pas d’enchaîner du primesaut que la vérité souffre tout : on pisse, on tousse, on crache dedans. « Ma parole s’écrie-t-elle du style que j’ai esquissé ailleurs. Qu’est-ce que vous faites ? Vous croyez-vous chez vous ? ». Ça veut dire qu’elle a bien une notion, une notion clef de ce que vous faites. (Mais pas vous de ce qu’elle est, et c’est en cela, enfin voyez-vous, que l’inconscient consiste). Pour revenir à elle, qui nous occupe pour l’instant, dire qu’elle souffre tout, rosée du discours !, peut vouloir dire que ça ne lui fait ni chaud ni froid. C’est ce qui laisse à penser que manifestement elle soit aveugle ou sourde, au moins quand elle vous regarde, ou bien que vous l’assignez.

À vrai dire, c’est-à-dire à se mesurer à elle, on fera toujours mieux pour l’approcher de se munir d’un savoir lourd. C’est donc plus que compatible, comme comp(**a**)tabilité, – soit ce qui vous intéresse d’abord puisque le savoir peut solder les frais d’une affaire avec la vérité, si l’envie vous en prend.

Solder jusqu’où ? Ça, « on ne sait pas », c’est même ce par quoi le savoir est bien forcé de ne s’en fier qu’à lui pour ce qui est de faire le poids.

Donc, le savoir fait dot. Ce qu’il y a d’admirable, c’est la prétention de qui voudrait se faire aimer sans ce matelas. Il s’offre la poitrine nue. Qu’adorable doit être son « non-savoir », comme on s’exprime assez volontiers dans ce cas !

Étonnez-vous qu’on ressorte de là, tenant, bon chien, entre les dents, sa propre charogne !

Naturellement ça n’arrive plus, mais ça se sait encore. Et à cause de cela, il y en a qui jouent à le faire, mais de semblant. Vous voyez « tout » ce qui trafique à partir de ce que savoir et vérité soient incompatibles.

Je ne pense à ça que parce que c’est un leurre qu’on a, je crois, imaginé pour en justifier un *amok* fait à mon égard : posons qu’une personne qui se plaindrait d’être mordue par la vérité, s’avouerait comme f… ue psychanalyste.

(94)Très précisément je n’ai articulé la topologie qui met frontière entre vérité et savoir, qu’à montrer que cette frontière est partout et ne fixe de domaine qu’à ce qu’on se mette à aimer son au-delà.

Les voies des psychanalystes restent préservées assez pour que l’expérience propre à les éclairer n’en soit encore qu’au programme.

C’est pourquoi je prendrai le départ d’où chacun fait de son abord étranglement : exemplaire, d’être exempté de l’expérience.

N’est-il pas étonnant que de la formule à quoi depuis plus d’une décade j’ai donné essor, celle dite du sujet-supposé-savoir, pour rendre raison du transfert, personne, et même au cours de cette année où la chose s’étalait au tableau, plus évidente que la case y fût inscrite séparément de la bille à la remplir, personne, dis-je, n’en a avancé la question : est-ce, supposé qu’il est ce sujet, savoir la vérité ?

Vous apercevez-vous où ça va ? N’y pensez pas surtout, vous risqueriez de tuer le transfert.

Car du savoir dont le transfert fait le sujet il s’avère à mesure que l’assujetti y travaille, qu’il n’était qu’un « savoir y faire » avec la vérité.

Personne ne rêve que le psychanalyste est marié avec la vérité. C’est même pour ça que son épouse fait grelot, certes à ne pas trop remuer, mais qu’il faut là comme un barrage.

Barrage à quoi ? À la supposition qui serait le comble : de ce qui ferait le psychanalyste fiancé à la vérité.

C’est qu’à la vérité avec il n’y a pas de rapports d’amour possibles, ni de mariage, ni d’union libre. Il n’y en a qu’un de sûr, si vous voulez qu’elle vous ait bien, la castration, la vôtre, bien entendu, et d’elle, pas de pitié.

Savoir que c’est comme ça, n’empêche pas que ça arrive, et bien sûr, encore moins qu’on l’évite.

Mais on l’oublie quand on l’évite, alors que quand c’est arrivé, on ne le sait pas moins.

C’est me semble-t-il, le comble de la compatibilité. On grincerait des dents à n’en pas faire : la comblatibilité, pour qu’un bruit de vol vous en revienne qui fait batte et proprement patibulaire.

C’est que de la vérité, on n’a pas tout à apprendre. Un bout suffit : ce qui s’exprime, vu la structure, par : en savoir un bout.

Là-dessus j’ai su conduire certains, et je m’étonne d’en dire (95)autant à la radio. C’est qu’ici ceux qui m’écoutent n’ont pas, à entendre ce que je dis, l’obstacle de m’entendre. Où m’apparaît que cet obstacle tient à ce qu’ailleurs j’aie à le calculer.

Or je ne suis pas ici à former le psychanalyste, mais à répondre à vos questions ceci qui les remet à leur place.

Sa discipline à ce qu’il me suive, lui, le pénètre de ceci : que le réel n’est pas d’abord pour être su.

Comme vérité, c’est bien la digue à dissuader le moindre essai d’idéalisme. Alors qu’à la méconnaître, il prend rang sous les couleurs les plus contraires.

Mais ce n’est pas une vérité, c’est la limite de la vérité.

Car la vérité se situe de supposer ce qui du réel fait fonction dans le savoir, qui s’y ajoute (au réel).

C’est bien en effet de là que le savoir porte le faux à être, et même à être là, soit *Dasein* à t’assaïner jusqu’à ce qu’en perdent le souffle tous les participants de la cérémonie.

À vrai dire, ce n’est que du faux à être qu’on se préoccupe en tant que telle de la vérité. Le savoir qui n’est pas faux, s’en balance.

Il n’y en a qu’un où elle s’avère en surprise. Et c’est pourquoi il est considéré comme d’un goût douteux, quand c’est bien de la grâce freudienne qu’il produit quelques pataqu’est-ce dans le discours.

C’est à ce joint au réel, que se trouve l’incidence politique où le psychanalyste aurait place s’il en était capable.

Là serait l’acte qui met en jeu de quel savoir faire la loi. Révolution qui arrive de ce qu’un Savoir se réduise à faire symptôme, vu du regard même qu’il a produit.

Son recours alors est là vérité pour laquelle on se bat.

Où s’articule que l’effet de vérité tient à ce qui choit du savoir, soit à ce qui s’en produit, d’impuissant pourtant à nourrir le dit effet. Circuit pas moins voué à ne pouvoir être perpétuel qu’aucun mouvement, – d’où se démontre ici aussi le réel d’une autre énergétique.

C’est lui, ce réel, l’heure de la vérité passée, qui va s’ébrouer jusqu’à la prochaine crise, ayant retrouvé du lustre. On dirait même que c’est là la fête de toute révolution : que le trouble de la vérité en soit rejeté aux ténèbres. Mais au réel, il n’est jamais vu que du feu, même ainsi illustré.

(96)question VII : Gouverner, éduquer, psychanalyser sont trois gageures impossibles à tenir. Pourtant cette perpétuelle contestation de tout discours, et notamment du sien, il faut bien que le psychanalyste s’y accroche. Il s’accroche à un savoir – le savoir analytique – que par définition il conteste. Comment résolvez-vous – ou pas – cette contradiction ? Statut de l’impossible ? L’impossible, c’est le réel ?

réponse : Pardon si, de cette question encore, je n’atteins la réponse qu’à la rhabiller de mes mains.

Gouverner, y éduquer, psychanalyser sont gageures en effet, mais qu’à dire impossibles, on ne tient là que de les assurer prématurément d’être réelles.

Le moins qu’on puisse leur imposer, c’est d’en faire la preuve.

Ce n’est pas là contester ce que vous appelez leur discours. Pourquoi le psychanalyste en aurait-il au reste le privilège, s’il ne se trouvait les agencer du pas, le même qu’il reçoit du réel, à pousser le sien ?

Notons que ce pas, il l’établit de l’acte même dont il l’avance ; et que c’est au réel dont ce pas fait fonction, qu’il soumet les discours qu’il met au pas de la synchronie du dit.

S’installant du pas qu’il produit, cette synchronie n’a d’origine que de son émergence. Elle limite le nombre des discours qu’elle assujettit, comme j’ai fait au plus court de les structurer au nombre de quatre d’une révolution non permutative en leur position, de quatre termes, le pas de réel qui s’en soutient étant dès lors univoque dans son progrès comme dans sa régression.

Le caractère opératoire de ce pas est qu’une disjonction y rompt la synchronie entre des termes chaque fois différents, justement de ce qu’elle soit fixe.

À la vérité là n’a lyse à faire de son nom ce qui, dans le proverbe que vous agitez après Freud, s’appelle guérir et qui fait rire trop gaiement.

Gouverner, éduquer, guérir donc qui sait ? par l’analyse, le quatrième à y rabattre d’y faire figure de Lisette : c’est le discours de l’hystérique.

Mais quoi ! l’impossibilité des deux derniers s’en proposerait-elle sous le mode d’alibi des premiers ? Ou bien plutôt de les résoudre en impuissance ?

(97)Par l’analyse, là n’a lyse, permettez ce jeu encore, que l’impossibilité de gouverner ce qu’on ne maîtrise pas, à la traduire en impuissance de la synchronie de nos termes : commander au savoir. Pour l’inconscient, c’est coton.

Pour l’hystérique, c’est l’impuissance du savoir que provoque son discours, à s’animer du désir, – qui livre en quoi éduquer échoue.

Chiasme frappant de n’être pas le bon, sinon à dénoncer d’où les impossibilités se font aise à se proférer en alibis.

Comment les obliger à démontrer leur réel, de la relation même qui, à être là, en fait fonction comme impossible ?

Or la structure de chaque discours y nécessite une impuissance, définie par la barrière de la jouissance, à s’y différencier comme disjonction, toujours la même, de sa production à sa vérité.

Dans le discours du maître, c’est le plus-de-jouir qui ne satisfait le sujet qu’à soutenir la réalité du seul fantasme.

Dans le discours universitaire, c’est la béance où s’engouffre le sujet qu’il produit de devoir supposer un auteur au savoir.

Ce sont là vérités, mais où se lit encore qu’elles sont pièges à vous fixer sur le chemin d’où le réel en vient au fait.

Car elles ne sont que conséquences du discours qui en provient.

Mais ce discours, il a surgi de la bascule où l’inconscient, je l’ai dit, fait dynamique à le faire fonction en « progrès », soit pour le pire, sur le discours qui le précède d’un certain sens rotatoire.

Ainsi le discours du maître trouve sa raison du discours de l’hystérique à ce qu’à se faire l’agent du tout puissant, il renonce à répondre comme homme à ce qu’à le solliciter d’être, l’hystérique n’obtenait que de savoir. C’est au savoir de l’esclave qu’il s’en remet dès lors de produire le plus-de-jouir dont, à partir du sien (du sien savoir), il n’obtenait pas que la femme fût cause de son désir (je ne dis pas : objet).

D’où s’assure que l’impossibilité de gouverner ne sera serrée dans son réel qu’à travailler régressivement la rigueur d’un développement qui nécessite le manque à jouir à son départ, s’il le maintient à sa fin.

C’est au contraire d’être en progrès sur le discours universitaire que le discours de l’analyste lui pourrait permettre de cerner (98)le réel dont fait fonction son impossibilité, soit à ce qu’il veuille bien soumettre à la question du plus-de-jouir qui a déjà dans un savoir sa vérité, le passage du sujet au signifiant du maître.

C’est supposer le savoir de la structure qui, dans le discours de l’analyste, a place de vérité.

C’est dire de quelle suspicion ce discours doit soutenir tout ce qui se présente à cette place.

Car l’impuissance n’est pas la guise dont l’impossible serait la vérité, mais ce n’est pas non plus le contraire : l’impuissance rendrait service à fixer le regard si la vérité ne s’y voyait pas au point de s’envoyer… en l’air.

Il faut cesser ces jeux dont la vérité fait les frais dérisoires.

Ce n’est qu’à pousser l’impossible en ses retranchements que l’impuissance prend le pouvoir de faire tourner le patient à l’agent.

C’est ainsi qu’elle vient en acte en chaque révolution dont la structure ait pas à faire, pour que l’impuissance change de mode bien entendu.

Ainsi le langage fait novation de ce qu’il révèle de la jouissance et surgir le fantasme qu’il réalise un temps.

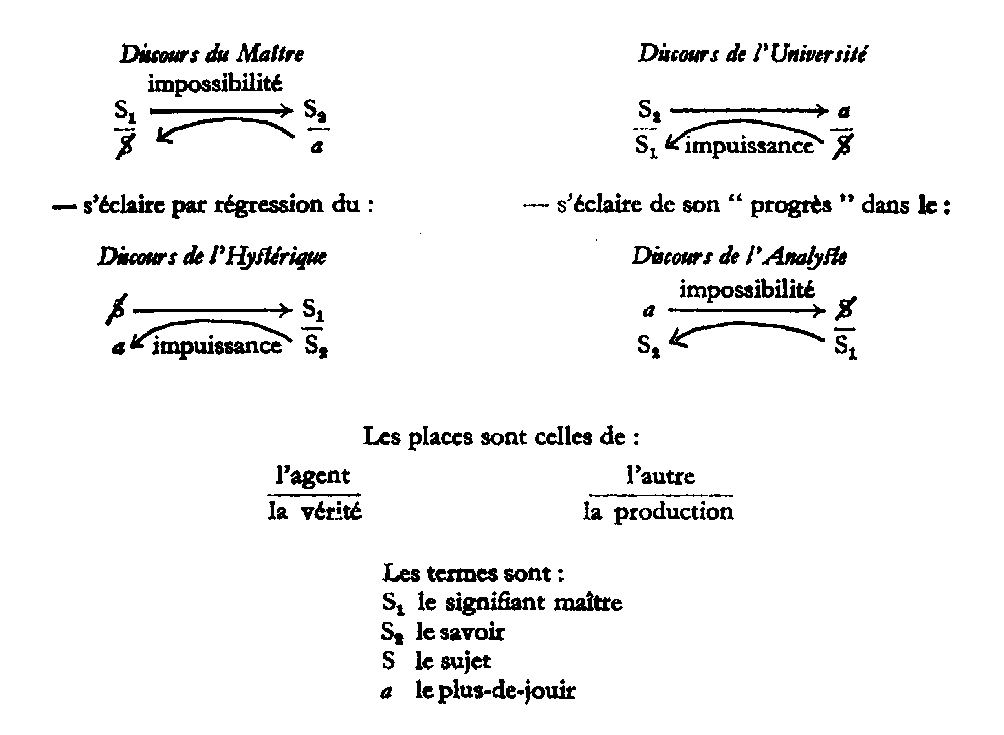
Il n’approche le réel qu’à la mesure du discours qui réduise le dit à faire trou dans son calcul.

De tels discours, à l’heure actuelle il n’yen a pas des tas.

(99)Note sur la réponse à la VII*ème* question.

Pour faciliter la lecture, je reproduis ici les schèmes structuraux des quatre « discours » qui ont fait cette année le sujet de mon séminaire. Pour ceux qui n’en ont pas suivi le développement.

Discours de « l’envers de la psychanalyse »



1. \* On trouvait « pôlanerie » dans la version du Magazine Littéraire. [↑](#footnote-ref-1)
2. La N.R.F., un n. fût-il redoublé dans son sigle [↑](#footnote-ref-2)
3. Note de l’auteur : il ne s’agit pas, ici, de S. Leclaire et de J. Laplanche, dont il sera question plus loin. [↑](#footnote-ref-3)
4. Qu’ici l’on m’entende : à le montrer comme il convient. [↑](#footnote-ref-4)
5. Le refus de la ségrégation est naturellement au principe du camp de concentration. [↑](#footnote-ref-5)
6. \* Le texte source indique *à autrui.* [↑](#footnote-ref-6)
7. . À l’inverse de ce qu’il en est pour ma « réponse » de plus haut, le texte est ici second, dont le parlé sera distribué de même. [↑](#footnote-ref-7)
8. . De ces réponses les quatre premières ont été diffusées par la R.T.B. (3ème programme) les 5, 10, 19 et 26 juin 1970. Elles ont été reprises par l’O.R.T.F. (France-Culture) le 7 juin 1970. [↑](#footnote-ref-8)